

Le Mort qu'on Venge

25¢

Roman Canadien Inédit
par
UBALD PAQUIN



Le
Roman Canadien

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL

Le nouveau Sirop Calmant pour les bébés

DORMIOL

Pas de drogues, garanti pas dangereux.

Recommandé par des médecins.

Fait par des médecins.

LE CHAMPION DU MONDE

ONGUENT BOBO

Remplace tous les autres.

Essayez-le pour vos enfants.

Eczéma, Dartres, Impétigo, Brûlures.

EN VENTE PARTOUT

Demandez-les à votre pharmacien

ou écrivez à

La Cie Chimique Beauce Ltée

St-Georges-Est, Co. Beauce

LE MORT QU'ON VENGE

Roman Canadien inédit

par

UBALD PAQUIN

Illustrations d'Albert Fournier



L'ACTION CANADIENNE

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

153 - 153a rue Sainte-Elisabeth

Montréal.

9531
A68
M6
1926
Spec
coll.

DU MÊME AUTEUR

A la même librairie

ROMANS :

- La cité dans les fers. **1 Vol. 25c**
Jules Faubert, le roi du papier. **1 Vol. 25c**

PARAITRONT BIENTOT

- Les caprices du coeur. Roman.
Contes bizarres.

Tous droits de publication, traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par :

EDOUARD GARAND

1 9 2 6

Copyright 1926 by Edouard Garand.

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial,
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

LE MORT QU'ON VENGE

Roman Canadien Inédit
par
Ubalde Paquin
Illustrations
d'ALBERT FOURNIER



I

—Mort ?

Le médecin, pour toute réponse, fit un signe affirmatif de la tête. Les yeux secs, les traits étirés, Julien Daury pénétra dans la chambre. Sur le lit reposait celui qui avait été son père. C'était un homme fortement charpenté, bâti en force, aux os saillants. Ses cheveux gris collaient sur le front mêlés au sang coagulé. Il avait le nez cassé, la lèvre fendue d'où sortait un filet de sang qui striait le menton. Le veston et la chemise enlevés laissaient voir le torse nu d'où l'on devinait la rupture des côtes. La chair était blanche, tachetée d'ecchymoses bleues, vertes et jaunes. Près de la clavicule, une entaille large laissait voir les os... Une jambe pendait inerte et molle. Elle avait été brisée par le choc.

Près du lit, Julien s'arrêta. Une grimace horrible contracta ses traits.

—Rien à faire? aucune chance?

—Tout est fini. Il ne souffre plus.

Longtemps contenues, les larmes coulèrent au long des joues du jeune homme. Des sanglots le secouèrent, spasmodiques.

—Ce n'est pas possible! Ce n'est pas vrai! Il était là, plein de vie, ce midi.

Puis il se jeta sur le corps déchiqueté. Il embrassa les joues du cadavre. Elles goûtaient le sang.

—Père! Père! Papa!

Il souleva la paupière pour voir l'oeil qui était vitreux. La paupière retomba d'elle-même.

Alors, il s'écrasa sur le sol, les deux bras ballant sur le lit, et s'abîma dans les pleurs.

Le médecin, stoïque par métier, haussa les épaules, s'approcha du jeune homme, le releva avec un geste presque maternel et l'amena dans la pièce voisine.

Il savait les mots impuissants, et que les phrases ne rendraient que plus lancinantes les souffrances morales.

—Mon pauvre Monsieur Daury, lui dit-il enfin.

Il assit le jeune homme dans un fauteuil.

Les larmes maintenant ne coulaient plus. Julien fixait le plancher, stupide, hébété.

Pourtant ! oui pourtant il était plein de vie ce midi.

Qu'est-ce que la vie ? qu'est-ce que la mort ?

Paul Daury avait quarante-quatre ans. Il était dans la plénitude de son âge et de sa force. Veuf depuis longtemps, n'ayant qu'un fils de vingt-trois ans, dont l'avenir assuré s'annonçait brillant, il avait éprouvé dans son cœur cette passion tardive que Bourget a qualifiée "Démon du midi" pour une jeune fille de vingt-deux ans, jolie, accorte d'allure, qui lui avait fait espérer un bonheur tissé d'amour et de rêves partagés, jusqu'au jour, où, sans raison aucune, et sans vouloir le rencontrer à nouveau, elle avait brisé subitement le charme de relations sentimentales, nobles et pures.

Ce qu'il avait souffert, personne maintenant ne le saura. Mais l'intensité du désespoir fut telle que de lui-même, tantôt, à la gare, il se jeta devant une locomotive en marche, terminant tragiquement une existence de souffrances trop lourdes à ses épaules et que ses forces ne pouvaient supporter.

Julien, dès la première nouvelle, eut l'intuition du drame. Il garda tout en lui par une habitude qu'il avait de celer dans un repli de son âme toutes ses impressions.

Quand il fut remis de son émotion, par un effort de l'être entier tendu pour la maîtrise des nerfs et des muscles :

—Et que pensez-vous, docteur ?

—Un accident banal. Votre père croyait pouvoir traverser la voie avant l'arrivée du train. Il fut frappé par la locomotive et entraîné à plusieurs pieds plus loin.

—Et votre rapport ?

—Il sera en conséquence. "Mort accidentelle."

Mais lui, savait, ou plutôt, il devinait le dénouement de ce drame atroce.

Et sa douleur s'en aiguisait.

Les embaumeurs qui venaient d'arriver entrèrent dans la pièce où gisait le cadavre.

D'un geste, Julien les fit sortir, leur demandant d'attendre un peu.

Comme si, tantôt, en quelques secondes, toutes les larmes de ses yeux avaient coulé, il ne pouvait plus pleurer, bien que l'envie

l'en tenaillait, lui causant une souffrance physique qu'il n'avait jamais prévue si douloureuse.

En passant devant la glace d'une commode, il y jeta un coup d'oeil. Il eut peur de ce qu'il y vit. Était-ce lui ce jeune homme livide, pâle, étiré. Ses yeux étaient creux avec une expression d'angoisse et toute la figure tourmentée gardait l'empreinte de cette angoisse dévorante.

Il approcha du lit.

Il prit dans la sienne la main du mort. Elle était plus froide.

Il ne sut le dire puisqu'aucune sensation de froideur n'envahissait sa chair.

—Ah ! Père ! *Je te vengerai !*

Il se repaissait de cette vue macabre. Ses yeux obstinément étaient fixés sur l'être, qui, sa vie durant était à la fois son père, sa mère, et son meilleur ami. Car il l'aimait de toutes ses forces. Il l'aimait d'autant plus que sans comprendre sa souffrance, il savait qu'elle existait.

Il embrassa, d'un regard, ce tragique spectacle. Et cela pour ne jamais l'oublier, rouvrit la porte, fit entrer les embaumeurs, et froid, comme s'il donnait un ordre quelconque :

—Quand vous l'aurez embaumé, vous l'exposerez dans le salon en avant. A-t-on apporté les tentures ?

—Oui, tout est dans le corridor.

—Mettez des cierges, un grand crucifix, un bénitier sur une table, et quand vous aurez fini, vous me préviendrez, je serai au fumoir.

Les ouvriers entrèrent, dépouillèrent celui qui tantôt était un homme de ses vêtements, et firent sa toilette dernière. Ils accomplirent leur besogne, machinalement, avec le sang-froid de l'habitude acquise.

Ils disposèrent dans le salon une longue table recouverte d'un voile noir, bordé de jaune, tendirent les fenêtres de rideaux sombres, placèrent quelques fleurs, puis des chandeliers, puis un bénitier sur une petite table, et, quand tout fut en ordre, transportèrent le cadavre, bien lavé, bien astiqué, sur la longue table du centre.

—M. Daury, dit l'un d'eux, en entrebâillant la porte du fumoir, notre besogne est terminée.

Julien se leva, passa avec eux dans la salle mortuaire, jeta un coup d'oeil sur les derniers arrangements et dit simplement :

—C'est parfait.

—Pour la tombe, le patron demande si vous pouvez passer au magasin demain matin, pour la choisir.

—Ce n'est pas nécessaire. Envoyez-moi une bière en ébène capitonnée de soie. Je la veux bien capitonnée. Envoyez-la demain matin à bonne heure, il sera préférable qu'on l'y dépose au plus tôt.

L'homme qui avait parlé, écrivit les détails sur son calepin, promit de voir à ce que les instructions soient remplies, salua, donna une poignée de mains accompagnée d'un vague mot de sympathie à l'orphelin, et sortit, suivi de ses compagnons, recommencer ailleurs la même besogne.

Quand tout le monde fut disparu, Julien éprouva pour la première fois le sentiment de l'irréparable. Une brûlure était dans la racine de chacun de ses cheveux. Tous ses nerfs, comme à fleur de peau, vibraient douloureusement.

Seul ! Il était seul au monde, maintenant ! Jamais plus son père ne passerait avec lui quelques-unes de ces soirées charmantes où l'âge disparaissait pour créer entre eux une familiarité respectueuse.

Comme il l'avait aimé ce père, lui l'orphelin fuyant le monde par le peu de penchant qu'il éprouvait pour les réunions, ne se trouvant à l'aise que chez lui, dans cette maison familiale confortable et chaude, au milieu de ses livres et des études qu'il venait de terminer si brillamment. Julien Daury, au mois de janvier dernier, avait passé, *summa cum laude* ses examens finaux de droit et les relations d'affaires de son père lui assuraient une clientèle future, payante et choisie.

Et tout était fini ! Il n'était plus ! Plus jamais, il n'entendra résonner sa voix, plus jamais les pas énergiques ne martelleront les tapis du corridor ou les marches de l'escalier ! Et cela à cause ?... Le sang bouillonna dans les veines du jeune homme.

Il comprit ce qu'était la haine !

Ah ! comme il avait dû souffrir pour arriver là, l'homme fort ! le financier toujours froid, que personne ne pouvait se vanter d'avoir roulé. Mort ! Disparu à jamais ! En pleine santé ! Dans la vigueur de l'âge !

Et les détails de ce que le médecin venait d'appeler "un banal accident" lui revinrent à l'esprit, tous, cruels, tragiques, effroyables.

Comme il en avait dû souffrir de cette

femme pour en être arrivé là, à chercher la mort volontaire, une mort épouvantable.

Depuis quelques jours, il avait remarqué quelque chose d'insolite ; une altération de la voix, un étouffement presque continu dans la gorge.

Depuis quelques jours, il avait vu les cheveux jadis noirs, devenir de plus en plus gris. Il avait vu les traits se contracter et à la racine du nez un pli se creuser et sur le front des rides se former qui le barraient.

Il savait qu'il ne dormait plus, que les nuits s'écoulaient dans un fauteuil à écouter sonner les heures et les demi-heures. Il avait vu aussi les yeux devenir vagues, troublés. Il avait compris que la raison vacillait, que la lumière s'éteignait plus sûrement que lentement.

Et quand il s'en effarait et qu'il demandait :

—Papa ! Es-tu malade ? Tu devrais faire un voyage, te reposer.

Il n'avait comme réponse que le même geste désespéré des épaules, la même phrase rauque :

—A quoi bon ? Je n'en ai pas pour longtemps !...

Et là, dans cette salle mortuaire, Julien, par sympathie, sentant frissonner en lui toute la douleur de celui dont la chair avait créé sa chair, éprouva durant quelques secondes, tant de souffrances ; il vécut quelques minutes de désespoir si intense qu'à nouveau il perdit la maîtrise de ses nerfs et s'écrasa sur le sol en sanglotant. Il sanglotait et il criait et il aurait voulu mordre quelque chose, briser une vie, sentir entre ses doigts contractés une gorge râler. Et les larmes coulaient, elles étaient amères, et creusaient ses joues. Par où elles passaient, c'était du feu liquide et qui le brûlait. Il était secoué tout entier, comme une loque, une misérable petite chose humaine affalée par terre.

Et pourtant c'était un fort, Julien !

Combien dura cette prostration ?

Il ne le sut pas. Quand l'être physique souffre au-delà de sa capacité, l'inconscience se produit. De même dans le domaine moral. Il devint inconscient. Il ne sut plus s'il avait sa raison ou non. Une goutte de trop fait déborder le verre.

Le verre débordait. Le calice goutte à goutte était bu.

Il se releva, s'agenouilla, et par un be-

soin d'invoquer un Etre Supérieur et qui se manifeste à chaque catastrophe, il s'agenouilla au chevet du cadavre. Fervents, les accents de sa prière montèrent vers le ciel. Il implorait la miséricorde de Dieu... Il pria, il pria, il pria.

Puis, il prit le goupillon entre ses mains, redevenues calmes, le trempa dans le bénitier, et, religieusement, aspergea le cadavre.

La paix l'envahit ! Il était maintenant comme un automate. Le physique reprit ses droits. Ses genoux qui tantôt claquaient ne bronchèrent plus. Les pulsations de son coeur devinrent plus régulières. Un homme pénétra dans la pièce.

Il s'agenouilla, marmotta quelques mots, et alla le trouver.

Il lui serra la main.

—Monsieur Daury, toutes mes sympathies.

—Merci.

—Puis-je vous parler un instant ?

—Suivez-moi dans le fumoir.

C'était un reporter.

Aussi froid maintenant qu'il était désemparé tantôt, Julien lui conta ce qu'il savait de la vie de son père. Comme l'autre lui demandait une photo, il alla même en chercher une à l'étage supérieur, dans la propre chambre du disparu.

C'était fini. Ses traits étaient figés pour jamais dans une impassibilité douloureuse, où il y avait aussi de la haine, haine de l'humanité, haine de la fourberie féminine.

Quelques autres reporters arrivèrent. Il leur raconta la même histoire.

Fatigué, harassé, il monta à sa chambre après avoir condamné sa porte d'entrée, se dévêtit, et fit deux heures durant des exercices de culture physique. Il était fier de sa force et il la cultivait. Cela lui assouplit les muscles. Il se jeta dans le bain, fit ses ablutions, procéda de nouveau à sa toilette et retourna dans le fumoir.

Les journaux annonçaient la mort d'un homme d'affaires avantageusement connu dans Québec. Il les lut, et comme si rien n'était arrivé, parcourut les autres nouvelles de la ville et de l'étranger. Elles l'intéressèrent moins que d'habitude. Un ressort était brisé en lui. Rien dorénavant ne l'intéresserait... oui... quelque chose l'intéresserait. Un projet prenait corps dans son esprit, qui se développait et grandis-

sait. Et c'était un projet vague de vengeance.

Il le chassa par esprit chrétien, mais le projet s'implanta impérieux. Il lui commandait. Un instant la tentation l'envahit de prendre son revolver et de sortir et d'aller. Où ? Il ne le savait pas. Chez elle ? Mais Elle, qui était-ce ? Peu lui importait ! La brute réveillée, réclamait l'oeil pour l'oeil, la dent pour la dent, la mort pour la mort. Mais il tendit toutes ses facultés à résister à cette tentation. Elle ne valait pas la peine qu'il fasse une démarche pour elle. Et puis ce n'était pas digne de lui, le civilisé, ce mode de vengeance.

Il se confia à la Providence. Il croyait, et comme tel, eut vite fait de sortir victorieux de cette lutte de conscience.

Dans la soirée, les visiteurs commencèrent d'affluer. Reposé par ses exercices de tantôt, Julien les reçut. Une vieille tante, à qui il avait téléphoné, avait bien voulu venir lui tenir compagnie jusqu'après les funérailles. Elle veillait au ménage, s'occupait de la cuisine et de préparer un réveillon aux quelques intimes qui se décideraient à passer la nuit.

Vers minuit, deux des rares intimes du jeune homme vinrent le voir et passer avec lui cette première nuit de deuil.

C'était Paul Chantal avec sa femme. Paul Chantal pouvait avoir une trentaine d'années. Condisciple de collège de Julien Daury bien que plus âgé, il s'était lié d'amitié, pour lui, et cette amitié avait survécu même après son mariage, l'année précédente, avec une jolie fille, Yvonne Berger, délicate et menue, musicienne dans l'âme et jusqu'au bout des doigts qu'elle avait fins et roses. Chantal comprenait Daury. Il l'aimait, l'estimait et devinait que derrière ce masque d'indifférence et de froideur, il y avait un coeur capable de vibrer, et de souffrir à l'occasion.

Julien fréquentait beaucoup le jeune ménage. Il passait en compagnie des jeunes époux des heures charmantes, vite écoulées. Yvonne se mettait au piano et interprétait pour lui quelques sonates de Mozart, surtout celles intitulées No. 9 et qu'il affectionnait particulièrement. Elle lui jouait aussi du Schuman dont la force tempérée de douceur lui plaisait. Elle excellait à rendre sur le piano la pensée artistique de cet auteur surtout le "Carnaval de Vienne" les "Papillons" et le "Paysan

Joyeux". Le reste de la soirée s'écoulait en discussion ou tous les sujets passaient, même les plus réfractaires. L'on causait littérature, finance, psychologie tout en grillant force cigarettes et force cigares. Un goûter simple, traditionnel : la tasse de café et la tranche de gâteau dont Yvonne se vantait d'être l'auteur, terminait inévitablement ces soirées intimes, presque hebdomadaires.

Paul Chantal était fonctionnaire du gouvernement. Il occupait une importante situation dans le département du secrétaire provincial. Cette vie réglée, peut-être un peu monotone, convenait à ses goûts qui étaient ceux d'un dilettante. Une fois ses affaires de bureau expédiées, il n'avait à s'occuper de rien, ni à se tracasser le cerveau avec quoi que ce soit. Il s'adonnait à la littérature, était un liseur passionné, et avait même, vers la vingtième année, comme tout bon jeune homme qui se respecte, composé quelques poésies publiées dans les journaux du temps. Ces poésies sentimentales pour la plupart étaient dédiées à une beauté blonde, oubliée depuis, mariée et bonne mère de famille. Il souriait en les relisant et les qualifiaient de la classique appellation de "Péchés de Jeunesse".

C'était un être expansif, qui contrastait avec Julien, seul, et qui gardait pour lui ses impressions. Il était naïf, un peu enfant, doué d'une sensibilité exquise et d'un cœur d'or.

Ce n'est qu'avec lui que Daury s'épanchait un peu. L'optimisme de Chantal combattait son pessimisme et quand il avait passé quelques heures en sa compagnie il voyait la vie moins en noir.

Le jeune ménage offrit à l'orphelin les sympathies d'usage. Elles se résumèrent dans une simple poignée de main.

Yvonne ajouta :

—Soyez courageux. Je prierai bien pour lui et pour vous.

—Je serai courageux. Ma crise est passée. J'ai bu toute l'amertume possible. Je ne puis plus souffrir.

Tous trois s'agenouillèrent, récitèrent ensemble à haute voix — ils étaient seuls maintenant — quelques prières pour le repos de l'âme du défunt et allèrent s'installer dans les pièces privées de l'arrière.

Ils restèrent longtemps sans parler ; ils

se comprenaient. Une espèce de communication psychique était établie entre eux, qui faisait que les réponses parvenaient aux questions sans avoir besoin d'être formulées. Les yeux brillants de fièvre, Julien, tantôt, s'absorbait dans une vision d'horreur, mais vite, on le sentait au plissement volontaire de ses narines, il la chassait pour recouvrer son impassibilité habituelle.

—Si tu veux te reposer, nous veillerons, dit Chantal.

—Merci. Pas ce soir. Je dormirai mieux demain dans la journée... J'ai vécu trop d'émotions aujourd'hui pour que je puisse un instant fermer l'oeil.

—Mais tu vas t'épuiser.

—Ne crains rien pour moi. J'ai plus de résistance que tu ne crois...

Tout à coup, par un besoin de confidences dont il n'était pas maître, il demanda :

—Savais-tu que mon père était devenu amoureux sur les derniers temps ?

—C'est une maladie qui s'attrape à tout âge. Je crois même que plus on vieillit, plus elle est violente... Et de qui ?

—Je ne l'ai jamais su... Je n'ai pas osé le questionner. Je sais qu'il allait le soir chez certaine personne... Je sais qu'il recevait des lettres souvent qui n'étaient pas des lettres d'affaires. C'était toujours les mêmes enveloppes couleur saumon, avec une écriture carrée, pas très nette.

—Est-ce qu'elle l'aimait ?

—Pas les derniers temps. Vous prendriez quelque chose ? Il est près d'une heure et demie. Tante Marie, cria-t-il, voulez-vous nous préparer un petit réveillon ?

Par délicatesse et pour ne pas gêner les deux amis dans les propos qu'ils tenaient, propos que son intuition rattachait à la catastrophe du matin, Yvonne s'offrit à aider Tante Marie.

Les deux hommes acquiescèrent. Ils voulaient être seuls.

—Elle l'a aimé, du moins lui à fait croire qu'elle l'aimait... Un soir papa en rentrant vint me trouver à ma chambre. Il semblait rajeuni, exubérant, plein d'une vitalité juvénile. Il mit ses deux mains sur mes épaules, et me regardant dans les yeux avec une expression de joie, il me dit : "Julien, je vis depuis quelques semaines les plus belles heures de ma vie". Je n'insistai pas. Je sentais, je savais qu'il avait une femme dans sa vie. Sa démarche n'était pas la même, sa voix avait quelque

chose de sonore et de triomphant ; il était plus beau que jamais, soigné plus que jamais dans sa mise. Je savais aussi que ce n'était pas un roman dégradant qu'il vivait. Il avait trop le culte de l'honneur. Un jour, enhardi, je lui demandai en souriant : "Quel âge a-t-elle?" Il me répondit : 23 ans. Ce fut la seule allusion.

—Elle n'est pas venue aujourd'hui? Tu n'as pas reconnu parmi les visiteurs celle qui aurait pu...

—Non. Elle n'est pas venue. D'ailleurs, je l'aurais tuée!

Et Paul comprit que ce serait arrivé de même.

Le réveillon était prêt. La salle à manger, silencieuse, éclairée seulement par une petite lampe à pied posée sur le milieu de la table, était plongée dans la pénombre. Sur la nappe éblouissante, Tante Marie aidée par Yvonne avait placé les plats d'un succulent souper. Tante Marie était une parente pauvre, élevée à la campagne et y ayant passé presque toute sa vie. Elle possédait un mérite fort appréciable et apprécié et que le père et le fils reconnaissaient quand l'occasion s'offrait d'un diner à donner : c'était un excellent cordon bleu. Avec cela, dévouée, bonne, remplie de dévotion et qui ne passait pas une seule journée sans assister à la messe.

Des plats, une vapeur s'élevait qui flattait les narines. L'estomac ne perd jamais ses droits. Il rappelle souvent dans les moments où l'être voudrait s'anéantir, que l'on n'a pas seulement une âme, mais aussi un corps et ce corps est exigeant.

Une soupe aux tomates, des pâtés aux huîtres, une bouteille de vin, un fromage d'Oka délicieux, tentaient les palais des personnes attablées. Ils firent honneur au réveillon de Tante Marie et la tasse de café noir qui termina le repas leur distilla l'énergie nécessaire pour poursuivre leur veillée jusqu'au matin.

—Tante Marie, nous allons réciter un chapelet, et ensuite vous irez vous coucher. Vous savez que je vous garde jusqu'après l'enterrement. Tante Marie obéit. Elle récitait elle-même les paters et les aves. Blanche, les lèvres maintenant blêmes, le mort reposait, les yeux clos. Ses mains jointes tenaient une croix noire où se détachait un Christ de cuivre. Les candelabres allumés éclairaient seule la chambre. Dans la nuit, au milieu de l'apaisement qui enveloppait

Québec comme d'un suaire, elle paraissait plus lugubre encore.

Le chapelet terminé, Julien regarda une fois encore le visage hier plein de vie, aujourd'hui livide pour toujours. La tristesse l'oppressa et la tête basse, déprimé, roulant en lui un flot de pensées noires suivit ses amis dans le fumoir continuer avec eux cette macabre veillée. Et cela durerait trois longs jours!

Et après?

Après ce serait pis encore.

C'était fini! Fini! Bien fini... A jamais fini.

Il eut beau faire des efforts pour réaliser ce que ce mot froid refermait : La mort, il ne put en concevoir tout le sens, tout le vide affreux, le long vide qui jamais ne se remplira. Des instincts de révolte se réveillaient qu'il devait dompter, devant la conscience de son impuissance...

Fini! C'est fini! Et pourtant... il aurait tenu à si peu de chose! Qu'elle n'ait pas trompé. Ah! Elle... Comme il la détestait... Mais il était mieux de n'y pas penser... Pour chasser le spleen qui s'infiltrait en lui, il aborda une discussion politique où il essaya de s'échauffer pour oublier tout ce qui, en lui, sonnait de glas funéraires, si fortement que ses tempes par moments menaçaient d'éclater.

II

Devant la maison, les deux chevaux noirs attelés au corbillard, piaffaient d'impatience. C'étaient de superbes bêtes, nerveuses, au pelage luisant.

D'autres voitures stationnaient près des autres, chaque côté de la rue. Une foule de peuple se pressait sur l'escalier de la maison et avait envahi l'espace libre au devant qui devenait, l'été, un joli parterre de fleurs.

C'était une journée terne de fin de mai : une journée grise, sombre, ennuyeuse.

Bientôt quatre hommes portant le cerceuil, descendirent majestueusement les marches de l'escalier. Ils ouvrirent à l'arrière du corbillard les portes vitrées recouvertes de tentures noires et y glissèrent leur fardeau.

Derrière, la foule prit place. Au premier rang, avec Paul Chantal, se tenait Julien Daury. Il était très pâle, très blanc, les yeux éteints. Une redingote de drap

noir, sévère dans sa coupe, un haut de forme, une canne d'ébène composait son accoutrement. Le cortège lentement se forma et s'ébranla. Il y avait des messieurs de tous rangs et de toutes catégories, des membres du gouvernement, des représentants de commerce, de l'industrie, de la finance et de la magistrature. Les uns guindés avaient un air de circonstance, les autres, plus habitués n'assistaient à cette cérémonie que parce que pour eux, c'était de règle d'assister à tous les enterrements chics, pour le plaisir unique de voir leurs noms dans le journal, manière comme une autre de se faire un peu de publicité.

Le cortège défila par la rue St-Jean et prit la rue Buade jusqu'à la Basilique. Des journalistes circulaient dans la foule qui juraient les noms des suivants.

L'église était illuminée somptueusement. Par les fenêtres, le jour, ne rentrait pas. Des étoffes noires où des lames d'or se découpaient, les garnissaient. L'orgue chantait quand les porteurs entrèrent. Les notes graves d'une marche funèbre résonnèrent sous la voûte du temple, martelées sourdement. Elles rythmaient le pas des assistants. Julien adorait cette musique des services funèbres. Maintes fois il lui était arrivé d'entrer dans une église pour le plaisir un peu pimenté d'entendre le "Dies Irae" ou le "Requiem", mais cette fois cela lui faisait mal aux nerfs et il sentait à ses yeux monter les larmes. Il ne voulut pas pleurer. Il se raidit contre l'émotion. Il ne voulait plus connaître d'émotions d'aucune sorte. Il avait décidé ces jours derniers de vivre sa vie, machinalement, de végéter plutôt, comme une plante humaine, jusqu'au jour où à son tour, il serait là, sur les planches, dormant du grand sommeil qui ne finit que dans l'Inconnu Troublant de l'au-delà.

Il connaissait trop la souffrance ! Il tendait son énergie vers la froideur, pour que rien désormais ne puisse faire battre et palpiter son cœur.

Les chantres, entonnaient la messe de Perosi... Les prêtres revêtus de chasubles sombres, officiaient. Ils priaient pour le repos de l'âme.

Mais tout parut interminable à Julien. Il avait hâte d'en finir. Au cimetière, la fosse était prête. La terre humide reposait en tas chaque côté. Les hommes se tenaient prêts pour leur besogne accoudés sur

le manche de leur pelle. Ils descendirent dans le trou la bière déposée dans une caisse de bois. Julien jeta la première pelletée de terre. Il frissonna de tous ses membres ; une grimace horrible bouleversa sa figure. Il eut la sensation que c'était la fin, la fin des fins. En une minute il vécut sa vie future, seul, bien seul, avec toujours le souvenir poignant de cette épouvantable catastrophe.

Mais il ne pleura pas. Soudain, comme une masse, il s'abattit sur le sol. Quelques heures après, il se retrouva dans sa maison vide, la chemise ouverte, un médecin près de lui, qui lui tâtait le pouls. Il ouvrit les yeux, fit un effort pour comprendre, comprit tout et se redressa comme mu par un ressort. Les yeux lancèrent des éclairs, les poings se serrèrent si fort que les ongles pénétrèrent dans la chair des paumes.

— Calmez-vous, M. Daury, lui dit le médecin. Prenez ceci.

Il lui tendit un verre de cognac. Le liquide lui brûlait les lèvres. Elles étaient sèches. Peu à peu, une chaleur douce l'envahit, suivie d'une torpeur langoureuse.

— Laissez-moi seul. Je veux me reposer quelques instants.

Sa tête retomba sur le dossier du sofa. Il ferma les yeux et demeura assoupi jusqu'au soir, dans une absence complète de ses facultés sensitives.

III

Les jours succédaient aux jours, mornes et ternes. La vie reprenait ses droits. Elle se manifestait partout, au long des demeures, dans les quelques platebandes de gazon qui y poussaient, dans les rues, dans les arbres qui bourgeoonnaient, se couvraient de feuilles.

Les affaires continuaient. Les gens allaient par les rues, comme si rien n'était arrivé.

Chaque être se croit intérieurement le nombril de l'univers. Il ne peut croire, à chaque joie qu'il lui arrive, qu'il y ait des malheureux, comme il ne peut croire lorsque le malheur s'abat sur lui que d'autres êtres puissent être heureux.

Cette constatation, Julien la fit. Son malheur, personne n'y pensait plus. Les premiers jours, ses confrères lui offraient encore quelques marques de condoléances ; les semaines ne s'étaient pas écoulées que

déjà personne ne pensait plus, que, dans sa vie, une heure avait sonné, terrible, où tout ce qui faisait le charme et la beauté de l'existence avait dû sombrer.

Les beaux jours de juin avaient remplacé les jours pluvieux de mai. Dans la campagne, aux alentours de sa ville, où maintes fois, il allait faire une promenade, puisant dans la bonne fatigue physique l'oubli bienfaisant, les pommiers se couvraient de fleurs, de même que les cerisiers et les senelliers, et, le soir, quand il rentrait, après avoir marché plusieurs milles il montait de toute la nature rajeunie une exhalaison grisante de parfums subtiles. Tout chantait la vie, le renouveau, la joie des perpétuels recommencements.

De son coeur aussi, Julien sentait monter jusqu'à son cerveau comme un vertige, la jeunesse comprimée. Mais les battements de son coeur il les étouffait. Jamais il ne connaîtra la douceur des épanchements si doux d'un sexe à l'autre. Jamais une femme n'aura une parcelle, si petite soit-elle, de ses pensées, à moins que le culte qu'il lui vouât ne fut un culte de haine ! Mysogyne, il l'était devenu comme il était devenu mysanthrope. Il vivait seul, replié sur lui-même, rongé par une fièvre intérieure toujours latente et qui se communiquait dans son regard.

Couché tôt, il se levait à bonne heure, souvent avant l'aube. Il partait alors, et sur la Terrasse qu'aucun visiteur, à cette heure matinale ne lui rendait odieuse, il se promenait, regardant Lévis se dresser dans l'aurore et les reflets du soleil montant se jouer sur l'eau verte du St-Laurent. Il s'accoudait à la balustrade et demeurait longtemps plongé dans une sorte de torpeur à regarder, sous lui, la Basse-Ville s'éveiller lentement. Les traversiers amenaient leurs contingents de travailleurs ou des maraichers, qui, leur charge pleine, allaient offrir sur le marché, les primeurs de leurs couches chaudes.

Les heures à l'horloge du bureau de poste évoluaient lentement. Vers huit heures, quand la ville remuée tout à fait commençait d'être grouillante, quand il se sentait grisé d'air pur et de solitude, il retournait chez lui, déjeuner, compléter sa toilette avant de se rendre au bureau attendre sa clientèle.

Une journée, il eut peur. La neurasthénie le guettait. Il s'en rendit compte à

l'espèce d'énervement où le plongeait ses discussions avec les clients, ses confrères, ou le juge. Il mit la clef dans la porte de son bureau et le ferma délibérément jusqu'au jour où il se sentirait mieux. Bien que ne tenant guère à la vie, il ne voulait pas être malade. Il avait assez d'endurer la souffrance morale qui malgré lui le tenaillait encore sans s'exposer à vivre, perclus, ou sous l'empire de quelques maladies. D'ailleurs que lui importait son bureau d'avocat ? D'ambition, il n'en avait aucune. Il possédait des revenus, qui sans être très élevés lui assuraient une aisance raisonnable. Il n'avait personne à plaire. Le monde ne l'intéressait pas. Il décida donc d'abandonner le Droit du moins pour un temps, et de se laisser vivre au fil des jours, tuant le temps jusqu'au moment où le temps le tuera à son tour.

Il tomba dans une misanthropie plus aigue et plus noire que jamais. Il ne voulut voir personne sauf le ménage Chantal chez qui il continua les visites d'antan.

Elles n'étaient plus empreintes de la même gaieté. Il s'asseyait dans un coin et ne parlait presque pas. Mais la présence de ses amis lui étaient un baume. Là, il se sentait moins seul, moins isolé parce qu'ils savaient que ceux-ci l'aimaient, avec désintéressement et que, sur terre, c'étaient peut-être les seuls à lui témoigner un peu d'affection.

Il n'avait pas encore pénétré dans la chambre du défunt, chambre confortable et longue, moitié cabinet de travail, moitié chambre à coucher. La tentation lui en était venu bien des soirs, mais il considérait que c'était le viol d'un sanctuaire qu'il aurait accompli.

Chaque fois qu'il passait devant la porte, il se sentait attiré d'instinct vers le mystère que lui révèlerait peut-être l'étude des papiers. Le mort était encore trop vivant...

Les affaires de la succession, pourtant pas compliquées, le forcèrent un soir à l'invasion qui le tentait. Il pénétra dans la chambre, ouvrit quelques tiroirs, regarda différents papiers, trouva ceux qu'ils cherchaient et d'autres qui lui aidèrent à reconstituer dans son entier l'ydille dont le dénouement était digne d'un roman feuilleton.

Cette nuit-là s'écoula à la lecture de lettres, lettres de femmes, charmeresses, à l'é-

écriture qu'il connaissait bien, un peu car-
rée mais sans fermeté; il retrouva des pho-
tos qui lui aideront à découvrir l'identité
de la "meurtrière". C'est ainsi que men-
talement il nommait la jeune fille qui incar-
na en elle les rêves tardifs d'amour de Paul
Daury.

Durant cette soirée et cette nuit passées
à la lecture de ces lettres et à la contempla-
tion de la jeune fille dans les différentes
poses que les portraits de Kodak avaient
immortalisées, il fut la proie d'un senti-
ment étrange et complexe. Sa personnalité
l'abandonna. Il se dédoubla. Il devint un
autre, l'autre, le disparu. Il pensa avec
son cerveau, il vibra avec son cœur.

Les lettres, sur papier saumon, il les lut
toutes depuis les premières, banales, jus-
qu'à celles qui précéderent les dernières,
celles-la chaudes, pleines d'amour; et au
fur et à mesure, il s'imbibait des senti-
ments exprimés. Il avait mis les portraits
devant lui et se surprénait à les considérer
avec douceur. C'est qu'elle était jolie, as-
sez grande, d'une taille dont la souplesse
et l'élégance se devinaient malgré l'immo-
bilité des poses. Et elle avait des yeux qui
ensorcelaient, des yeux larges, aux cils
longs, rêveurs, magnétiques et troublants.
Il comprit la passion de son père pour cet-
te Adèle. Elle s'appelait Adèle, c'est tout
ce qu'il put savoir. Les lettres n'étaient
signées que de ce prénom; les dernières :
"ton Adèle qui t'adore".

Et à les lire, la passion d'amour le ga-
gnait. Il vivait un rêve éveillé, un rêve
étrange. Il n'était plus lui. Et l'amour le
pénétrait à son insu, au fur et à mesure que
la lecture avançait.

Deux semaines avant le matin fatal, elle
lui avait écrit : "Oui Paul, je vous aime,
vous n'en doutez pas". Elle lui disait
qu'elle pensait à lui, toujours, que jamais
elle ne l'oublierait. Et dans la lettre sui-
vante, la dernière lettre d'amour, il lut cet-
te phrase : "Je vous laisse avec la plus
grande espérance qu'il est possible à un
homme d'avoir sur terre". Puis c'était des
mots empreints de froideur, puis sans tran-
sition, sans explication aucune, elle cessa
de donner signe de vie. Les lettres de
l'homme revenaient non décachetées.

L'amour que Julien commençait à res-
sentir fit place à la haine; la même haine
passionnée l'envahit comme au soir du jour
douloureux. Il décacheta les enveloppes.

Il vit l'orgueil foulé aux pieds. Il vit des
larmes qui faisaient des ronds sur le pa-
pier.

Et là, debout, regardant devant lui, il
brandit le poing vers un ennemi imaginai-
re, et ses yeux, mauvais, durs, presque cru-
els fouillaient devant lui comme pour cher-
cher quelqu'un d'invisible et qu'il ne trou-
vait pas. Il ramassa les portraits, les exa-
mina longuement pour graver dans sa tête
les traits abhorrés, réunit les lettres dans
un paquet, les jeta dans la cheminée et y
mit le feu.

Elles crépitèrent quelques instants. Une
flamme joyeuse s'en éleva qui s'éteignit
bientôt misérablement. Il ne resta plus
que des débris noircis, des cendres presque
impalpables et qui constituaient le sym-
bole de ce qui avait existé.

Et de ce jour, sa haine de l'humanité de-
vint plus grande. Le sourire sur ses lèvres
mourut pour ne plus renaître. Ce qu'il y
avait de bon en lui s'atténua pour faire pla-
ce à une dureté de cœur impénétrable. Les
traits devinrent plus impassibles.

IV

Comme mai avait passé, juin passa. La
chaleur commença de se répandre sur la
ville, et, en même temps, comme une nuée
de barbares, les touristes étrangers envahi-
rent Québec. Les citadins avaient fui vers
les campagnes environnantes ou les plages
qui s'échelonnent chaque côté du grand
fleuve jusqu'à Gaspé.

Québec perdait de son air coutumier.
Dans les rues, des femmes, vêtues de kni-
kerbocker, tendaient par leur démarche et
leur costume masculin à faire oublier le
charme de leur sexe. La Terrasse n'était
plus que le rendez-vous de Yankees de tous
genres dont le costume débraillé au suprême
semblait le complément indispensable
du voyage.

Julien s'ennuyait. Il n'osait sortir et la
chaleur du jour engouffrée dans la maison
rendait plus pénible le sommeil de la nuit.

Depuis deux jours, les Chantal étaient
partis en vacances, aux Eboulements, place
de plus en plus en vogue et où se trouvent
réunies les beautés naturelles les plus gran-
dioses; la mer, la forêt et la montagne.

Ce matin-là Julien avait reçu une lettre
de Paul. Il lui contait que son séjour à la
campagne le reposait et le rajeunissait et

terminait en invitant son ami à venir passer quelques semaines avec eux.

Ce ne fut pas long.

L'après-midi même, les bagages de Julien Daury étaient prêts, et Tante Marie installée dans la maison.

À trois heures, un taxi stationna devant la porte.

Julien le vit arriver de la fenêtre où il surveillait la rue; il sortit aussitôt, confia ses bagages au chauffeur, ouvrit lui-même la porte, s'installa confortablement sur la banquette de cuir brun, alluma un cigare et laissa sa pensée se perdre dans le rêve.

Il s'aperçut que ce voyage lui faisait déjà du bien, rien que par le changement d'idées qu'il occasionnait.

—Où dois-je vous conduire? demanda le chauffeur.

—Gare Parent.

La pensée de s'évader, pour un temps, de la ville, lui causa un réel plaisir. Il trouvait Québec dépoétisé, banal.

La journée était suave.

Le soleil, un soleil doré de juillet, baignait les êtres et les choses dans une lumière vermeille.

L'auto s'engagea dans la Côte du Palais, et arriva bientôt devant une bâtisse en briques rouges qualifiée pompeusement du nom de gare et qui ressemble plutôt à une usine délabrée.

Julien descendit, paya la course, et acheta son billet.

Le train était en gare. Des voyageurs et des voyageuses suivis des garçons qui portaient les paquets, s'y engouffraient. Il y en avait de toutes sortes; des cultivateurs venus à Québec pour régler quelque affaire; des villégiatureurs en partance, qui, pour la Malbaie, qui, pour St-Irénée, qui, pour les Eboulements; des touristes américains à qui l'on avait vanté les beautés de ce pays où les montagnes se mirent dans le fleuve large comme une mer. Il y avait des vieux, des jeunes; de vieilles anglaises sèches et prétentieuses; des riches allant occuper pour quelques mois des cottages somptueux comme des résidences de ville, des employés de bureau ou de modestes commis, se payant dans les divers hôtels, une courte vacance.

Les costumes assortis mêlaient leurs couleurs variées, celles claires et chatoyantes des toilettes de femmes à celles plus sévères et plus sombres des habits d'hommes. Lors-

que l'horloge marqua quatre heures et vingt-cinq, Julien pénétra à son tour dans le train, traversa une couple de parloirs et finalement se dirigea vers le wagon 76 où on lui avait réservé le fauteuil No. 5. Il y installa ses bagages, un porte-manteau et une sacoche à main et continua jusqu'à l'observatoire en arrière du fumoir. Un siège était vacant.

Il s'y installa.

Le train, lentement, démarra.

Julien alluma un autre cigare et se replia en lui-même, insensible à la beauté des paysages qui s'étendaient devant lui, en s'éloignant sans cesse un peu plus.

Il arriva à St-Joachim sans songer à rien. Il ne pensait pas. Il ne rêvait pas. Il était enseveli dans une espèce de torpeur, un nirvanah sentimental.

Le train demeura quelques minutes en gare, le temps de changer de locomotive, et reprit sa course.

La scène varia. Une fois les caps franchis, il glissa le long des rails au bord, tout au bord du grand fleuve. D'un côté, la montagne taillée à pic avec des massifs de roches qui surplombaient, menaçants, de l'autre, l'eau verte, bleue, violacée où le soleil en s'y jouant déposait çà et là des paillettes d'argent.

Parfois un paquebot ou une goélette donnait une vie plus intense au panorama. Cela lui rappela un peu la Méditerranée où il était allé, deux années auparavant.

Fatigué de contempler ces beautés, et en proie comme chaque fois qu'il se trouvait devant le Beau à une sensation mal définie de souffrance morale, il quitta son poste d'observation et alla s'installer au buffet.

Quelques personnes étaient attablées. Deux américaines, quelques jeunes gens et à la table qui précédait la sienne, lui faisant face, une jeune fille, très jolie, et dégageant de toute sa personne une magie de charmes et de séduction fascinante.

Le maître d'hôtel, obséquieux, élané, sec, le buste plié en deux et le bras disposé en angle droit, présenta au voyageur une feuille et un crayon.

Julien s'absorba quelques instants dans la composition de son dîner. Quand il eut fini, en levant les yeux, il rencontra, braqués sur les siens, ceux de la jeune fille.

Il l'examina avec soin, la détaillant toute entière. Les grands yeux de velours soutinrent l'inspection sans broncher.

Une commotion dans tout son être fit frissonner le jeune homme.

C'était elle!

Il n'y avait pas moyen d'en douter. Il la reconnaissait et, phénomène assez bizarre, il se sentit attirer vers elle. Il y avait comme une affinité mystique entre eux. Ses yeux d'abord durs comme l'acier s'adoucirent graduellement. . . mais bientôt, ils redevinrent fixes. Il y avait comme une petite flamme rouge qui les animait et qui fit frémir la jeune fille.

Elle baissa la vue.

— "Quelle coïncidence étrange! pensa Julien. Si j'avais lu cela dans un roman, j'en aurais ri". Et aussitôt, il décida de descendre où elle descendrait, d'abdiquer sa personnalité pour quelques temps, de faire payer à celle qu'il appelait toujours "la meurtrière" chacune des larmes qu'il avait versées et, qu'avant lui, son père avait versées. Le garçon apporta les plats sur la table, ainsi que la bouteille de vin. Julien se versa une rasade qu'il avala d'un trait et tout en surveillant son ennemi, il fit honneur au souper.

Le conducteur venait de passer, annonçant Baie St. Paul. La jeune fille s'était levée. Julien la suivit. Elle s'installa dans l'un des chars-parloirs. Le fauteuil voisin était vide. Il s'y assit. Il remarqua que sa démarche était élégante et qu'elle avait une taille superbe. Elle était vêtue d'un léger costume gris en jersey.

Une écharpe mauve et un petit chapeau de la même nuance complétaient sa toilette.

A la Baie St. Paul, elle demeura assise à son siège sans gougner.

Julien respira d'aise, et se tournant vers elle, toujours impassible, il lui demanda de sa voix métallique dont la tonalité glaçait :

— Sommes-nous loin des Eboulements, Mademoiselle?

— C'est la station suivante. Est-ce là que vous allez?

— Oui.

— Moi aussi, fit-elle avec un sourire, qui le troubla. Mais il se raidit et commanda à son cœur de n'éprouver aucune émotion.

— Les Eboulements, cria le conducteur. Le jeune homme alla chercher ses bagages qu'il transporta sur le marchepied.

Le train stoppa.

Il en descendit, aperçut Paul, lui serra la main, et de suite lui demanda de ne pas prononcer son nom :

— Je ne m'appelle plus Julien Daury, du

moins pour un temps. Je t'expliquerai pourquoi plus tard.

— Bonjour Adèle! crièrent deux voix fraîches de jeune fille.

Il se retourna et vit la nouvelle venue se jeter dans les bras de ses amies et les embrasser.

— Pitoune!

A cet appel lancé par Chantal, un petit bonhomme d'une quinzaine d'années, aux cheveux embroussaillés qui pendaient hors de la casquette, aux yeux singulièrement vifs, s'avança avec assurance.

— Où vous voulez-t-y que je vous mène, fit-il en enlevant d'entre ses dents, une énorme pipe où il fumait du tabac canadien acre et fort.

— A l'hôtel des Laurentides.

— Attendez moé une minute, j'vas approcher mon joual.

Déjà l'animation cessait graduellement à mesure que les gens désertaient le quai de la gare et que les autos et les voitures se dirigeaient, soit vers les différents hôtels soit vers le village dressé à trois milles plus haut, sur le sommet d'une côte, à douze cents pieds d'altitude.

L'hôtellerie des Laurentides est située face à la mer. Une véranda en fait le tour. En entrant, l'on pénètre dans un petit hall qu'une grosse cheminée en cailloux des champs enjolive. Quelques hôtes après le souper y devisaient où y potinaient, d'autres étaient dans la salle à manger à terminer leurs repas, d'autres, sur la véranda.

Sur le chemin, les jeunes gens et les jeunes filles se dirigeaient vers le bureau de poste. L'heure de la malle est toujours attendue avec impatience, même en villégiature, l'on pourrait dire, surtout en villégiature.

En entrant dans le hall, Julien aperçut la jeune fille du train, avec ses deux amies. Elle signait son nom sur le registre posé sur une petite table, dans un coin de la pièce.

Il se rendit à son tour et lut distinctement, de cette même écriture qu'il connaissait bien, le nom qu'il lui tardait de savoir: Adèle Normand.

Le propriétaire de l'hôtel s'approchait.

La jeune fille lui demanda s'il avait une chambre à sa disposition.

Elle le suivit à l'étage supérieure, dans une bâtisse annexée au corps principal de l'hôtellerie.

Paul et Julien, demeurèrent seuls.

— As-tu soupé?

—Oui. A bord. Ta femme est-elle absente ?

—Elle est montée au village cet après-midi prendre le thé au Manoir.

—Pourquoi ne veux-tu pas garder ton nom ici ?

—Pourquoi ? voici ! As-tu remarqué la jeune fille qui vient d'arriver ?

—Oui ! C'est une très jolie fille à ce que j'en ai pu juger.

—C'est elle.

—Comment le sais-tu ?

—Par les photos, par son écriture et par son nom.

—Et tes intentions ?

—Je n'en ai pas pour le moment.

L'aubergiste se présenta à nouveau. Il salua. Julien se nomma :

—Henri Gosselin.

—Vous êtes ici pour combien de temps ?

—Je ne sais pas. Deux semaines au moins. Vous avez encore des chambres disponibles ?

—Vous êtes chanceux. Il ne m'en reste plus que trois, si vous voulez me suivre. Ce sont vos bagages ?

—Oui.

Ils gravirent l'escalier. On donna à Julien la chambre 10. Par la fenêtre on y voyait la mer.

C'était une chambre bien sommaire, mais confortable et propre. Elle n'était meublée que d'une couchette et de deux commodes. Les murs de bois étaient peints en vert, mais d'un vert tendre et pâle.

—Pourriez-vous m'installer une table de travail ?

—Je vous en ferai monter une, demain. Vous avez soupé ?

—Oui.

Il se retira. Les deux amis restèrent seuls.

—Tu m'as demandé mes intentions. Je t'avoue que j'en ai pas du tout. Je vais laisser faire les événements. Je suis content qu'elle soit ici. Cela va donner du piquant et un but à mon séjour à la campagne. Sans elle, je t'avoue que je m'ennuierais.

—Tu n'es pas flatteur pour moi.

—Qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai de goût à rien. Je tue le temps.

Julien se coucha à bonne heure. Il ne tarda pas à s'endormir, fatigué du trajet et des émotions qui avaient fait battre son cœur, bien malgré lui, cependant.

Il dort mal. Il eut des cauchemars. Les yeux de velours le poursuivaient ; ils le nar-

guaient et de temps à autre il entendait des éclats de rire moqueurs.

Le matin pénétra par la fenêtre et le soleil le frappant en plein visage le réveilla.

Il regarda l'affiche posée sur la porte de la salle à manger. Elle indiquait l'heure des repas. Le déjeuner ne commençait qu'à huit heures. Il avait plus d'une heure devant lui. Il prit sa casquette, son bâton de marche et sortit aspirer l'air frais et visiter les alentours qu'il ne connaissait pas.

La marée montait tranquillement. Les herbes marines étaient presque recouvertes. Elles n'apparaissaient plus que comme des îlots de verdure çà et là. Au loin, plus large, sur la batture, seule la tête des plus hautes roches émergeaient.

Julien respira profondément, laissant l'air salin s'engouffrer dans ses poumons. Il fit accomplir une couple de moulinet à sa canne et se dirigea par le chemin dans la direction du quai.

Il marcha longuement, se grisant de l'air matinal. Il s'engagea dans le chemin qui passe devant l'hôtel Beauséjour, gagna la grève, contempla quelques instant l'eau calme du fleuve, et revint à son hôtel.

Le Bas des Eboulements se réveillait. Quelques appels de chiens, des meuglements de vache, le cocorico sonore des coqs brisaient le silence.

Les marchands ouvraient les portes de leurs établissements. Les hommes de section se rendaient à leur travail.

A l'hôtel, presque personne n'était levé, sauf les propriétaires.

Une jeune fille en robe claire, aux joues roses, circula par les corridors en agitant une grosse cloche. Elle annonçait le déjeuner.

Julien pénétra dans la salle à manger. Il avait l'appétit aiguisé.

—Tu n'es pas matinal, à ce que je vois, dit-il, comme il vit Paul descendre l'escalier, vers neuf heures du matin. Bonjour Madame. Vous vous plaisez ici ?

—Beaucoup. C'est aimable à vous d'être venu. Paul m'a dit que vous vous appelez Henri Gosselin, maintenant ?

—En effet. Du moins pour un temps.

—On peut savoir la raison ?

—Peut-être, plus tard.

—Connais-tu le jeune homme arrivé hier soir en même temps que moi, demanda Adèle Normand à l'une de ses amies, Thérèse Lesieur.

—Je ne le connais pas. En tout cas, il n'a pas l'air gai.

—Non. On dirait qu'il a la figure gelée. Je crois qu'il ne doit jamais rire.

—Il y a un moyen facile de savoir qui c'est. Nous n'avons qu'à regarder dans le registre.

—C'est vrai.

Elles s'approchèrent tous deux de la petite table et déchiffrèrent plutôt qu'elle ne lurent : Henri Gosselin, Québec.

—Connais pas. Il vient de Québec et c'est un jeune homme. C'est étrange qu'on ne l'ait jamais rencontré à Québec ?

—Pourtant, il me semble avoir déjà vu ses yeux là quelques part... Avec une pareille figure d'enterrement, ce ne doit pas être un homme à fréquenter les salons ni le monde.

—Ce serait intéressant de deviner son secret. Un homme aussi jeune, n'a pas l'air si grave ni si triste sans cause. Je vais m'avancer pour nous le faire présenter, dit Thérèse.

Les Chantal et Julien étaient assis à un coin de la galerie. Yvonne brodait, Paul lisait le journal et Julien feuilletait un numéro de l'Illustration trouvé sur le manteau de la cheminée.

—Suis-moi, continua Thérèse. Je vais te présenter aux Chantal et ceux-ci nous présenteront leur ami. Bonjour Mme Chantal, bonjour M. Chantal. Permettez-moi de vous présenter ma meilleure amie, Adèle Normand, qui vient de finir l'été au milieu de nous.

Le jeune couple salua et Paul présenta à son tour l'avocat sous son nom d'emprunt : Henri Gosselin.

—Nous ne sommes pas des inconnus, M. Gosselin et moi, répondit Adèle. Nous avons fait une partie du trajet ensemble.

—En effet, nous ne sommes pas des inconnus, repliqua-t-il sèchement.

Les jeunes filles, piquées par la curiosité, essayèrent d'amorcer la conversation. Julien demeura impénétrable. Il continua de s'absorber en apparence dans la lecture de sa revue et finalement prit congé du groupe en s'excusant. Il monta à sa chambre sous prétexte de lettres à écrire.

Il était agacé, un peu énervé. Il s'étendit sur le lit, les deux bras repliés sous sa tête. Il resta là pendant plus d'une heure. Décidément cette Adèle l'intéressait par la haine qu'il lui portait. Il sentait cette haine se développer davantage. Les grands yeux bruns, lorsqu'ils rencontraient les siens le troublaient. La voix musicale, fluide, claire comme une eau qui s'égoutte entre les ro-

chers, lui produisait une sensation inexprimable. Elle le charmait et en même temps il ne pouvait s'empêcher de détester encore plus profondément celle qui la possédait. Il la comparait à une sirène s'endormant par la magie de ses chants, pour l'attirer plus infailliblement dans les pièges qu'elle tendait.

Julien n'avait jamais aimé. Aucune femme, dans sa vie, n'était passée. Amoureux de l'étude, les seuls rêves qu'il avait nourris, étaient des rêves d'orgueil. La possession de connaissances chaque jour plus étendues, le développement de ses forces physiques, une maîtrise complète de sa volonté, tel, toujours, avait été son objectif. Ce n'était pas un sentimental, ni un tendre. Il n'apercevait dans la vie qu'une lutte incessante. Parfois des instincts de brutalité se réveillaient en lui. Dans ces moments là, il devenait l'être primitif, capable d'écraser à sang-froid qui se serait jeté en travers de sa route. L'obstacle l'exacerba et sa plus grande volupté était de le vaincre. Au fond il était comme un volcan. C'était un passionné. Mais il avait sa volonté, volonté puissante, qui domptait jusqu'à ses moindres pensées, jusqu'aux moindres battements de son cœur, qui contrôlait chacune des émotions dont il aurait pu être la proie.

Sa volonté, il l'avait tendue dans un effort violent.

Depuis hier, en lui, des pensées contradictoires se combattaient ; cette jeune fille qu'il détestait ne pouvait pas lui être indifférente. Il la détestait doublement depuis quelques minutes parce qu'il venait de comprendre l'empire qu'elle pouvait exercer sur lui.

Malgré le tragique de la situation, malgré tout ce qu'il avait d'intensement macabre dans cette constatation, il éprouva un sentiment mal défini de soulagement à songer que son père était mort. Lui vivant, lui amoureux d'Adèle, la haine qu'il portait à la jeune fille, il l'aurait déversé sur son père. Si l'irréparable n'avait pas eu lieu, il l'aurait aimé. D'instinct, il le comprenait. Des liens mystérieux l'enchaînaient à elle. Mais entre eux maintenant il y avait lui ; il y avait le père, aperçu dans un lit, défiguré, ensanglanté, abattu dans la force de l'âge, et qui se dressait, et qui se dresserait.

Narguant la fatalité, Julien eut un sourire triste qui déforma ses lèvres.

Il fit surgir du passé, l'image altérée qu'il chérissait ; il se rappela certain baiser sur

des joues froides et humides, et un goût de sang revint à son palais, précis, dans une brutalité de sensation. La volonté commanda; le cœur obéit.

Non ! Il ne l'aimait pas.

Ce qu'il prenait pour de l'amour n'était que de la haine, une haine poussée à son paroxysme.

La cloche sonna pour le dîner. Il descendit rejoindre ses amis dans la salle à manger. La salle était remplie.

Par un hasard ironique, il se trouva à la même table qu'Adèle. S'il en éprouva un peu de contrariété cela n'y parut pas. Il était toujours l'homme impassible, dont aucun trait du visage ne bougeait.

En outre des Chantal, d'Adèle et de lui-même, il y avait également Thérèse Lesieur et Julienne Bernard. La conversation languit : elle se borna aux demandes et aux réponses indispensables : et le repas terminé, chacun fut bien aise de quitter la table.

VI

—“Où donc ai-je vu ces yeux-là ? se demanda Adèle, une fois installée dans sa chambre, pour la nuit. Elle avait beau chercher dans sa mémoire, faire défiler devant elle, en imagination, tous les jeunes gens qu'elle avait connus ou même, simplement entrevus, elle ne réussit pas à trouver de réponse à sa question.

Soudain elle songea à Paul Daury. . .

Un frémissement la secoua.

Elle n'aimait pas à songer à cette aventure. Cela lui rappelait un souvenir désagréable, et il lui en venait un espèce de remords qu'elle chassait aussitôt.

Pourtant, elle n'avait rien à se reprocher sous ce rapport. Elle avait cru successivement l'aimer jusqu'au jour où elle s'aperçut que ce n'était que son amour qu'elle aimait. Tout au plus pouvait-elle s'accuser d'un peu de coquetterie. Quant à sa mort, elle croyait comme tout le monde à un accident. L'idée ne lui était jamais venue que, de près ou de loin, elle puisse y être mêlée. Si elle avait adopté une attitude de roideur, si elle avait refusé obstinément de répondre à ses lettres, c'est parce qu'elle croyait qu'il était préférable d'agir ainsi. . . Elle revit le financier, svelte pour son âge, grand, élégant, la figure souriante, épanouie, le regard noyé de bonheur, tel qu'il était lors de leur dernière entrevue.

Les yeux, de quelle couleur étaient-ils ?

Bleus ? verts ? gris ? . . . Elle n'aurait pu préciser, mais elle leur trouva une vague ressemblance avec ceux de son compagnon de voyage.

Pourtant, non ! Ceux de Paul avait plus de douceur. . . Mais quelle en était donc la couleur ? Bleus ? oui, c'est cela, ils étaient bleus. Mais les autres sont durs, ils brillent d'un éclat de métal. Ceux de Paul étaient d'une douceur qui faisait du regard comme une caresse chaude. Elle se sentait fascinée par les yeux gris, attirée étrangement par leur éclat plein de mystère. Que traduisait ce regard ? Était-ce de la dureté, de l'indifférence, de la passion ?

Décidément, ce jeune homme est bien énigmatique. Pas un trait de sa figure ne bouge, quand il parle. Sa voix a toujours la même intonation, glaciale.

Et puis, que signifie ce pli volontaire à la naissance du nez, ces traits caractéristiques un peu trop accentués chez un homme de son âge ? Car il est jeune. Sa jeunesse apparaît dans chacun de ses mouvements.

Et les yeux gris étaient braqués devant elle.

Étendue sur son lit, elle ne pouvait s'endormir. Elle revoyait le regard qu'il lui avait lancé dans le train. Ah ! comme ils sont durs, ces yeux-là ! Il y avait comme des reflets rouges dans la prunelle. Et puis, que signifie cette phrase : “En effet, nous ne sommes pas des inconnus.”

Adèle songe, songe, songe à Julien. C'est plus fort qu'elle. Elle ne peut le chasser de son esprit. Elle éprouve une certaine douceur à songer à lui. Une heure vient de sonner à une petite horloge qu'elle a posée sur son bureau. Le sommeil commence à verser en elle l'oubli et l'anéantissement de ses facultés cérébrales. Elle se sent glisser, emporter quelque part. Ses membres s'alourdissent, puis deviennent légers, impondérables ; les paupières tombent, attirées par un poids. Des yeux la regardent. Tiens ! ils ne sont plus aussi durs ! Tout se brouille, se mêle, s'enchevêtre. . . Elle perd conscience et cède à la grande paix de la nuit qui l'enveloppe toute entière.

VII

—Vous avez bien dormi, monsieur Gosse-lin ? demanda-t-elle comme elle aperçoit Julien, sur la véranda, le lendemain matin.

—Très bien ! mademoiselle. Vous aussi, je suppose ?

—Oh ! moi ! J'ai fait un très beau rêve. . .

Et son sourire, naïf, ingénu, découvre deux rangées de dents blanches.

— Vous ne me demandez pas à quoi j'ai rêvé ?

— Probablement à quelque conquête à entreprendre durant votre séjour ici ?

— Vous y êtes. J'ai rêvé à vous...

— Vous n'avez pas l'intention de faire ma conquête, je suppose. Vous exercerez vos talents ailleurs !

Et ce disant, il lui tourne les talons, descend l'escalier et s'aventure le long du chemin, dans la direction de la gare.

— Vous n'êtes pas poli, M. Gosselin, pensa-t-elle.

Et légère, sautillante, fredonnant un air de "Mme Butterfly", elle rentra à l'hôtel, déjeuner.

La journée s'annonçait torride.

Vêtu d'un pantalon khaki, la chemise de même couleur ouverte sur la poitrine, Julien s'était habillé pour être à son aise.

La compagnie l'ennuyait. Il fuyait les gens et s'était proposé en se levant de faire une longue promenade. Il voulait explorer les alentours, monter sur les hauteurs. Une seule route centrale, avec un embranchement qui conduit au quai, traverse le bas des Éboulements. A quelques arpents de la gare, en gagnant le nord-ouest, elle grimpe à même la falaise jusqu'au plateau où quelques cultivateurs sont établis. Au carrefour du chemin, il y a une croix, et tout près, une maisonnette blanche, enfouie dans un massif de lilas et qui se laisse entrevoir par sa barrière à claire-voie. Rendu là, Julien s'arrêta et contempla le paysage. Il était grandiose. En bas, dans la verdure, les maisons faisaient des taches blanches, jaunes et vertes. En face, le fleuve; au milieu, l'Île-aux-Coudres. Plus loin, une presqu'île avec le quai au bout s'avancant jusqu'à la mer haute et qu'un kiosque terminait; plus loin encore, barrant l'horizon, les montagnes de la Baie St-Paul et les caps. Le soleil commençait d'être dans sa force. Il glissait sur les membres, vivifiant.

Après quelques minutes de contemplation, Julien s'engagea dans le petit chemin qui sert de débouché aux habitants du plateau. Il était encadré de buissons. Les églantines en fleurs l'embaumaient. Il allait en serpentant, étroit et pittoresque. L'herbe y poussait entre les traces des roues et des sabots des bêtes. A une couple de cents pieds, un petit ruisseau venant de la montagne passait dans les roches. Un sentier ombragé de

sapins le côtoyait. L'ombre y était fraîche, invitante. Sur une roche plate, allongée comme un lit rustique et dur, le jeune homme s'étendit. Il alluma un cigare et s'amusa à regarder monter capricieusement dans l'air la fumée bleue qui s'en échappait.

Nul bruit ne parvenait aux oreilles si ce n'est le murmure de l'eau et celui des bêtes, des infiniment petits, qui vivent quelques jours et meurent. C'était la paix, la grande paix douce et reposante que prodigue Dame Nature à ceux qui la chérissent. Elle distille l'oubli de vivre, l'oubli des platitudes de l'existence. On ne pense pas, on ne vibre pas, on ne souffre pas. Le monde n'existe plus, avec ses mesquineries, ses tracasseries, ses luttes, ses haines.

Julien s'endormit, insensiblement. Combien de temps dura son sommeil ? Il ne s'en rendit pas compte, mais il y avait bien une couple d'heures qu'il était là. Il s'en aperçut au tiraillement de son estomac qui criait famine. Il descendit tranquillement le chemin, et, quand il arriva aux Laurentides, il était près de quatre heures.

Ses amis les Chantal, qu'il n'avait vus de la veille, commençaient à s'inquiéter de lui. Il les rassura en souriant. Il avait la figure rassénérée.

— J'ai fait une belle promenade, seul, dans un petit chemin qu'on pourrait appeler un chemin d'amoureux, tant il est pittoresque. Je m'y suis aventuré. Un ruisseau coulait tout près. Il y avait de l'ombre. Je me suis étendu. J'y ai trouvé l'oubli, et j'ai dormi.

La vie en commun avait créé parmi la petite colonie qui passait l'été aux Éboulements comme une sorte d'intimité. Chaque soir, l'on se réunissait dans l'un quelconque des hôtels. Pendant que les personnes plus âgées s'attaquaient pour une partie de bridge, les jeunes gens et les jeunes filles organisaient des divertissements les plus variés : danse, comédies, impromptu, musique, jeux, charades, etc. Le bout-en-train de la société était un petit jeune homme blond, aux yeux de fouine, très spirituel et dont l'ingéniosité et la verve mettaient de la vie et de la gaieté dans tout ce qu'il entreprenait.

Ce soir-là, la réunion avait lieu au "Castel de la Rive", hôtellerie ouverte de l'année seulement et située au bord de la mer.

Les Chantal, qui s'ingéniaient à distraire leur ami, à lui faire reprendre le goût de vivre, avait insisté pour qu'il vienne avec eux. Julien ne parlait à personne. Il était tou-

jours aussi taciturne. Il l'était encore plus depuis son arrivée, et Paul avait remarqué que le pli qu'il portait au front entre les deux yeux se creusait davantage à certains moments et que la dureté de son regard s'accroissait.

Ils insistèrent pour qu'il les accompagnât. Il refusa d'un "Non" qui n'admettait pas de réplique.

—Je veux être seul, conclut-il. Que voulez-vous que j'aie à faire là-bas. Je suis trop jeune pour me complaire dans la société des vieilles femmes et des vieux messieurs qui trouvent du plaisir à une partie de bridge... et la compagnie des péronnelles et des freluquets ne m'intéresse pas. La marée va commencer à monter vers 10 heures. Je vais aller me baigner. Cela me serait plus profitable.

—Vous n'êtes pas pour vivre en reclus toujours, comme cela, hasarda Yvonne.

—Que voulez-vous, chère amie, si je préfère agir ainsi !

Il y avait un beau clair de lune. La lune s'était levée de l'autre côté du fleuve, rouge et immense. Lentement, elle avait gravi l'azur du ciel. Maintenant, elle déposait sur l'eau d'un bleu de prusse un large sillage argenté.

Au "Castel de la Rive", l'animation déclinait. Au son du gramophone les couples évoluaient sur la large véranda ! L'air était doux. Une brise légère, fluide, circulait chargée d'arômes.

Assis sur les marches du perron, quelques jeunes gens en pantalons blancs faisaient discrètement la cour à des jeunes filles de clair vêtues. Au dedans, autour des tables, des personnes plus âgées faisaient leur quotidienne partie de bridge.

—Des charades ! proposa une voix.

—C'est cela, des charades.

—Choisie Mathieu.

—Thérèse Lesieur.

—Alice Bernard.

—Henri Lemont, etc, etc.

Un groupe sortit, l'autre s'installa sur des chaises disposées en rond dans la grande pièce.

Pendant que ceux-ci s'amusaient, Julien, resté seul, se promenait devant l'hôtel, en fumant une courte pipe de bois. Il songea aux grands yeux de velours d'Adèle. Il songea qu'elle était bien jolie, que l'ovale de son visage était pur, que la peau en était fine et veloutée et que ses lèvres étaient tentantes comme un beau fruit vermeil et mûr.

Mais à quoi bon songer à cela ? A quoi bon cette espèce de rêverie dangereuse, surtout à la campagne, dans le désœuvrement d'une vie de far niente alors que tout autour de soi concourt à amollir la volonté, à distraire l'énergie et à disposer aux passions sentimentales.

C'est précisément à cause de tout cela qu'il y songeait. Il ne voulait pas fuir le danger ; c'eût été lâche. Il ne voulait pas le braver.

Et parce qu'Adèle ne lui était pas indifférente, ne pouvait pas lui être indifférente, il exerçait sa volonté pour pouvoir mieux résister à toutes les séductions qui se dégageaient de la jeune fille. Dès la première minute où il l'aperçut, il comprit que son père l'avait aimée, aimée follement, puisque lui, qui jamais dans sa vie n'avait tressailli à la vue d'aucune femme, venait d'éprouver à la vue d'Adèle une émotion inconnue jusqu'alors. Oui, il l'aurait aimée si l'irréparable n'avait pas eu lieu. Maintenant, il ne le pouvait plus.

A force d'y penser depuis déjà si longtemps, il se sentait parfois, malgré lui, glisser sur la pente fatale de l'amour. Se rappelant avoir lu jadis qu'on guérit une passion par une passion contraire, il la détestait donc. Il s'efforçait à la détester davantage et bien que cela lui fit mal au cœur, il se rappelait les détails, tous les détails, qui pouvaient accroître cette haine.

La marée commençait à monter, Julien, s'ennuyant un peu de sa solitude, changea de vêtements pour un costume de bain en laine noire, revêtit sa robe de chambre et gagna la grève à l'extrémité d'une baie, près de l'endroit connu sous le nom de "La Roche" et qui est le rendez-vous favori des baigneurs. Il n'y avait pas d'herbe marine et le sable était doux aux pieds. La marée continuait de monter lentement, elle recouvrait les roches de la batture. Julien s'avança au large. Il fit quelques exercices d'assouplissement et délibérément se jeta à l'eau, à la mer profonde. L'eau était froide, presque glaciale. Elle n'avait pas eu le temps de se réchauffer sur le sable où toute la journée le soleil avait dardé ses rayons. Il ne put nager longtemps parce que malgré le mouvement des bras et des jambes, ses membres s'engourdisaient. Il sortit de l'eau ; et debout, face à la mer, le torse bombé, les jambes arquées, il éprouva une volupté profonde d'être seul dans la nuit, et de sentir en lui une surabondance de vitalité.

—Venez voir un homme audacieux ! cria quelqu'un, au "Castel de la Rive".

Quelques personnes s'avancèrent vers le coin de la galerie d'où l'on apercevait la mer. Eclairé par la lumière blanche de la lune, la stature de Julien Dauray se profilait impressionnante. Il était très droit et son immobilité le faisait ressembler à une statue grecque.

—Qui c'est ? demanda Thérèse Lesieur.

—Ce doit être M. Gosselin, répondit Yvonne Chantal.

—En effet, c'est lui, reprit son mari. Il se proposait de se baigner ce soir.

—C'est un bel homme, répliqua Albert Germain.

En entendant prononcer le nom de Julien Gosselin, Adèle Normand rejoignit le groupe.

Sans savoir qu'il était devenu un point de mire, Julien faisait des exercices de gymnastique suédoise. Ses mouvements étaient rythmés comme un poème. Au bout de quelques minutes, il respira plus profondément en se dilatant davantage la poitrine. Il était parfait de lignes, bien musclé, grand de taille, imposant de maintien. Puis il prit sa course, enjambant une roche assez haute, se jeta à l'eau et nagea durant une dizaine de minutes.

—L'eau ne doit pas être chaude, ce soir, surtout au bout de la bature, dit quelqu'un.

—Il fait l'effet d'être un bon nageur.

—Gosselin peut nager ses cinq milles facilement, répliqua Paul Chantal.

—A propos, M. Chantal, il est bien mystérieux votre ami. Il ne parle à personne. Il passe ses journées seul. On dirait qu'il y a eu un drame dans sa vie, demanda Adèle Normand, qui subissait de plus en plus la fascination de cet homme.

—En effet, mademoiselle, il y a un drame dans sa vie.

On entoura Chantal.

—Contez-nous cela.

—Impossible ! C'est un secret qui lui appartient et que je n'ai pas le droit de divulguer.

—Que fait-il à Québec ?

—Il est avocat.

—Pratique-t-il ?

—Pas depuis quelque temps. Il est enclin à la neurasthénie. D'ailleurs, il est assez riche, orphelin de père et de mère, et n'a aucune obligation.

Il en avait dit assez pour échauffer les imaginations féminines.

—Mesdemoiselles, la charade commence.

L'essaïm des jeunes filles envahit la salle, suivies de près par leurs chevaliers servants.

VIII

Toujours à l'écart des autres, Julien devint aux yeux de tous un personnage intéressant. Il devint un espèce de héros, un être d'une essence à part. Les Chantal partaient dans deux jours, le dimanche soir.

Le mari devait recommencer sa besogne au Parlement le lundi suivant. Ils essayaient par tous les moyens de distraire leur ami. Même avec eux, il était reformé. Paul devenait un peu la cause de cette humeur, et se reprochait presque d'avoir invité son ami à partager ses vacances.

Il lui fit même part du commencement de remords qui l'agitait.

—Tu n'as pas besoin de te tracasser, dit Julien. Je n'ai jamais été aussi bien que depuis mon arrivée au milieu de vous. Je me sens rajeuni et quand je retournerai à Québec, il est presque probable que je retournerai à mon bureau d'avocat. Tu ne peux pas me demander d'être exhubérant ni gai. Ce n'est pas en moi. Je vis au grand air, je me délasse, j'emmagine des forces, je vois la vie moins sombre et l'avenir ne me fait pas peur.

Et comme pour lui permettre de prouver que ce qu'il avançait était juste, un cri partit près de lui :

—Un cheval à l'épouvante !

En effet, une bête affolée par le train de freight qui passait sur la voie ferrée, distante de la route carrossable de quelques pieds seulement, s'élançait au grand galop, l'écume à la bouche. Dans la voiture, une vieille femme criait éperduement.

Descendre l'escalier en deux bonds, se planter au milieu du chemin, saisir l'animal à la bride et le mâter par quelques vigoureux coups de guide qui lui cassèrent la gueule, fut pour Julien l'affaire de quelques secondes. Il monta dans la voiture et reconduisit l'équipage devant le magasin de Rodolphe Bédard, où le possesseur était en marché de faire ses emplettes.

Il revint à l'hôtel et comme Chantal le félicitait, il lui répondit avec un sourire, le premier qui depuis bien longtemps eut passé sur ses lèvres :

—Tu vois que ma misanthropie s'en va ! Et pour te le prouver, je vais chanter au concert que Germaine a organisé pour ce soir aux Laurentides.

Et comme de fait, le soir même, alors que tout le monde était réuni dans la salle de danse, il ne refusa pas l'invitation qu'on lui fit :

— Vous m'accompagnez, Yvonne ?

— Qu'allez-vous chanter ?

— La chanson de la Glue.

— Pas ça ! D'autre chose plus gai.

— Non, c'est tout ce que je chante.

Le piano était dans un coin. On avait transporté des chaises dans la salle. Elle était comble et des gens avaient dû s'installer dans le hall à côté. Une lampe à acétylène projetait une lumière blanche et forte. Il demanda qu'on l'enleva pour la remplacer par une simple lampe à huile, posée sur le piano. Elle n'éclairait qu'un coin de la pièce ; tout le reste était plongé dans la pénombre.

Les premiers accords commencèrent. D'une voix de karyton riche mais au timbre métallique, Julien commença :

Il était une fois un pauvre gars
Eh lon lon laire ! Eh lon lon là.

Il était une fois un pauvre gars
Qui aimait celle qui ne l'aimait pas.

Cela fut dit avec une espèce de rage concentrée qui fit passer un frisson parmi les spectateurs. Les croisées ouvertes laissaient pénétrer les bruits assourdis de la nature endormie. On entendait, mais faiblement, le clapotement de l'eau. Il ventait. Les arbres qui ombragent le parterre se tordaient en gémissant.

Cette figure pâle, immobile, que n'animaient que deux yeux brillant de fièvre, avait dans cette quasi obscurité quelque chose de fantastique.

Julien possédait une très jolie voix. Au collège, c'était le soliste attitré de toutes les grandes messes et pas une séance publique n'avait lieu sans qu'il y allât de son numéro de chant.

Il continua :

Elle lui dit : Apporte-moi demain
Eh lon lon laire ! Eh lon lon là.
Elle lui dit : Apporte-moi demain
Le coeur de ta mère pour mon chien.

Vint chez sa mère et la tue
Eh lon lon laire ! Eh lon lon là.
Vint chez sa mère et la tue
Il lui prit le coeur et s'encourut.

Mais comme il courait, il tomba
Eh lon lon laire ! Eh lon lon là.
Mais comme il courait, il tomba
Et par terre le coeur roula.

Mais en roulant, il lui dit :
Eh lon lon laire ! Eh lon lon là.
Mais en roulant, il lui dit :
T'es-tu fait mal mon enfant ?

Il chanta cette dernière phrase faiblement, comme dans un soupir, avec dans la gorge un sanglot d'émotion. Et pourtant ses traits ne bronchèrent pas. Aucune manifestation de ce qui se passait en lui. Et les auditeurs et les auditrices l'écoutaient, étonnés et intrigués à la fois de ce contraste entre la fixité du visage et l'âme que le chanteur mettait dans chacune des paroles dont il faisait ressortir les nuances en artiste qui vit ce qu'il dit.

Les derniers accords du piano s'étaient tus. Un silence où il y avait un peu de malaise régnait dans l'assistance.

Finalement, Mathieu, ému lui-même, cria en battant des mains :

— Bravo ! Bravo ! Bravo ! Encore !

Ce fut le signal. On réclamait de partout un autre morceau. Julien s'esquiva d'abord, mais devant l'insistance manifeste, et grisé de son succès—malgré sa misanthropie, il était homme sensible aux hommages—il chanta en rappel l'Arioso de "Benvenuto Cellini" de Diaz.

De ce soir, sa réputation d'artiste fut sacrée et il devint pour tout le monde un personnage encore plus mystérieux et plus énigmatique.

La chanson de la Glue, dite avec tant d'âme, ne manqua pas d'avoir créé une impression très forte. D'aucuns en vinrent à soupçonner dans la vie du jeune homme un drame d'amour qui l'avait ravagé, et avait tué, avec le sourire au bord des lèvres, le goût de la sociabilité.

Quant aux Chantal, ils se réjouirent de cette soirée. Que Julien ait consenti, devant un public restreint il est vrai, mais un public quand même, à se dépouiller de son caractère d'indifférence, cela augurait d'un changement d'idées avantageux.

La vie à la campagne, sans heurts, sans secousses, salubre pour le corps lui faisait un bien sensible et le rattachait un peu à l'existence.

Ce que Paul et sa femme lui souhaitait, c'était une passion qui le prendrait tout en-

tier et en s'implantant en lui chasserait tous les papillons noirs qui rôdaient sinistrement autour de ses idées.

Adèle Normand, sans savoir pourquoi, était heureuse. Elle respirait un contentement profond. Elle trouvait aux mille et un détails qui composaient son existence un charme qu'elle n'avait jamais goûté jusqu'alors.

Une béatitude immense s'était infiltrée dans son âme et les traits de sa figure en avait pris une sérénité qui l'embellissait. Un rien l'émotionnait : un beau nuage dans le ciel lui causait une jouissance esthétique. L'air lui semblait plus pur, plus doux à respirer. Elle allait, repliée sur elle-même en savourant son bonheur. Le soir, dans sa chambre, avant de se coucher, elle s'étendait sur son lit, et longuement elle rêvait. Elle pressentait quelque chose de magnifique, qui poétiserait chacune de ses actions. Elle s'abandonnait à l'ivresse du rêve, éveillée.

Qu'attendait-elle ? Elle attendait cette minute unique dans la vie d'une jeune fille, où le cœur s'ouvre et s'épanouit pour la première fois, au contact de l'amour. Minute magnifique du premier grand amour, le seul véritable, et qui, même disparu, laisse une marque indélébile, un souvenir où le regret et la tristesse se mêlent, mais aussi le charme indéfini et plein de poésie de quelques heures heureuses, pleinement heureuses.

Était-elle en amour avec l'amour ? Ce sentiment que la plupart éprouve est toujours le prélude d'une grande passion qui ne s'est pas localisée. Elle le voyait ; depuis quelques jours elle voyait se préciser petit à petit son rêve, elle voyait la figure de l'idéal prendre des formes plus nettes.

Ce soir, elle venait enfin de faire la découverte, la grande découverte. Elle aimait Henri Gosselin. Elle s'en était rendue compte en l'entendant chanter. Cette voix la bouleversait, l'empoignait, la subjuguait, comme ces yeux gris l'avaient fascinée en la dominant.

Cette langueur qui l'envahissait lui venait d'être avec lui, à chaque repas, de savoir qu'il habitait sous le même toit qu'elle, que les mêmes paysages se reflétaient dans ses prunelles, que le même air emplissait sa poitrine. Il ne lui parlait pas. Il la détestait peut-être ?

Non, pas plus elle qu'une autre. Il la fuyait, mais il était là tout près, et même éloigné, il était en elle bien vivant.

Ah ! comme elle aurait voulu s'appuyer sur

cette poitrine large et chaude, sentir ces deux bras vigoureux se refermer sur elle dans une étroite protectrice. Elle aurait voulu connaître son âme, y lire le secret qui la rongeaient.

Ah ! s'il souffrait !... Mais il ne souffrirait plus. Elle saurait le consoler ; elle saurait de sa voix musicale et chantante endormir ses douleurs. Elle lui ferait oublier tout ce qui n'est pas la douceur d'être aimé.

IX

Comme son ami ne manifestait aucune intention de retourner à Québec présentement, Paul Chantal et Yvonne n'insistèrent pas pour qu'il montât avec eux en chemin de fer, d'autant plus qu'ils étaient contents du changement opéré. Julien était moins taciturne, plus sociable. Il lui était arrivé plusieurs fois de soutenir la conversation avec les jeunes filles qui partageaient sa table, et, à son insu, il avait mis de la coquetterie à vouloir s'y montrer plein d'aperçus nouveaux, voire à faire étalage d'érudition. C'était un symptôme favorable et qui augurait, à défaut d'une guérison complète, d'un bien notable. Sa neurasthénie s'en allait graduellement et lui-même s'en rendait compte à l'évolution de ses idées et à sa façon nouvelle d'envisager les choses.

Il ne se tenait plus à l'écart. Il abordait les groupes et participait quelquefois aux discussions que le choc d'idées dissemblables amenaient nécessairement au cours de causeries entre personnes de tempérament divers.

Le matin, levé très à bonne heure, comme chaque jour d'ailleurs, et après avoir accompli avant déjeuner sa quotidienne promenade matinale, il était allé reconduire ses amis à la gare.

— Quand reviens-tu ? demanda Chantal.

— Ma foi, je ne sais pas. Probablement en septembre. Je n'ai rien qui m'appelle à la ville.

— Tu te plais alors ?

— Ici ou ailleurs !

— Je crois que vous commencez à vous plaire plus ici qu'ailleurs, hasarda Yvonne.

— Peut-être, vous avez probablement raison.

Le train venait de contourner un cap, on le voyait apparaître, crachant de la fumée blanche qui se perdait dans l'azur de ce matin tranquille. Les quelques voyageurs qui devaient y monter ramassèrent leurs bagages

et se tinrent prêts. Dans quelques secondes il devait être en la gare.

Julien donna une bonne poignée de main à ses amis, les aida à transporter leurs colis.

—Ecris-nous, lança Paul, comme le train se mettait en marche.

—Sûrement, bon voyage.

Il regarda le convoi filer, emportant les seuls amis sincères qu'il possédait.

Dorénavant, il serait seul, seul au milieu d'autres.

Et un sentiment inconnu de délivrance lui gonfla la poitrine, qui le surprit lui-même et dont, immédiatement, en homme pratique, il chercha la cause.

La cause ?

Il s'effara en la constatant. Il n'y avait pas à en douter. C'était donc vrai qu'en lui s'opérait un travail sourd mais opiniâtre, qui minait lentement la façade d'indifférence et de froideur dont il avait recouvert sa personnalité.

La cause ?

Mais il était épris, et fortement épris d'Adèle Normand au point de renier le passé, au point de lutter pour la conquérir et d'écraser impitoyablement celui qui se serait interposé entre elle et lui.

Et à cette constatation un cri désespéré jaillit du plus profond de son être moral qui lui criait : "Impossible !" Son père vivant, son père amoureux d'Adèle, serait devenu son ennemi, et un ennemi mortel. Cela, il le comprenait. Mais lui mort, et si tragiquement ! Et il en voulut soudainement à Adèle d'être la cause de cette tragédie qui le frustrait de son bonheur.

Qui était-elle ? Est-ce une coquette criminelle qui se faisait un joujou d'un coeur de mâle pour l'âpre volupté de le briser entre ses fines mains blanches ?

L'aimerait-elle, lui ? Julien Daury, qu'elle croyait être Henri Gosselin ?

Que lui importait tout cela !

Si l'irréparable n'avait pas eu lieu, elle l'aurait aimé !

Il aurait fallu qu'elle l'aimât.

Des pensées contradictoires Passaillèrent : le coeur contre le coeur, la pensée contre la pensée. Les deux êtres qu'il portait en lui se combattaient.

La brute parfois commandait et il éprouvait alors un besoin physique de la serrer entre ses bras, si fortement qu'il aurait senti les os craquer et le corps frêle ployer sous cette étreinte. Il aurait voulu écraser sur ses lèvres les siennes. Mais parfois l'orgueil-

leux, le volontaire criait à l'amoureux qui succédait à la brute l'impossibilité de cet amour et le "jamais" qu'il lançait était péremptoire, définitif.

C'est à tout cela qu'il songeait en revenant de la gare ! Et c'est à cause de ce complexe sentiment qui l'oppressait, qu'il était heureux du départ de ses amis. Paul savait. Paul pouvait le juger si, par faiblesse, la volonté céda au coeur. Cette perspective dont il entrevoyait la possibilité lui était moins dure à envisager qu'il ne l'avait espéré. Après tout il était un homme et il avait droit au bonheur !

Non ! Il n'avait pas le droit à ce bonheur-là ! Non, tout, mais pas ça.

Et la raison lui faisait voir Adèle, telle qu'elle était, jolie à croquer, certes éblouissante, mais en somme ni plus intelligente ni plus belle que beaucoup d'autres. Inconsciemment, durant ses années de puberté, il avait rêvé dans un avenir inconnu d'une femme inconnue, supérieure à toutes les autres, d'une beauté qui ferait pâmer d'admiration ceux qui l'approcheraient, et d'un charme qui envoûterait tous ceux qui l'apercevraient.

Et puis, qui était cette Adèle ?

Quel était son passé ?

Peu lui importait ! C'était Elle et c'était l'Unique... et puis... son père... qui pourtant... s'il l'avait...

L'image du père se dressa devant lui derechef. Il vit le corps déchiqueté. Il vécut le supplice moral. La raison lui cria : L'amour ?.. Non... La haine, la bonne haine !

.....
—Qui vient faire le tour de l'Île-aux-Coudres, cet après-midi, demanda Albert Germain en arrivant sur la véranda des Laurentides.

Il avait son calepin et son crayon à la main. Aussitôt on s'empessa autour de lui :

—Nous avons loué la goélette du père Bouchard qui fait le service de la malle entre l'Île-aux-Coudres et la Baie St-Paul.

—Y en a-t-il plusieurs qui y vont ?

—A l'heure qu'il est, il y en a une quinzaine. Ce sont des pensionnaires du Beau-séjour. La goélette peut contenir une cinquantaine de personnes.

—A quelle heure part-on ?

—A deux heures et demie. Tout le monde devra être sur le quai à deux heures et quart.

Germain prit les noms de ceux qui désiraient faire l'excursion.

Thérèse Lesieur et Adèle Normand furent du nombre.

Les Chantal étant partis du matin, Julien n'ayant rien de mieux à faire, voulut être de la partie. Il alla trouver Germain :

—Prenez mon nom... Nous revenons?..

—Pour souper, l'on ne s'arrête nulle part. Vers deux heures le quai commença d'être envahi. Des jeunes filles arrivaient avec, qui, un manteau sous le bras, qui un chandail. Des jeunes gens suivaient. Des mères de famille surveillaient leurs enfants comme des poules couveuses leurs poussins, avec le même air préoccupé. Des propos se croisaient dans l'air :

—“Jacques, ne va pas si au bord, tu vas tomber.”

—La goélette vient-elle ?

—Pourrons-nous tous monter ?

—Combien sommes-nous ?

—Quarante-huit.

Sortant du Gouffre, en face de la Baie St-Paul, l'on vit un petit point noir se diriger vers les Eboulements. Il avançait assez vite en grossissant à vue d'oeil. Le mât se dressait vierge de sa voile.

L'eau était calme. Pas un ride n'en troublait la surface.

—Ça prend combien de temps pour faire le tour ?

—Tout dépend. L'an dernier, nous avons pris trois heures.

—Ce soir, qu'est-ce qu'il y a au programme demanda Mme Jacob, une jeune veuve très jolie et autour de laquelle évoluaient quelques jeunes hommes et d'autres plus âgés. C'était une personne qui, sous des dehors de coquetterie, était désespérément honnête. Elle ne devait pas dépasser la trentaine. Elle était fraîche comme une rose, et comme une rose attirait autour d'elle tous les frelons qui n'auraient pas demandé mieux que d'être “le frelon nacré que la rose enivre en mourant” comme dans le vers de Musset.

On la disait fort amoureuse d'un médecin dans la force de l'âge : le docteur Lucien Berthelot, que le surmenage avait forcé au repos. Le docteur Berthelot avait quarante-deux ans ; il était laid, mais d'une laideur qui n'avait rien de repoussant ; c'était au contraire une laideur originale. Il était de taille moyenne, sec et maigre. Tout était osseux et anguleux chez lui, sauf son caractère, avenant et aimable. C'était un homme de beaucoup d'esprit et dont la conversation piquante, sans malice, offrait un charme rare.

—Je ne sais pas, chère madame Jacob, je sais que demain nous avons un concours de tennis.

—Je parie sur Mathieu Lalonde, fit Thérèse Lesieur.

—Que pariez-vous, mademoiselle, demanda Mathieu.

—Je ne sais pas encore... Tiens... un baiser... si vous gagnez. Et toi, Adèle, paries-tu sur quelqu'un ?

—Je ne sais pas encore. Quels sont les joueurs ?

—Tout le monde est invité à concourir.

—Monsieur Gosselin, jouez-vous au tennis, dit-elle, comme celui-ci faisait son apparition près de l'embarcadère.

—Quelquefois...

—On ne vous a jamais vu sur le court depuis que vous êtes ici. J'embrasse le gagnant du concours de demain, cria-t-elle de façon à ce que tout le monde l'entende.

—Je m'inscris, dit alors simplement Henri Gosselin.

Chacun le regarda étonné. En effet on ne l'avait vu prendre part à aucune joute depuis le commencement des vacances. Sa décision venant après l'enjeu offert par Adèle paraissait des plus curieuses. D'aucuns essayèrent de scruter sur son visage ses pensées secrètes ; le visage demeure impénétrable.

—Avez-vous une allumette, docteur, fit-il, en sortant un cigare de sa poche.

Il alluma, tira quelques bouffées et les mains dans ses poches fit quelques pas sur le quai.

La goélette amarrait.

Le père Bouchard, un vieux loup de mer, était à l'arrière. Il avait une figure énergique avec deux yeux noirs, sous des sourcils épais et une grosse moustache. C'est ce qui ressortait davantage dans sa physionomie, ses yeux et sa moustache. A l'avant, un jeune homme d'une vingtaine d'années, au regard vague, mélancolique, aidait à la manoeuvre.

La goélette, longue d'une soixantaine de pieds, n'avait pour tout ameublement que des bancs de bois à l'arrière. Un moteur à gazoline servait à la faire mouvoir dans le temps calme ; il était enfermé dans une espèce de cabanon. Sur le dessus des gens s'étendirent, de chaque côté, des contre-dos. C'était la meilleure place pour voir, puisque la plus élevée.

Par un hasard où la volonté de la jeune fille était pour quelque chose, Julien se trouva placé à une extrémité, à côté d'Adèle Normand. Il songea d'abord à changer de place, mais réfléchit que cela était ridicule, qu'il était assez fort pour ne pas craindre la présence d'une jouvencelle.

—Tout le monde est embarqué ? cria le père Bouchard.

—Tout le monde, répondit Albert Germain.

—Fais partir ton moteur, Octave.

Et le père Bouchard retournant à l'arrière, s'installa près de la barre du gouvernail.

Octave donna quelques tours de roue et l'instant d'après, les amarres étant levées, la goélette s'éloigna vers le large, dans un joyeux halètement.

Le père Bouchard sortit de sa poche une torquette de tabac, en prit une substantielle bouchée et, en silence, ses regards perçants fouillant l'horizon, s'occupa de diriger son embarcation, tout en chiquant consciencieusement son tabac noir. Aux enfants qui, autour de lui, lui posaient des questions il répondait laconiquement par des monosyllabes : Oui, non !

Le yacht descendit le courant pour doubler la pointe de l'île.

La mer étant haute, il put approcher du bord. A l'extrémité nord-est, l'île est inhabitable. Elle est formée d'une succession de gros cailloux posés à la façon des menhirs sur un immense banc de roche.

Cette vue ne manque pas d'une certaine beauté sauvage. Pittoresque, elle fait songer à ces rochers de Bretagne, sauf en plus petit, où les vagues viennent se briser quand la mer est houleuse.

Parfois, de grands oiseaux blancs s'élevaient, qui fuyaient, les ailes étendues, dans le ciel, ou volaient au ras de l'eau. Parfois aussi, ils plongeaient rapidement en quête de quelques menus fretins aperçus à la surface, s'en régalaient et continuaient leur vol élégant et gracieux. Il y avait dans l'atmosphère comme une espèce de buée légère qui empêchait de distinguer au loin. L'on devinait plutôt que l'on apercevait, de l'autre côté, sur la rive, les villages de Saint-Roch des Aulnaies et de Saint-Jean Port-Joli.

La goélette longeait l'île ; on voyait les fermes s'échelonner sur les côteaux, les maisons anciennes et vieilles et qui, depuis au delà d'un siècle, abritaient de nombreuses générations, toutes du même sang, qui en étaient restés possesseurs.

Un vieil avocat de Québec qui, avec sa femme, passait les étés aux Eboulements, servait de Cicerone. Ayant consacré ses loisirs à l'étude de l'histoire, il connaissait particulièrement bien celle de l'Île-aux-Coudres.

Il fit observer un vieux moulin de pierre avec des ailes qui tournaient quand le vent

les activait. C'était un vestige du passé ; il méritait qu'on s'y arrête par sa rareté. Plus loin, l'église se dressait au bord de l'eau, près d'une baie où des goélettes étaient ancrées. Autour quelques maisons seulement, le presbytère, une couple de magasins.

Au large, des filets pour la pêche aux marsoins, l'une des principales occupations des habitants de l'île.

—Tiens, un marsoin !

A la surface de l'eau l'on vit quelque chose de blanc briller au soleil. C'était le dos de l'un de ces énormes poissons.

—Ici, expliqua le cicerone, lorsque la partie sud de l'île fut contournée, se trouve la baie des Français. Jacques Cartier y a mouillé avec ses trois vaisseaux : La Grande Hermine, La Petite Hermine, l'Emerillon. Les Anglais aussi y ont mouillé. Le vaisseau de l'amiral Dobell y a fait escale.

Du côté nord, l'aspect de l'Île-aux-Coudres est différent. Les habitations sont juchées au haut d'une falaise. Plusieurs chemins et sentiers la gravissent.

—Ce doit être ennuyeux de vivre là, dit Adèle Normand à son voisin qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le départ.

—Non pas. Quand l'on n'a rien à se reprocher, que l'on est content de son sort. Le bonheur ne choisit pas ses endroits pour s'établir.

—Aimeriez-vous ça vivre sur cette île ?

—Si j'y avais mes occupations, si j'y étais né, certainement.

On apercevait maintenant le quai des Eboulements. Il avançait dans l'eau calme.

—Pour le moment, je préfère vivre aux Eboulements, conclut-il.

—Et pour quelle raison ?

—Vous êtes trop indiscreète... Parce que je m'y plais.

—Cela n'y paraît guère. Vous vivez renfrogné comme un ermite.

—Si j'aime mieux cela ! Enfin chacun ses goûts. Vous êtes en villégiature ici pour longtemps encore ?

—Pour le temps que je voudrai. Mes parents m'ont dit de demeurer jusqu'en septembre, si je le voulais. Et vous quand partez-vous ?

—Avez-vous hâte que je parte ?

—Oh ! non ! s'exclama-t-elle ingénument sans s'apercevoir que ce cri spontané l'avait trahie.

Julien l'examina sévèrement ; elle rougit. D'une voix sourde il dit : "Je ne partirai qu'en septembre".

—Octave! prépare ta gaffe... attention! Lâche tes amarres!... Saute!... Ne remuez pas personne! Attendez! ...

On accostait.

—Ce soir, aux Laurentides! Grand bal masqué! lança Albert Germain.

—Vous auriez dû nous avertir plus vite, firent plusieurs voix.

—L'impromptu! voyez-vous. Il n'y a que cela d'intéressant. Vous exercerez vos talents à vous composer un joli costume avec rien.

La colonie qui passait l'été aux Eboulements, très unie ensemble, ne craignait qu'une chose: l'ennui. Chaque jour quelques-uns de ses membres étaient à la recherche de la nouveauté, et organisaient quelques amusements. Tous étaient en vacances et ils en profitaient: concerts, partie de bridge, tournois de golf, danse, bal masqué, thé ici et là, réception, excursion champêtre, promenade en goélette ou en bateau, chaque jour apportait son plaisir nouveau.

Il suffisait que l'on propose quelque chose pour qu'immédiatement l'invitation fut acceptée.

Albert Germain, avait pensé, tantôt, qu'un bal masqué improvisé serait amusant. Il en avait émis l'idée et chacun regagnait son hotel ou sa pension en se creusant la tête pour trouver un costume original avec le peu de ressources dont leurs garde-robes disposaient.

Pendant qu'ils s'acheminaient, Julien contournait la bâtisse qui fait l'extrémité du quai et qui sert de salle d'attente, de halle aux marchandises et de bureau au gardien. Il s'était assis sur le banc pour attendre que l'affluence soit diminuée. L'immobilité causée par cette promenade l'avait fatigué et aussi... la présence tout près de lui de la jeune fille aux grands yeux de velours. Quand il jugea l'endroit désert, il se leva pour regagner ses pénates.

Par un machiavélisme tout féminin, Adèle, sans faire semblant de rien, ou plutôt feignant d'attacher ses souliers, avait attendue elle aussi que tout le monde soit disparu.

Une idée folle lui était venue. Un projet insensé la hantait qu'elle voulait mettre à exécution, et tout de suite, d'autant plus que l'occasion ne pourra jamais s'offrir ainsi. Un morceau de bois équarri haut d'un pouce, sert de rempart à la jetée. Elle s'y aventura, et marcha au bord, tout près de l'eau aussitôt, qu'elle aperçut Henri Gosselin.

—Faites attention! Vous allez tomber, cria-t-il.

Se retournant d'un geste brusque, comme surprise par ce conseil, elle perdit l'équilibre et tomba à l'eau.

A cet endroit, la mer, surtout quand elle est haute, est très profonde.

Se débattant des pieds et des mains elle appela: Au secours! !

Julien était le seul qui la pouvait sauver.

Il resta quelques secondes, figé sur place. Un rictus mauvais passa sur ses lèvres. Puis, tout à coup, les mains en avant il plongea. Il saisit Adèle par le corps et de sa main libre il nagea vers la grève. A 50 pieds de terre, il toucha le fond de sable. Il prit la jeune fille dans ses bras et marcha vers le bord avec son précieux butin. Il la contempla de près.

Elle le troublait. Les yeux étaient fermés, mais les lèvres entr'ouvertes, charnelles, prometteuses étaient là qui le tentaient. Et de la sentir près de lui, sur lui, de sentir ses lèvres près des siennes, lui fit perdre la tête. Il se pencha vers elle, et, fou, ne sachant plus ce qu'il faisait, il l'embrassa passionnément. Il crut sentir au contact des siennes les lèvres de la jeune fille frémir. Il la regarda, elle était toujours évanouie. Chancelant presque sous son fardeau qui devenait de plus en plus pesant, il put enfin gagner la terre ferme. Il la déposa sur le sol, lui tapa dans la paume des mains, pratiqua la respiration artificielle. Elle ouvrit les yeux lentement, et les tourna vers son sauveur; il y lut tant de ferveur qu'il dut fermer les siens.

—Vous sentez-vous mieux, maintenant?

—Oui, souffla-t-elle.

—Attendez-moi, une minute. Je vais demander à Tremblay de nous conduire en auto.

Tremblay demeurait en effet tout près du quai. Par bonheur il était chez lui. Il sortit son auto du garage.

Quand Julien se rapprocha d'elle, la jeune fille éteignit vite sur ses traits le sourire qui les éclairait.

—Pouvez-vous monter jusqu'à la route?

—Oui, si vous m'aidez.

Elle s'appuya à son bras. Il l'installa sur une banquette de l'auto, et avec une grande douceur, une sollicitude presque maternelle, il l'enroula dans les couvertures.

A l'hôtel il lui offrit un verre de cognac. Elle l'avala d'une traite.

—Vous ne prenez rien? Vous êtes transi.

—Ne craignez rien. Je ne me suis pas oublié. Ça va mieux maintenant?

—Tout à fait. Comme je vous remercie!

—N'en parlez pas, je n'ai aucun mérite. J'ai fait ce que tout autre à ma place aurait fait.

—Me permettez-vous de vous serrer la main ?

En lui disant cette phrase, elle tendit vers lui sa fine main aristocrate et blanche.

Il la prit dans la sienne. Il remarqua que la peau en était soyeuse et douce et qu'elle était brûlante.

—Je vous laisse. A tantôt ! !

—A tantôt, mon grand héros, répondit-elle avec un sourire plein de coquetterie.

Bien qu'il se sentit glisser vers la sentimentalité, cette phrase le ramena vers la réalité. Il aperçut l'ennemie, toujours en chasse de victimes et qui veut, fut-ce au prix d'une vie humaine, assouvir son besoin d'être adorée et chérie.

Il passa à sa chambre changer de toilette pour le souper et réfléchit aux événements de cette journée : sa promesse de jouer au tennis le lendemain parce qu'une jeune fille qu'il a mille raisons d'exécuter a promis un baiser au vainqueur du tournoi, son voyage en goélette à côté d'elle, voyage silencieux mais où intérieurement il tint avec la jeune fille un colloque où il formulait à la fois les questions et les réponses.

Pas une seule minute cependant il ne douta que cette chute à l'eau qui avait fait de lui un espèce de héros, mais involontairement, était une chute voulue, étudiée, avec un but précis à atteindre et qui était près d'être atteint. Sans expérience des femmes, il ne soupçonnait rien d'elles-mêmes ; il ne savait pas qu'elles ne sont qu'artifice et que même dans les moments de grande passion, leur tête gouverne leur cœur.

Il éprouva la sensation des lèvres sur ses lèvres, et cette sensation fit tourbillonner ses idées. Il ne se reconnaissait plus. Il y avait quelque chose de changé en lui. Quoi ? C'était la jeunesse qui réclamait ses droits.

Il descendit souper. Elle n'était pas encore arrivée. Thérèse Lesieur, son amie, l'attendait un peu inquiète.

—Vous n'avez pas vu Melle Normand ?

—Je l'ai aperçue tantôt. Tenez, la voilà qui entre.

Adèle avait changé de costume. Elle était revêtue d'une robe étroite d'un dessein bizarre aux couleurs crues, rouges et vertes.

—Tiens, Adèle a mis sa robe couleur de feu ; s'exclama Thérèse.

—Tu ne l'aimes pas ?

—Tu sais bien que je l'adore. Tu as changé de coiffure aussi !

—Tu ne sais pas ?

—Quoi ?

—M. Gosselin ne t'a rien raconté ?

—Je vous en prie, Mademoiselle Normand, cet incident est clos. Vous me feriez plaisir en n'en parlant plus et en n'y faisant aucune allusion.

—Que t'est-il donc arrivé ?

—Bien ! voilà. Je suis tombée à l'eau et M. Gosselin m'a sauvé la vie.

—Brave M. Gosselin !

—Mesdemoiselles, je vous en prie. Vous m'agacez avec cette histoire. J'ai fait ce que je n'ai pu m'empêcher de faire. Je vous ai dit que l'incident était clos. Si vous voulez me manifester votre reconnaissance, faites comme je vous dis.

—Eh ! bien l'incident est clos, soupira Adèle et c'est bien dommage. Venez-vous au bal costumé ce soir ?

—Pour quoi faire ?

—Mais pour y danser.

—Je ne danse pas.

—Alors pour nous faire plaisir.

—Je n'ai personne à plaire, sauf moi-même.

—Ah ! ça, vous êtes galant !

—Je ne tiens pas à l'être.

—Quel costume choisis-tu, Adèle ?

—Je n'ai pas de choix, je t'assure. Je mets un peigne d'écaille dans mes cheveux que je lisse soigneusement le long des tempes et dont je forme un chignon derrière ma tête. Je revêts ma robe de chambre en soie japonaise, je chausse mes savates et me voilà déguisée en gheisha. C'est bien simple. Et toi ?

—Moi, je ne sais pas encore.

—Pourquoi pas en indienne ? Tu as les cheveux longs. Fais deux nattes qui te tomberont l'une sur chaque épaule. Mets quelques plumes sur le dessus de la natte, prends un jupon de couleur, un châle et voilà.

—Tu es ingénieuse.

—La nécessité.

—Est-ce la nécessité qui vous a fait tomber à l'eau, demanda Julien, saisi d'une idée bizarre ?

—Vous m'avez dit que l'incident était clos.

Se rappelant qu'au contact des siennes les lèvres d'Adèle avaient frémisses quoiqu'elle fut sans connaissance, du moins apparemment, il poursuivit :

—En effet, vous êtes ingénieuse. Quel but aviez-vous en vous jetant à l'eau ?

A cette attaque directe, elle répondit le regardant droit dans les yeux, et affrontant sans broncher la dureté du regard d'acier :

—Pour vous forcer à me rendre service.

—Vraiment ! Et quel intérêt aviez-vous ?

—Aucun ! Curiosité de femme. Je voulais voir jusqu'où pouvait aller votre misanthropie. Mon cher ami, elle est toute de surface. Puisque vous ne venez pas au travesti de ce soir, je vous verrai demain au tournoi. Vous nous excusez, fit-elle en se levant de table accompagnée de son amie.

—Avec plaisir ! répondit-il, dépité.

X

Face à l'hôtel des Laurentides, de l'autre côté de la voie ferrée, tout près de la mer, se trouve le tennis court. C'est le plus en vogue de l'endroit.

Depuis quelques jours, l'on parlait beaucoup de ce tournoi. Il y avait des paris engagés. L'enjeu, mis la veille par Adèle Normand, avait intéressé les gens au suprême degré. Adèle était sans contredit la plus jolie jeune fille de passage aux Eboulements cette année. Son esprit bien féminin, son charme, sa grâce, la souplesse de sa taille, le velouté de sa peau fine et transparente laissant voir les fines veinules bleues, la beauté de ses yeux, ses grands yeux caressants, troublants, énigmatiques, l'ovale de son visage et la courbe harmonieuse de ses lèvres sensuelles, tout cela joint à la pureté de sa voix cristalline, si prenante formaient un faisceau de raisons qui fascinaient inévitablement. De plus, Adèle était un peu distante. Jusqu'ici, elle n'avait engagé aucun flirt. Plusieurs avaient perdu leur temps en voulant faire sa conquête. Elle n'était pas de ces femmes qui peuvent inspirer un sentiment passager qui ressemble à une fantaisie. Lors qu'un homme s'éprenait d'elle, il en devenait fou, éperdument amoureux, d'un amour qui ne meurt pas. Un peu hautaine en ses manières, elle avait éloigné et refusé avec un doigté impeccable tous les hommages offerts à son sexe et à sa beauté.

Sa promesse un peu folle d'embrasser le vainqueur du tournoi, suivie de la décision prise subitement par Henri Gosselin de prendre part à la joute, constituait un intérêt de plus.

Depuis le matin, le résultat passionnait tout le monde.

Le favori semblait Charles Dansereau, étudiant en art dentaire de Montréal, et qui

s'était classé bon premier lors du tournoi de fin d'année à l'Université de Montréal. Cela ennuyait Julien Daury d'entendre ces pronostics. Il ne pouvait supporter ce dénommé Charles Dansereau. Il le trouvait infatué, prétentieux.

Dix seulement étaient au programme, les autres admettant leur infériorité en leur fort intérieur ne voulaient pas s'attaquer à des adversaires trop puissants pour eux.

Les parties furent très courtes ; c'était comme une question d'honneur de faire bonne figure. Les éliminations eurent lieu successivement. L'enthousiasme régnait chez les spectateurs qui soulignaient chaque bon coup par des applaudissements et des braves.

Un peu lourd au début, Julien, qui lui aussi avait l'ambition de se classer premier eut l'honneur de vaincre les deux premiers opposants par le score de 6-4 et 6-3. Entre temps, il observait le jeu de ses adversaires. Il remarqua que celui de Dansereau était très rapide, brillant même, mais qu'il se fatiguait vite.

L'après-midi, il ne restait sur les rangs que trois concurrents. L'un fut éliminé et bientôt il ne resta plus en présence que Dansereau et Daury. L'intérêt était à son comble. Il semblait y avoir deux camps. Dansereau nerveux, plutôt petit, paraissait sûr de son affaire. Quant à Julien, beaucoup plus grand que lui, et plus lourd, il ne perdait pas son calme et son flegme habituel.

—Au jeu ! !

Dansereau servait.

Au premier service, l'adversaire manqua. Mais il se reprit vite. Il admit immédiatement que le jeu de l'autre était plus scientifique mais que par contre, il n'était pas des plus variés.

Julien se contenta d'être sur la défensive. Il ne voulait courir aucune chance.

La balle voletait d'un côté à l'autre du filet, rapide d'un côté, plutôt lente de l'autre. La partie fut longue, très longue même. Elle se termina par la victoire de Dansereau.

Des hurrahs ! et des cris soulignèrent ce résultat. Julien perdit son service, puis l'autre partie. Mais ce qu'il avait prévu se produisit. Son antagoniste épuisé perdait sa justesse de coup d'oeil avec sa force.

Julien se lança à l'attaque. Il serra de près, se contentant selon sa tactique d'envoyer les balles sans effet mais dirigées chacune dans des directions opposées.

Il gagna une partie, puis une autre, puis une autre. Finalement il fut déclaré cham-

pion après avoir porté le score 7-5 en sa faveur. Devant ce résultat inattendu, Adèle rougit. Des voix partirent un peu partout :

— Adèle, exécute-toi !

— Mademoiselle Normand, payez l'enjeu !

— Puisqu'il le faut. . . .

Des applaudissements retentirent. Elle s'avança au milieu du terrain et pudique, offrit sa joue au vainqueur.

Julien la contempla quelques instants, puis il siffla entre ses dents :

— Mademoiselle, je vous fait grâce de cette prostitution.

Personne ne pouvait les entendre.

Elle lui rétorqua :

— Vous ne vous êtes pas tant gêné, hier ! Vous êtes bien difficile aujourd'hui.

Et, nerveusement, elle cria :

— Monsieur Gosselin cède sa place. Qui la prend ?

Quelques jeunes gens se présentèrent.

— Moi ! Moi ! s'écrièrent-ils, mais Julien, mû par un sentiment inexplicable de jalousie et avant même qu'il ait eu le temps de réaliser son geste se posta devant la jeune fille :

— Le premier qui avance a affaire à moi !

— De quel droit parlez-vous comme cela ? dit Adèle. Allons ! Messieurs, continua-t-elle, de plus en plus énervée, je ne vau pas qu'on essaye ma conquête ?

Charles Dansereau se présenta alors et avant qu'il ait pu toucher à la jeune fille, un coup de poing en pleine figure le fit s'écraser par terre, inconscient. Cet exemple fit reculer les plus braves.

Julien prit la main de la jeune fille, l'attira brusquement vers lui, et fougusement lui baisa la bouche, si fougusement qu'il la mordit et que quand il la débarrassa de son étreinte, un peu de sang tachait ses lèvres.

— Lâche, lui dit-elle en se dégageant, et elle le souffleta.

— Vous l'avez voulu, répondit-il, en retrouvant sa maîtrise de lui-même.

Passée en plein public, cette scène ne pouvait manquer de susciter nombre de commérages plus ou moins charitables.

C'est l'un des côtés désagréables de la vilégiature que les innombrables cancons que les inévitables commères ne manquent pas de colporter et de grossir sous la loupe de leur imagination. Mais Julien n'en avait cure. Il se moquait de l'opinion du monde. Les commérages passaient sur lui comme l'eau sur les canards, sans l'affecter.

Cette nuit là, il y eut deux personnes qui ne dormirent pas.

Adèle était joyeuse. Son rêve, son grand rêve d'amour commençait à prendre corps, à devenir réalité. Il ne lui était pas, il ne pouvait plus lui être indifférent. Elle aimait Julien. Elle l'aimait comme jamais elle n'avait aimé. Elle aimait pour la première fois de sa vie. Les autres qu'elle avait connus, étaient passé sans laisser de souvenir, mais celui-là, il était lui, l'idéal rêvé et désiré depuis toujours. Elle l'aimait de toutes ses forces, et cela pour toute la vie. Elle était prise à jamais, son coeur, sa tête, ses yeux.

Quand elle était près de lui, il lui semblait que sa poitrine se dilatait, qu'elle s'élargissait ; il lui semblait que le sang de ses veines, coulait plus chaud, plus vif, plus généreux ; une douceur langoureuse la pénétrait, qui lui faisait trouver la vie belle à vivre, et donnait à chacun de ses actes et de ses paroles un sens plein de poésie.

Mais lui, l'aimait-il ? L'aimerait-il ?

Et le doute s'infiltrait, qui la faisait souffrir. Mais certainement il l'aimait. Sa conduite bizarre en était la preuve. Ce baiser brûlant, le jour du sauvetage, ce baiser fougueux et passionné de ce matin en était la preuve. Et puis, lui, le reclus, l'homme renfrogné, le solitaire, avait depuis quelques jours, changé ses habitudes. Et cela sans cause ?

Et un espoir immense la soulevait qui la berçait sur ses ailes, pendant que son âme planait dans l'infini des possibilités heureuses.

Et jusqu'au matin, elle savoura son bonheur qu'elle présumait immense.

A peu de distance, sous le même toit, dans une chambre presque identique, Julien se débattait devant une certitude.

Il l'aimait ! Il n'en pouvait plus douter. Devant cet amour, tout un passé s'écroulait.

Son projet de vengeance ?

A plus tard.

Il voulait lui aussi sa part de bonheur. Sa jeunesse réclamait. Il oublia le mort. Ne fallait-il pas qu'il songe un peu à lui-même ?

Il décida donc d'oublier ce qui avait existé, de l'oublier pour un temps et de s'abandonner à toute la magie d'un amour qu'il sentait partagé. Ensuite, il verra. Pessimiste, il ne croyait pouvoir exhumer de l'existence plus de quelques semaines de bonheur. Ce serait assez pour parfumer les jours à venir. Et devant sa résolution, il eut hâte de voir

le matin pour confier à Adèle tout ce que son coeur recelait de tendresse mal contenue.

XI

—Votre amie est-elle souffrante demanda Julien Daury à Thérèse Lesieur. On ne l'a pas vue de la journée.

—Elle n'est pas bien. Elle souffre un peu de névralgie mais ce n'est pas grave.

—Elle ne descendra pas pour dîner ?

—Non. Elle m'a demandé de lui faire monter ses repas à sa chambre aujourd'hui. Elle a besoin de repos. Elle n'a pas fermé l'oeil de la nuit.

—Ah !

Il n'insista pas. Il comprenait. Mais la journée lui parut d'une longueur désespérante. Jamais il ne s'était tant ennuyé. Il ressentait un malaise obscur qu'il ne pouvait localiser. Une sensation de vide l'obsédait. Il s'aperçut que la présence d'Adèle lui était indispensable. De la savoir là, tout près de lui, et d'être dans l'impossibilité de la voir, l'énervait. Plusieurs fois, au mépris des convenances, la tentation lui vint de monter à sa chambre, de se jeter à ses pieds, de lui avouer tout, son amour immense, le premier et le seul qu'il ait jamais éprouvé.

D'avoir changé son nom, de n'être plus ici qu'Henri Gosselin et non Julien Daury, lui faisait oublier qu'il était le fils de Paul Daury.

Cet amour naissant, qui s'emparait de lui, lui fit abandonner sa personnalité antérieure. Julien Daury n'existait plus, du moins pour quelque temps. De cette façon, ses scrupules s'évanouissaient. Ensuite, il adviendra ce qu'il pourra. Il sera toujours temps alors d'y penser. Pour chasser le spleen qui l'envahissait, il loua un cheval, et le reste de l'après-midi, il fit de l'équitation.

Il grimpa la côte de la Misère, jusqu'à un petit sentier qui s'engage sous bois. Il le suivit et pénétra jusqu'à une éclaircie. Il fit prendre le galop à sa bête et s'enfuit tant qu'il put, ivre de vitesse, comme s'il voulait fuir cet ennui qui l'obsédait. Mais toujours, il voyait Adèle, Adèle aux yeux de velours caressants de tendresse, toujours, il entendait la voix musicale ; toujours il avait la lantise des lèvres rouges baisées déjà, à deux reprises. Ces deux baisers passionnés le troublaient. C'était la première fois qu'il avait embrassé une femme et il s'étonna lui-même de son audace.

Passé l'éclaircie, un autre petit sentier sous

bois s'offrait à lui. Il était étroit, encombré de corps d'arbres. Sans savoir où il le conduisait, il le suivit. Il montait à pic. Quelquefois, un tronc d'épinette lui faisait un rempart. Sous les sabots du cheval les roches et les mottes de terre dégringolaient avec un bruit mat. Une rumeur confuse se fit bientôt entendre. Le sentier tournait à droite, et arrivait à un ruisseau qui le barrait. Plus loin, il continuait à s'enfoncer sous bois en montant. Julien descendit de cheval, fit boire sa bête, la laissa reposer un peu et alluma une pipe. La rumeur assourdie de tantôt était maintenant plus formidable. Il devait y avoir une chute tout près. Il examina le ruisseau, vit qu'on le pouvait traverser à gué, et quand le cheval fut assez reposé, il le prit par les rênes, et lui fit traverser le cours d'eau. Il examina le sentier. Il était rocailleux, et montait à pic, très à pic.

Il sauta sur sa bête, la serra contre ses genoux et la força à graver la côte. L'animal soufflait. Impitoyable Julien la pressait d'avancer.

La rumeur grossissait sans cesse. Bientôt le cavalier aperçut un filet d'écume blanche entre les feuilles des arbres. Une cascade était tout près. L'eau s'échappant d'une hauteur de cinquante pieds décrivait entre les roches des dessins fantastiques.

Julien s'arrêta. Il contempla longuement ce paysage. Il laissa ses oreilles se bercer du bruit formidable et monotone. Au bas, des troncs d'arbres entremêlés flottaient sur l'eau. Il descendit jusque là pour embrasser la vue entière dans un simple coup d'oeil. De l'autre côté, sur le roc taillé droit comme un mur de pierre, de petites fleurs au calice bleu en forme de clochette, des ancolies sauvages, puisaient à la mousse accrochée aux fentes du rocher, leur sève nécessaire. Elles étaient jolies, délicates sur leur tige et si graciles.

Julien songea qu'elles feraient un joli bouquet à offrir. Il songea aussi à la difficulté de les aller cueillir et cela le décida de tenter l'aventure. Le bouquet n'en aurait que plus de valeur. Aux prix de grands efforts, il réussit à traverser sur les troncs d'arbres. Puis se déchirant les mains jusqu'au sang à même la pierre rugueuse, au risque de se casser le cou, il escalada le rocher. Il souriait seul des périls qu'il venait de traverser pour le plaisir rare d'offrir un bouquet unique. Muni de son butin précieux, il s'aventura derechef sur les troncs flottants. Un faux pas, il tomba à l'eau. Une branche pointue accrocha sa chemise, la déchira et érafla la chair sur une

longueur de plusieurs pouces. Un juron vite réprimé sortit de sa bouche ; il s'accrocha de sa droite à une racine énorme et pesante, et dans un effort de tous ses muscles et de ses nerfs se hissa sur le pont improvisé. En pitoyable état mais glorieux de son tour de force, il réintégra le village. Ses vêtements avaient eu le temps de sécher, mais la chemise ouverte depuis l'épaule, laissait voir une longue traînée rouge sur la chair que les bains de mer et de soleil avaient brunie.

Confortablement installée dans une berceuse, sur la véranda de l'hôtel Laurentides, Adèle causait avec quelques jeunes filles et un jeune homme assis sur la rampe de la galerie.

Julien s'avança vers elle.

Tous s'exclamèrent en le voyant.

—Etes-vous tombé de cheval ?

Cette question le blessa. Il n'avait pas pensé que l'on put faire cette supposition.

Il répondit sèchement.

—Non ! Puis s'adressant à Adèle :

—Comme j'ai su que vous étiez malade, j'ai voulu cueillir quelques fleurs pour embaumer les heures tranquilles de votre réclusion.

Elle prit le bouquet, le respira longuement, et leva vers son donateur un regard reconnaissant et ému. Au bord de la paupière deux larmes perlaient.

—Merci, dit-elle.

—Vous avez cueilli ces fleurs à la chute ? demanda le jeune homme. Il n'y a que là où j'en ai vues de pareilles dans les alentours.

—Peu importe où je les ai cueillies. Vous m'excuserez si je vais changer de toilette.

Il salua et gagna sa chambre.

Le jeune homme continua :

—C'est un tour de force que M. Gosselin a accompli. Ces petites ancolies sauvages poussent sur un rocher abrupt au bas de la chute, je me demande comment il a pu faire pour y grimper d'autant plus qu'il lui a fallu traverser le ruisseau.

Adèle serra le bouquet plus fort.

A son tour, elle monta à sa chambre, en disposer les fleurs dans un vase et des larmes inondèrent son visage. Elle comprit alors que les vêtements déchirés n'étaient pas dus à une chute de cheval. Un sentiment d'allégresse l'envahit à songer qu'il avait bravé tant de périls pour la simple satisfaction de lui offrir quelques petites fleurs bleues.

Et sur les pétales, elle déposa un baiser, un long baiser...

XII

—Il y a une lettre enrégistrée pour vous, dit la jeune fille de l'hôtelier en revenant du bureau de poste, avec le courrier des pensionnaires.

—“Une lettre enrégistrée pour moi” qu'est-ce que cela signifie se demanda Julien.

Il alla la quêrir. Elle portait deux souscriptions : L'une M. Julien Daury rue St-Jean, Québec, l'autre où il reconnaissait l'écriture de tante Marie : M. Henri Gosselin, Les Eboulements.

Il se rappela alors la recommandation qu'il avait donnée aux Chantal d'avertir tante Marie de son changement temporaire de nom.

Il décacheta l'enveloppe. C'était une lettre de son notaire. Il lui mandait que des difficultés survenaient dans le règlement de la succession. Outre sa maison de courtage en grain, Daury, le père était intéressé dans une compagnie minière assez florissante. Il détenait un nombre assez considérable des actions et presque le contrôle. A sa mort, Julien avait confié ses intérêts à M^{re} Boisvert, homme intègre et probe et qui, depuis toujours, était le notaire des Daury.

Le bureau de courtage en grain organisé sur une base solide fonctionnait automatiquement. Il avait à sa tête un homme de confiance, dévoué et sûr, incapable de filouter un seul sou, très versé dans les affaires, prudent et dont l'ambition se limitait à son salaire. Erigée en compagnie à fonds sociaux, sous la raison Paul Daury, limitée, cette firme commerciale rapportait de jolis revenus, sans que Julien eut à s'en occuper.

Le mal ne venait pas de cette source.

“La Compagnie Minière de Québec” depuis la mort de son père, n'avait rapporté aucun dividende à Julien. Pourtant, les affaires étaient prospères. Deux des principaux détenteurs d'actions et qui voulaient posséder le contrôle absolu, manoeuvraient sourdement pour éliminer Daury de leur “combine”. Julien avec son désintéressement et son manque d'ambition, ne s'était pas soucié de ce petit complot. Il avait laissé les deux financiers tracer un plan de conduite néfaste à ses intérêts.

Son notaire lui confiait donc que ceux-ci, sous prétextes d'améliorations urgentes et de dettes criantes à solder, exigeaient une nouvelle mise de fonds sinon ce serait la banqueroute. Leur plan était admirablement bien conçu. une fois l'entreprise en liquidation,

ils achetaient toute l'affaire à des prix réduits et s'en trouvaient les seuls maîtres.

Devant ces faits, Julien, dès le lendemain matin, sauta dans le convoi du Canadien Nord à destination de Québec. Il se fit immédiatement conduire chez Maître Boisvert, rue St-Pierre. Il étudia minutieusement le dossier préparé par ce dernier, s'aperçut que les rapports étaient faux et que l'opération des mines d'amiante de la Compagnie était des plus prospères et que les perspectives d'avenir étaient très belles. Il convoqua ses deux associés pour l'après-midi, et, avec eux, aidés de la science légale que l'exercice de sa profession lui conférait, muni de documents recueillis par Maître Boisvert, qui avait fait une enquête sur le sujet, il discuta la question, la débattit point par point et amena ses antagonistes au pied du mur. Était-ce l'atavisme qui se réveillait en lui, ou bien la découverte récente de son amour lui avait-elle donné une ambition nouvelle? Il discuta avec âpreté, s'échauffa, et prit dans cette lutte de finance un plaisir extrême. Les deux hommes d'affaires et le notaire reconnurent en lui le fils de Paul Dauray. Hautain, impassible, ne perdant jamais son sang-froid, il ramassait au vol les arguments de ses adversaires pour les retourner contre eux.

A la fin de l'entrevue, au lieu d'être appelé à faire de nouveaux déboursés, il constata qu'on lui devait des arrérages de dividende.

Quand tout fut terminé, le notaire lui serra la main et le félicita.

— Mon cher Julien, tu m'as réellement surpris cet après-midi. Le séjour à la campagne t'a fait du bien. Il a réveillé ton énergie endormie.

— Vous croyez que c'est seulement le séjour à la campagne qui est comptable de ce changement, fit-il en souriant. Mais aussitôt il se rappela qu'Adèle était cause du tragique suicide de son père. Il chassa vite cette pensée. Il ne voulait plus y songer avant l'automne. Il s'octroyait un mois de bonheur. Ensuite il vengerait le mort.

— Diable fit-il en regardant l'horloge. Cinq heures et demie. J'ai manqué mon train.

Il se souvint alors que, dans un garage, il y avait un auto, une routière qui lui appartenait et dont il ne s'était pas servi depuis plusieurs mois.

Il serra la main à Maître Boisvert, lui confia que s'il avait besoin de lui, il pourrait le rejoindre à l'Hôtel des Laurentides sous le nom de Henri Gosselin.

— Que signifie ce changement de nom?

Un doigt sur la bouche, Julien, répondit : "

— Ça, c'est mon secret.

Le temps d'aller saluer tante Marie, de courir au garage, s'informer si sa voiture était en ordre, et peu après il roulait à une vitesse folle sur la route régionale Québec-La Malbaie.

Il ne regarda pas autour de lui. Il n'admira pas la beauté des sites qu'il traversait. Il filait toujours à une vitesse endiablée, à la poursuite du bonheur. Ce bonheur, il le voyait sous les traits d'une jeune fille, au teint de pêche, et aux lèvres rouges et troublantes. Il filait, il filait toujours, comme sous l'empire d'une folie. Il n'était plus le même homme. Un besoin d'action était en lui, qu'il satisfaisait par cette orgie de vitesse.

Un peu avant d'arriver à la Baie St-Paul, l'obscurité le surprit. Il s'arrêta à ce dernier endroit pour souper et repartit immédiatement. Avant de partir, il regarda l'heure. Il était un peu plus de huit heures et demie. Il s'informa de la longueur du chemin pour les Eboulements. On l'informa que la route régionale le conduirait jusqu'à St-Hilarion et que de là il avait neuf milles à faire dans des chemins de terre. Comme il n'avait pas plu depuis une semaine la route était en bon état.

— Avant neuf heures et demie, je serai arrivé, pensa-t-il je la verrai ce soir.

Il éprouvait une soif de la revoir, un véritable besoin physique.

Serrant fortement le volant, le pied sur la pédale à essence descendue jusqu'au bas, il regardait parfois dans le petit cadran, la vitesse accomplie. L'aiguille marqua bientôt quarante, quarante-cinq, cinquante, cinquante-cinq, soixante. L'air lui fouettait la figure, et le bruit des roues faisait un sillement perçant qui se mêlait au grondement du moteur.

— "Je la verrai tantôt" pensa-t-il "je la verrai" et il lui en venait une joie.

En peu de temps, il fut arrivé à St-Hilarion. Il prit alors le chemin de terre qu'on lui avait indiqué. Bien qu'un peu raboteux, il n'y avait pas trop d'ornières.

Au risque de se casser le cou, il en parcourut tous les milles à la même vitesse folle.

Bientôt, il arriva au village des Eboulements. Le clocher de fer-blanc se découpait dans le bleu sombre de la nuit. Il examina un instant les pics qui se dressent fantastiques dans les alentours et enserrant le

village. Il passa devant le manoir seigneurial, vieille habitation de pierre, vestige vivant d'un siècle défunt, et descendit l'immense côte qui conduit à la gare.

Il regarda l'heure. Il n'était que neuf heures.

—“Dans un quart d'heure, je serai aux Laurentides.

Les pieds sur les freins, il concentra son attention à effectuer sa descente le plus sûrement et le plus rapidement possible. Il lui arriva parfois d'opérer un virement un peu trop sensationnel mais la Providence qui sourit aux amoureux veillait sur lui, et quelques minutes après il roulait sur un chemin macadamisé uni et droit.

—Y a-t-il quelqu'un de malade? demanda une vieille femme qui se berçait sur la galerie. Voyez donc cette auto qui vient à toute allure!

—Ce n'est pas celle de Chrysologue, ni celle de Tremblay...

—Ce doit être un étranger. Mais il est fou de rouler à une vitesse semblable.

Les commentaires n'eurent pas le temps d'être longs. L'auto stoppa bientôt devant les “Laurentides” Julien en descendit.

—C'est Monsieur Gosselin, dit Madame Joncas à sa voisine, Mme Lesieur.

Julien gravit les marches de l'escalier.

Les exclamations retentirent autour de lui. D'où venait-il? et d'où venait cet auto?

—De Québec tout simplement.

Et pendant qu'il parlait, ses yeux fouillaient l'obscurité pour essayer de découvrir le seul être au monde qu'il lui plaisait de voir, la personne pour qui il avait accompli cette course insensée dans le but unique de l'entrevoir quelques heures plus tôt.

Elle n'était pas sur la véranda! Il entra et la trouva à jouer au bridge avec Charles Dansereau, Mathieu Lalonde et son inséparable amie Thérèse Lesieur.

—Bonsoir, Monsieur Gosselin, firent-ils quand il pénétra sur le seuil du hall.

—Quand êtes-vous revenu? demanda Adèle de sa voix chantante.

—A l'instant même.

Il eut envie d'ajouter:

—Et pour vous!

Il la regarda fixement, et son regard n'avait pas sa dureté habituelle, cette froideur d'acier qui glaçait; il était imprégné de tendresse.

Comme il avait remarqué l'instant d'avant que la voix avait quelque chose de voilé et de mélancolique, il remarqua que les yeux d'A-

dèle aussi étaient tristes mais que cette tristesse disparaissait pour faire place à une expression de contentement joyeux. Il en augura bien.

Les joueurs avaient interrompu leur partie.

—Je ne veux pas vous déranger, poursuivit-il. Continuez...

—Cela ne nous dérange pas. D'ailleurs nous allons nous retirer. Demain matin, à quatre heures, à la grande mer, on lance une goëlette celle que Rémi Bouchard vient de terminer.

—La goëlette verte, dans la baie, en gagnant le tunnel?

—Celle-là.

—Si je me lève en temps, j'irai avec vous.

—Mesdemoiselles, Monsieur, fit Lalonde en saluant.

Son compagnon l'imita et ils montèrent tous deux à l'étage supérieure.

Pour avoir deviné le secret de son amie, Thérèse Lesieur observait depuis quelques jours les faits et gestes de Julien. Ce changement dans ses manières devait avoir, avait sûrement une cause. Elle la rattacha à celle qui faisait les joues d'Adèle plus pâles depuis deux jours. Pour favoriser une entrevue entre les deux jeunes gens, elle s'esquiva à son tour sous prétexte d'aller rejoindre sa mère.

Julien et Adèle demeurèrent seuls. Le silence régna entre eux. Julien cherchait quoi dire pour le rompre. Il ne trouvait pas. Bien des phrases se pressaient sur ses lèvres. Elles ne signifiaient pas ce qu'il voulait dire. Son cœur battait d'un rythme plus fort que d'habitude.

—Vous avez fait un bon voyage, lui demanda-t-elle finalement, ne trouvant pas autre chose, que cette phrase banale.

—Oui.

—Un voyage d'affaires?

—Oui.

Et de nouveau la pensée du père s'implanta en lui. Il la chassa immédiatement parce qu'il ne voulait pas y songer. Plus tard. Il voulait vivre lui aussi, ne fut-ce que quelques semaines. Il avait ce droit. Ce n'est que depuis quelques jours qu'il comprenait le sens de ce mot: vivre.

A ce moment, l'hôtelier pénétra dans la pièce.

—Quand êtes-vous revenu, Monsieur Gosselin?

—Il y a à peine quelques minutes. Je suis revenu en auto. Vous n'avez pas de garage?

—Non. Vous pourriez peut-être remiser votre machine chez mon frère. Il a un grand hangar dont il ne se sert pas. Voulez-vous que je lui téléphone ?

—Cela m'accommoderait.

Quelques instants après il reparut.

—Si vous voulez vous servir de son hangar, il est à votre disposition.

—Venez-vous, Mademoiselle Normand ?

Elle acquiesça.

Ils montèrent tous deux dans la routière. C'était une machine du type Packard, à 12 cylindres, très puissante. M. Daury l'avait achetée l'année précédente pour ses courses en ville.

Adèle crut reconnaître l'auto. Mais il y en avait tellement de semblables qu'elle n'en fit aucun cas. Et puis, celle-ci était peinte en gris, l'autre était bleue.

Julien démarra. Adèle était heureuse sans savoir pourquoi. Elle se sentait en sureté à côté de lui. N'était-il pas le symbole de la jeunesse et de la force. Avec lui, elle aurait pu aller jusqu'au bout du monde sans rien craindre.

—Etes-vous libre, demain ?

—Oui. Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Je me proposais d'aller à la Malbaie. Nous irions dîner au Manoir Richelieu.

—Seuls ?

—Seuls. Avez-vous peur de moi ?

—Est-ce bien convenable ?

—Je me moque des convenances. Les convenances ! Ce n'est que de l'hypocrisie. Et puis nous sommes à la campagne. Vous reprendrez vos conventions mondaines, cet automne, à Québec.

Elle acquiesça.

Ils étaient arrivés devant le hangar des Girard, construit au bord du chemin, à côté de sa grange, en face d'une grande maison recouverte en bardeaux qui l'année d'avant était utilisée comme hôtellerie. On l'appelait dans les Eboulements, "La Maison Paternelle" parce que c'était la maison ancestrale des Girard. Cette année, "La Maison Paternelle" était louée à une famille de Québec. C'était des gens très en vue dans la société de la vieille Capitale. Ils continuaient à la campagne leur vie toute d'extérieur.

—Nous reviendrons à bonne heure demain soir ?

—Pour souper, si vous le désirez.

—Je suis invitée pour la soirée à une réunion ici chez Mme Louvois. On y célèbre le 23^e anniversaire de l'une de ses filles, Suzanne. Vous la connaissez ?

—Très peu. Je l'ai entrevue à la gare, quelquefois.

—Elle est charmante.

—Je n'en doute point.

—Et vous, demain soir, vous venez avec moi ? Vous m'accompagnez, fit-elle avec une grâce toute calinerie.

—Non !

—Et pourquoi pas ?

—Les réunions où il y a des jeunes gens et des jeunes filles, ne m'intéressent point.

Voulant se rendre compte de son empire sur Julien et le forcer à un quasi aveu.

—Et si je vous demande de venir pour moi seule ? Si je vous l'ordonne ?

—Je vous suivrai.

Alec. Girard voyant l'auto arrêter s'était rendu au devant. Il ouvrit les deux battants de la porte.

—M. Gosselin, servez-vous de mon hangar comme s'il était à vous. Il y a un cadenas à la porte ; en voici la clef.

—Je vous remercie.

Il remisa son auto, ferma les portes.

—Adèle, venez-vous faire un bout de promenade à pieds. J'ai quelque chose à vous dire, fit-il la voix soudain grave.

—Je veux bien.

Ils cheminèrent côte à côte. Comme tout à l'heure le silence régnait entre eux.

Ils arrivèrent au petit pont rouge. Julien s'arrêta. L'eau faisait un bruit monotone, en coulant au milieu des roches vers le fleuve tout proche. Il s'accouda au parapet.

—Adèle... dit-il, et il s'arrêta. Il n'avait pas l'expérience des femmes. C'était la première fois que l'une d'entre elles ne lui était pas indifférente. Il ne savait pas comment s'y prendre pour avouer ce qui faisait battre son cœur plus fortement et faisait son sang, dans les veines, couler plus chaud.

Mais confiant dans lui-même, n'ayant jamais douté de son pouvoir, habitué de tout maîtriser sous sa volonté, il se reprit vite et sans tergiverser, sans chercher de préambule, assuré que ce qu'il éprouvait vis-à-vis de la jeune fille, celle-ci l'éprouvait vis-à-vis de lui :

—Adèle, je vous aime ! M'aimez-vous ?

Il lui prit les deux mains et malgré l'obscurité, essaya de lire la réponse dans ses yeux.

Elle se taisait.

—Adèle, m'aimez-vous ?

—Je ne sais pas. Je ne vous connais que depuis peu !

—Cela ne fait rien. L'on n'a pas besoin de se connaître pour s'aimer.

—Vous, pourquoi m'aimez-vous ?

— Pourquoi ? Je ne sais pas. Pourquoi l'eau de ce ruisseau coule-t-elle vers le fleuve ? Pourquoi ces arbres ont-ils des feuilles ? Pourquoi je vous aime ? Je vous aime parce qu'il faut que je vous aime. Ce qui en vous me plaît ? Je ne saurais vous dire ! Je vous aime parce que vous êtes vous. . . J'aime vos yeux, j'aime votre bouche, j'aime votre taille, votre démarche, j'aime votre voix. Je vous aime, vous, vous, votre être entier, votre âme. Je vous aime malgré moi et je veux que vous m'aimiez vous aussi. Il faut que vous m'aimiez. Ce n'est pas possible que vous ne m'aimiez pas.

Il prit une de ses mains qu'il tenait prisonnière et l'appuya sur sa poitrine.

— Sentez-vous les pulsations de mon cœur ? Je suis de glace, moi, je suis impassible. Rien ne pouvait m'émouvoir après ce que j'ai enduré. Eh bien ! Voyez comme mon cœur bat. Adèle ! Mon Adèle ! je t'aime ! Et la voix froide avait des intonations passionnées, et le masque impassible s'animait, et les yeux d'acier brillaient dans l'obscurité.

Il serra les deux mains fines plus fortement entre ses mains, il attira la jeune fille à lui, puis lâchant l'étreinte et lui enserrant la taille, il l'embrassa comme il avait fait sur le tennis.

— Adèle ! je t'aime ! Et je veux que tu m'appartiennes.

— Laissez-moi ! murmura-t-elle, mais elle était fascinée, domptée par cette force à demi-sauvage. . . Il continuait de l'embrasser et la tenait serrée contre lui.

— Monsieur Gosselin, laissez-moi, dit-elle un peu plus haut, et sur un ton qui n'admettait pas de réplique : Vous êtes une brute !

Et d'un geste brusque et souple, elle s'échappa d'entre ses bras.

Il se ressaisit. Humble à son tour, il dit :

— Excusez-moi, mademoiselle.

Elle profita de sa faiblesse momentanée. Elle s'en voulait un peu à elle-même de s'être laissé subjugué l'instant d'avant. C'était vrai qu'elle aimait Julien Daury, mais elle ne voulait pas sentir le maître en lui ; elle ne voulait pas devenir son esclave.

— Rentrons. Les gens vont remarquer notre absence. Ici la moindre petite chose donne naissance aux cancans.

— Que m'importe les cancans ! Que m'importe le reste du monde, il n'y a que vous qui comptez à mes yeux !

— Si vous voulez me gagner, vous vous prendrez d'une façon moins cavalière. Vos manières me répugnent. Je ne suis pas une

“fille”, pour que vous puissiez agir avec moi selon votre bon vouloir. Je n'irai pas avec vous à la Malbaie, demain.

L'obstacle venait de se dresser devant lui. Cela l'acerba. Julien était un passionné pour qui la grande passion n'avait pas sonné. Il était, selon l'expression de son ami Chantal, un volcan à l'état du repos.

Toute sa personnalité extérieure était fausse. Maintenant, sa vraie personnalité se dressait devant lui.

La passion se déchaînait d'autant plus violente qu'elle avait été plus longtemps et plus entièrement comprimée.

Dans aucune de ses actions passées, il n'avait apporté ni ardeur ni enthousiasme, sauf pour ses études.

Maintenant, fouetté par son amour naissant, son enthousiasme revenait. Il s'en était rendu compte à Québec. Dans le simple règlement d'une affaire de finance, il avait agi avec une âpreté qui avait étonné et ses antagonistes et lui-même. Il “vivait” maintenant ; il savait ce que voulait dire ce mot : Vivre. Cela voulait dire : lutter, se passionner pour ses idées ou des chimères, des objets ou des choses, cela voulait dire vibrer par toutes les fibres de son être, cela voulait dire qu'un sentiment quelconque, en s'implantant chez lui, s'y développait à la minute même où il en était saisi à l'état de paroxysme. Son tempérament, son vrai tempérament, avait pris le dessus, la dominante en était cette force et cette puissance qu'il croyait maîtrisées et qui était indomptées. L'habitude jusqu'ici d'avoir brisé tous les obstacles avait développé au plus haut point son orgueil en fortifiant sa confiance en lui-même. Cette confiance elle était illimitée parce qu'il possédait la conscience de sa valeur et des moyens dont il disposait pour l'appliquer à un but. Jusqu'ici personne, sauf le Destin lors de la catastrophe, ne l'avait mâté. Et voilà qu'Adèle lui voulait : c'est qu'elle voulait opposer sa journée du lendemain la lui refusait.

Dans le fond, que lui importait qu'elle vienne avec lui ou n'y vienne pas. Cela seul avait de l'importance qu'elle refusât quand lui voulait : c'est qu'elle voulait opposer sa volonté à la sienne.

— Vous refusez de venir avec moi, demain ?

— Je refuse.

Il retrouva soudain son calme habituel.

— Vous viendrez.

— Je n'irai pas.

— Vous viendrez. L'incident est clos.

Ils continuèrent leur route ensemble. Un

malaise régnait entre eux. Adèle avait le cœur gros ; elle était prête à pleurer. Elle aussi avait son orgueil ; il la faisait souffrir.

Son compagnon marchait en sifflant, d'une façon qu'elle jugeait insolente. Un chien errant la frôla. Elle avait une peur horrible des chiens. Elle poussa un cri et d'un geste instinctif elle saisit le bras de Julien. Il eut l'à-propos de ne pas abuser de cette légère victoire. Elle lui en sut gré.

Ils se laissèrent à la porte de l'hôtel.

—A demain, lui dit-il.

Elle ne répondit pas et monta, en courant, l'escalier qui menait à sa chambre. Quelqu'un frappa à la porte quelques coups discrets. Elle essuya vite ses yeux et alla ouvrir. C'était Thérèse Lessieur.

—Qu'as-tu, ma pauvre Adèle, tu as pleuré ? Tu as de la peine ?

—Je ne sais pas si j'ai de la peine ou de la joie. Il m'aime, Thérèse !

—Toi, l'aimes-tu ?

—Oui, beaucoup, mais j'ai eu peur. Je ne le croyais pas comme cela... Thérèse, il m'a dit qu'il m'aimait puis il m'a embrassée de force et ses yeux étaient brillants. Il y avait comme une petite flamme rouge qui y dansait !

—Qu'est-ce que tu veux, c'est un homme tout d'une pièce, c'est sa nature qui est comme cela.

—Il m'a invitée pour aller à la Malbaie demain. J'ai d'abord accepté. Ensuite j'ai refusé et il a insisté avec violence pour que je tienne ma promesse. J'ai peur d'avoir déviné en lui le "maître". Je ne veux pas être une petite chose entre ses mains qu'il pourra briser à son gré... Non ! Je ne veux pas l'aimer. Il est trop autoritaire. Il veut tout dompter. Il m'a dit que je lui obéirais en tout point et que demain, bon gré mal gré, j'irais avec lui.

—C'est un énergique et c'est si rare les hommes énergiques en tout.

—Mais je n'aime pas cela en amour. Je ne veux pas lui abandonner ma volonté. Non ! Je ne l'aime plus. Je ne veux pas l'aimer. Il me répugne.

—Il a peut-être obéi à l'impulsion du moment. Il était fatigué du voyage, énervé peut-être. Et puis, il a dû lutter contre cet amour et cela l'a exaspéré.

—Non ! N'essaie pas de l'excuser. Je ne veux plus l'aimer. Et pourtant, tu ne sais pas comme j'étais prête à le chérir, s'il avait été plus tendre, moins brutal...

—C'est qu'il n'a pas l'habitude du monde, il est vrai qu'il ne cache pas ses sentiments.

—Tu aimerais cela, toi, un homme qui t'en imposerait à ce point, qui t'indiquerait sa façon d'agir, qui substituerait sa volonté à la tienne ?

—C'est mon idéal. Je voudrais un homme ! non une femme. J'aimerais quelqu'un à qui obéir, et non un être que je devrais commander.

—Pas moi. J'avais rêvé d'un homme fort comme lui, mais qui devant moi serait faible. Je voudrais diriger, contrôler cette force... Non ! décidément, je ne l'aime plus, si tant est que j'ai pu l'aimer un peu, conclut-elle, avec un soupir.

Et longuement, les deux amies causèrent ensemble de ce sujet épineux, vieux et jeune à la fois : l'amour.

Adèle décida bien en se mettant au lit de "marcher à coup de bottes sur son cœur", ce qui ne l'empêcha pas de rêver à Julien toute la nuit.

Pendant ce temps-là, Julien récapitulait les derniers événements qui avait bouleversé son existence. Il s'aperçut qu'il était très énervé, ce qui jamais ne lui était arrivé. La scène de tantôt, surtout quand il s'arrêtait à la ressusciter, lui causait une drôle de sensation.

Il se surprenait à murmurer entre ses dents :

—Ah ! ma petite, tu as eu mon père. Tu l'as cellé au pied du mur, mais avec moi tu ne gagneras pas.

Il songea que deux ans auparavant il s'était acheté un cheval rétif que personne ne pouvait monter. Au bout d'un mois, il avait rendu la bête aussi docile qu'un chien. Il agirait de même avec le jeune fille. Il ne doutait pas de lui. Pas une fois, l'idée lui vint qu'elle le dompterait.

Oui, cette idée lui vint, mais elle lui parut puérile.

Son énervement grandissait. Il déboucha une bouteille de cognac, s'en versa un verre qu'il avala et alluma un cigare. L'avenir se dressa devant lui avec toutes ses incertitudes, avec ses joies et ses peines, ses instants de bonheur et ses instants de tristesse. Le passé aussi se dressa... il chassa cette vision encore une fois.

Plus tard ! Plus tard ! Que fera-t-il alors ?

Il sera temps d'agir...

Il se jeta sur son lit. Le sommeil, malgré la fatigue d'une journée mouvementée, s'a-

charna à le fuir. Il ne voyait plus clair en lui. C'était donc vrai que Julien Daury était mort, qu'il n'y avait plus qu'Henri Goselin. Il apercevait toute chose sous un angle différent.

Il se versa successivement quelques autres verres de cognac. L'alcool s'infiltrait lentement en chacune de ses veines et y distillait l'ivresse. Bientôt, les membres lourds, écrasé de fatigue, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Quand il se réveilla le soleil depuis longtemps était paru. Il avait la langue épaisse et la tête comme casquée de fer. Il se gargarisa, absorba une lampée de cognac pour se stimuler, fit ses ablutions et procéda à sa toilette. Il descendit. Il était trop tard pour déjeuner. D'ailleurs il n'avait pas faim. Il jeta un coup d'oeil sur les personnes présentes dans la salle et ne rencontra pas celle qu'il cherchait.

Il sortit. Elle n'était pas non plus sur la galerie, ni sur la pelouse qui était presque déserte ce matin-là.

—Où est tout le monde, demanda-t-il à une vieille dame qui tricotoit.

—Les pensionnaires sont presque tous à la grève. Ils profitent de la marée.

En effet, il apercevait sur le sable là-bas de petites taches multicolores. Il se dirigea de ce côté.

Etendus sur le sable, quelques-uns prenaient des bains de soleil. A l'ombre de la falaise, des couples retirés à l'écart, se contaient fleurette.

Des baigneurs dans l'eau se livraient à des rondes enfantines en se tenant par la main. D'autres nageaient.

Il traversa les premiers groupes. Il vit enfin la personne qu'il cherchait. Elle était vêtue d'un costume de bain en soie noire, sorte de robe courte qui la revêtait pudiquement. Seule, les bras et les jambes étaient nus. Julien ne put s'empêcher d'admirer le galbe des jambes et le dessin ferme des bras, à la peau blanche et soyeuse. A la naissance de la poitrine que le corsage échan-cré découvrait, il vit que la peau comme diaphane laissait transparaître les petites veines bleues.

Adèle lisait ; il s'avança vers elle.

—Bonjour, mademoiselle. Je ne vous dérange pas ?

—Un peu !

—Je le regrette ! Ainsi vous ne venez pas à la Malbaie ?

—Je vous ai dit hier que je n'irais pas. Je ne change pas d'idée si vite que cela.

Par un besoin de la blesser, il eut envie de lui crier :

—Une fois, cependant, vous avez changé d'idée très vite, et cela a coûté la vie à quelqu'un qui me tenait de près !

Mais il s'était promis de ne plus penser à cela, d'autant plus qu'un sentiment obscur, et qu'il n'aurait jamais voulu avouer, lui faisait trouver une certaine satisfaction morbide à ce que les choses aient pris cette tournure. Sans cela, oui, sans cela... et il frémissait à l'idée de ce qui aurait pu être. Il était encore mieux que ce fut arrivé ainsi... Il rougissait de penser à cela...

—Vous me permettez de vous tenir compagnie ?

Elle leva les yeux sur lui.

—Je préférerais être seule. Je voudrais finir ce livre avant midi.

—A vos ordres. J'accepte votre invitation de ce soir. Je vous accompagnerai chez les Louvois.

—Comme vous voudrez.

—Mademoiselle.

Dépité, mais sans rien manifester de son dépit, il lui tourna le dos, et du même pas tranquille et calme, il retourna à son hôtel.

Elle le regarda s'en aller lentement. Bientôt il disparut à ses yeux.

—Le lion s'est changé en agneau. Elle fut satisfaite de cette entrevue et l'enregistra comme une victoire. Sa vanité de femme en respirait le parfum comme un encens..

En même temps, elle regretta de ne pas l'avoir retenu. Elle continua sa lecture. Mais elle ne lisait que des yeux.

S'il allait ne plus s'occuper d'elle ? Bah ! où serait le mal ?... Et puis, ce soir, il avait consenti à l'accompagner.

Depuis que sa neurasthénie l'avait abandonné, Julien Daury s'intéressait un peu plus à la vie de villégiature. Il se mêlait davantage aux gens, prenait plaisir à écouter les racontars et suivait les petits flirts d'été engagés çà et là.

La réunion de ce soir, chez les Louvois, devait réunir la "jeunesse dorée" de l'endroit, suivant l'expression de la jolie petite madame Jacob. Albert Germain avait préparé une adresse en l'honneur de Suzanne et ceux qui en avaient pris connaissance prétendaient que l'esprit y fourmillait.

Du reste, Germain avait un faible pour Suzanne. Ce n'était le secret de personne

qu'ils devaient se fiancer à l'automne et convoler en décembre.

Suzanne avait la fraîcheur d'un lys, sa fleur préférée. Elle était grande, délicate, et avait un teint d'une blancheur de lait. Les yeux, très noirs, ressemblaient à deux petits charbons. Elle avait deux soeurs, l'une plus jeune d'un an et demi, Gilberte, et l'autre Marguerite, un peu plus âgée. Gilberte était blonde et substantielle. Elle ressemblait aux Flammandes de Rubens. Quant à Marguerite, elle était de la même taille que Suzanne et plutôt brune.

Après souper, une fois l'heure du courrier passé, Julien s'installa sur la galerie et engagea avec le docteur Berthelot une conversation sur un volume qu'il venait de terminer : "Le stupide XIXe siècle". Ils discutèrent du "Pythistisme", cette théorie que le journaliste français émet et qui veut que la confiance au traitement et à celui qui l'applique soit le facteur principal de la guérison d'un malade.

Il avait essayé l'après-midi d'avoir une entrevue avec Adèle, mais inutilement. Celle-ci s'était ingénié à le fuir, jusqu'à ce que de guerre lasse, il prit son chapeau et s'en alla faire une promenade le long de la voie ferrée, jusqu'au tunnel, à trois milles plus loin dans la direction de St-Irénée.

Au souper, elle s'était montrée enjouée, s'amusant à lancer des allusions perfides que lui seul comprenait et qui avait le don de l'agacer. Il ne fit rien paraître de ce qui se passait en lui, ne voulant pas lui faire le plaisir de constater que ses coups portaient.

En se levant de table, il lui dit simplement :

—Je vous accompagne ce soir.

—Il le faut bien, puisque je vous l'ai promis.

—Si cela vous ennue, vous savez...

—Du tout... Du tout...

Il discutait depuis près d'une heure avec le docteur, dont il admirait le gros bon sens, et aussi l'esprit caustique à l'occasion, lorsqu'Adèle parut, accompagnée de son inséparable amie. Elle avait revêtu une robe de tulle mauve légère, qui lui seyait à merveille. Un bandeau de même couleur retenait sa chevelure opulente.

—Vous venez, dit-elle à Julien.

—Puisque je vous l'ai promis. Allez-vous chez les Louvois, ce soir, docteur ?

—Oui, j'y accompagne madame Jacob.

Julien suivit les deux jeunes filles.

Les invités étaient déjà rendus pour la

plupart. Il alla présenter ses hommages à la maîtresse de maison, ainsi qu'à l'héroïne de la fête.

—C'est très aimable à vous d'être venu, lui dit-elle. Depuis votre arrivée je ne vous voyais pas souvent. J'espère que vous vous reprendrez ?

—Certainement.

Il laissa Adèle avec son amie et fit le tour des personnes présentes, dissimulées un peu partout dans la grande salle, et sur la non moins immense galerie qui fait le tour de la maison.

Il alla causer avec les jeunes filles, s'ingéniant à se montrer aimable. Durant ses heures de solitude, cette après-midi, il avait beaucoup réfléchi sur les différents moyens à prendre pour réduire à sa merci l'orgueil et l'entêtement d'Adèle. Se montrer trop empressé auprès d'elle, c'était se montrer vaincu, d'autant plus qu'elle possédait un avantage marqué sur lui. Naïvement, il lui avait confié son amour. Elle, en retour, n'avait pas répondu.

Imitant la conduite de Julien, Adèle semblait se passionner en apparence à la conversation de Charles Dansereau. Elle savait que Julien le détestait et voulait le piquer en affichant ainsi une préférence. Mais Julien ne la regardait pas, bien que souvent la tentation lui venait de retourner près d'elle.

Au contraire, Adèle l'épiait souvent et devant l'impertubabilité de ce visage où rien ne se laissait deviner, elle ressentait en elle l'aiguillon de la jalousie. Il pénétrait jusque dans ses chairs au point de lui causer une véritable souffrance physique.

Le docteur Berthelot qui promenait dans toutes les réunions son gros bon sens pratique et son esprit, l'observait parfois à la dérobée. Ce roman qui s'ébauchait autour de lui l'intéressait à cause de la personnalité du héros, être étrange et complexe, qu'il n'avait pu encore démêler. Il se passionnait même à en suivre les péripéties comme s'il eut été devant un beau cas physiologique ; le changement presque médical opéré dans les manières d'Henri Gosselin l'avait d'abord surpris, ensuite il avait pu l'analyser et maintenant, il le comprenait. Quant à Adèle, il la savait hautaine, et l'avait cru incapable d'aimer, ne se rendant pas compte d'abord qu'elle n'avait pas encore rencontré celui qui serait, et pour toujours, le maître de ses destinées.

—Si les regards pouvaient tuer, dit-il à

madame Jacob, il y a quelqu'un ici, ce soir, qui tomberait foudroyé.

—Et qui ? demanda-t-elle, distraite.

—Mais, Henri Gosselin !

—A-t-il fait une conquête lui aussi ?

—Oui, celle d'Adèle Normand, qu'il aime à la folie.

—L'aime-t-elle ?

—A la folie également.

—Pourquoi ne sont-ils pas plus souvent ensemble ? Docteur, vous êtes un mauvais psychologue.

—Madame, ma psychologie n'est jamais en défaut. Tenez, la preuve, c'est que vous m'adorez !

—Drôle d'idée que vous avez là, docteur. Moi, vous adorer ? Vous êtes fou !

—Oui, fou d'amour pour vous.

—Tiens ! un autre ! c'est contagieux ! Et elle éclata de rire.

Quelqu'un mit un air de jazz sur le gramophone. Quelques épaules commencèrent à se tremousser et bientôt les couples évoluaient au milieu de la place. Julien en se retournant vit Charles Dansereau enlacer Adèle. Il se faufila jusqu'à eux et prenant la jeune fille par le bras, il lui dit : "Mademoiselle, vous ne danserez plus ce soir."

—De quel droit m'en empêchez-vous ?

—Ce n'est pas moi qui va vous abandonner, c'est votre partenaire qui va vous abandonner. Et en même temps il regarda l'étudiant d'une façon significative. Celui-ci, qui ne tenait nullement de voir se répéter la scène du tennis, alors qu'un coup de poing bien appliqué avait failli l'envoyer au pays des rêves, s'excusa comme le prévoyait Julien.

—Mademoiselle, je ne veux pas m'interposer, Monsieur Daury a sans doute des raisons d'agir ainsi.

Il s'esquiva.

Bouillonnante de colère, Adèle sortit. Julien la suivit.

—Monsieur Gosselin, vous êtes un goujat.

—Pas de gros mots, mademoiselle. Ce n'est pas moi qui vous ai empêché de danser. Demandez à monsieur Dansereau. Tenez, le voilà justement.

—Charles, dit-elle, vous dansez avec moi ? Vous ne me refuserez pas cela ?

Et comme l'autre ne bougeait pas, elle insista. Dansereau ne savait que faire. Ou passer pour un lâche ou risquer...

—Si votre ami veut danser avec vous il est libre, reprit Julien. Seulement, je le préviens que nous aurons une petite entrevue ensemble plutôt amicale. .

—Je suppose que monsieur Gosselin a des droits sur vous pour parler de la sorte ?

Il n'avait pas fini de proférer cette phrase, qu'un poignet de fer lui enserra le bras. Il ploya sous l'étreinte.

—Si ce n'était la crainte d'un scandale qui pourrait compromettre mademoiselle Normand, je vous ferais rentrer vos paroles dans la gorge. Excusez-vous ici même, et que jamais, vous m'entendez, jamais vous ne dites ni n'insinuez quoi que ce soit contre cette personne ! En même temps, l'étreinte s'accroissait. Charles Dansereau balbutia quelques mots vagues d'excuse et, dégagé finalement, partit en se tenant le bras.

—Adèle, venez vous asseoir avec moi, ici, sur ce banc. J'ai à vous causer sérieusement.

Elle obéit, à moitié domptée.

—Pourquoi m'avez-vous fait cet affront ? lui dit-elle. Et ses beaux yeux étaient pleins de larmes.

—Et vous, pourquoi m'avez-vous poussé à bout, hier soir, et aujourd'hui toute la journée ?

—Je ne sais pas... Vous me parliez comme un maître et je n'aime pas cela.

—Adèle, m'aimez-vous ? Vous n'avez pas répondu à ma question hier...

Elle ne répondit rien.

—Très bien, fit-il. Quand je vous ai fait des aveux, hier soir, je parlais sous l'impulsion du moment, je ne vous aimais pas. Je croyais vous aimer. D'ailleurs, il y en a d'autres qui m'intéressent davantage ici... Bonsoir.

Elle lui saisit la main et le retint.

—Henri, pourquoi vous acharner à me faire souffrir ? Oui, je vous aime ! Vous n'avez donc pas lu en moi ? Vous n'avez donc par vu que j'ai souffert toute la journée, mais que mon orgueil de femme seul m'avait empêché de vous céder?... Vous n'avez donc pas vu que j'ai souffert tantôt de vous voir rire et amuser avec d'autres ?... Vous ne voyez donc pas que je vous aime depuis la première fois que je vous ai aperçu, dans le train qui m'amenait ici ?... Croyez-vous que j'aurais fait cette promesse bizarre d'embrasser le vainqueur au tennis, si ce n'était dans la folle espérance de vous voir participer au tournoi et parce que j'avais la conviction que vous le gagneriez ?

—Et si je n'avais pas été le vainqueur ?

—Je n'aurais pas tenu mon pari. Je savais que vous m'en auriez empêché. J'en avais l'intuition.

Et elle parlait, parlait, frissonnante d'émo-

tion, heureuse et honteuse à la fois d'avouer son amour et de confier sa faiblesse. L'animation rosissait ses joues.

—Et quand je suis tombée à l'eau, au retour de notre excursion de l'Île-aux-Coudres, c'était voulu. J'ai vu que vous restiez seul au quai et une pensée folle m'est venue. Je voulais vous éprouver, je voulais savoir si vous aviez pour moi un peu de l'affection que j'avais pour vous. Et vous savez le reste... Et, ajouta-t-elle en souriant, après cela, je n'ai plus douté.

Il écoutait, ravi, cette confession... Son âme était inondée de bonheur; le son de cette voix le charmait.

—Dites-moi, Henri, que ce que vous avez dit tout à l'heure, ce n'était pas vrai, il n'y a personne à part moi qui vous intéresse...

—Non, Adèle, il n'y a que vous, il n'y a que toi...

—Pourquoi vouliez-vous m'empêcher de danser ?

—Pour vous punir de ce que vous m'avez fait aujourd'hui. Vous avez souffert. Adèle, vous êtes la première femme dans ma vie. Je vous aime avec un cœur vierge, avec fougue, avec toute la puissance de mon tempérament. Jamais avant de vous avoir connue je n'ai éprouvé ce qui depuis quelque temps fait le charme de mes jours. Seulement, voyez-vous, je suis un peu vieux jeu. Je crois que la femme est faite pour obéir, l'homme pour commander. Et puis, je suis autoritaire. Hier soir, quand vous avez refusé mon invitation d'aujourd'hui, cela m'a choqué. Et j'ai juré vis-à-vis de moi-même que vous céderiez. Vous n'en êtes pas plus mal.

L'orgueil de la jeune fille se cabra. Elle voulut répondre, mais dans les yeux gris, ces yeux froids qui savaient à l'occasion être cruels, elle lut tant de douceur et tant de ferveur, que, vaincue, elle s'abandonna tout entière à la fascination.

—Rentrez-vous ? Albert Germain va lire son adresse, demanda le docteur Berthelot aux deux amis sur la galerie ?

Le couple suivit les autres.

Sérieux, grave, solennel, Albert Germain déroulait un immense papier jaune dont on se sert chez les marchands pour l'emballage. D'un ton cérémonieux, il commença.

Les éloges les plus dithyrambiques se succédaient, agrémentés de mots d'esprit et de calembours. Finalement, il termina sur une note un peu sentimentale, en annonçant ses fiançailles, qui avaient eu lieu le jour même, au dîner de famille.

Suzanne rougit tout le temps de cette lecture. Elle était ravissante à voir. Le bonheur se lisait sur son clair visage.

Une acclamation unanime souligna les dernières paroles de l'orateur et d'innombrables poignées de mains furent prodiguées, en félicitations de cet événement. Les deux jeunes gens étaient très sympathiques et, dès leur arrivée, avaient conquis tous les cœurs.

Cette cérémonie de la présentation de l'adresse terminée, et avant le goûter qui devait clore la réunion, on fit un peu de musique. Adèle chanta en s'accompagnant elle-même le grand air de Madame Butterfly. Julien, prié à son tour de chanter cette chanson de la Glue qu'il avait si bien chantée, un soir, refusa.

—Pour une circonstance comme celle-ci, c'est trop macabre.

—Alors, d'autre chose : La "Vieille maison grise" de Messenger ?

Tous acquiescèrent et, en rappel, il donna cette chanson de Murger qui termine la "Vie de Bohème" : "Hier, en voyant une Hironnelle".

Adèle l'écoutait religieusement. Ce timbre grave lui plaisait.

En la quittant, ce soir-là, il lui dit :

—Alors, notre voyage à la Malbaie c'est pour demain ?

—Pour demain.

XV

La route régionale qui va de Québec à la Malbaie est l'une des plus pittoresques qui se puisse trouver dans notre province. De la Baie St-Paul elle court sur le sommet des montagnes; elle domine des paysages d'un grandiose émouvant. La vue embrasse des étendues immenses, tellement que l'horizon recule; à certains endroits, on y voit la mer par delà des montagnes.

Etablie sur ces montagnes, une population de cultivateurs y vit, qui, depuis de nombreuses générations, cultive avec amour le même coin de terre. L'élevage du mouton — l'agneau de Charlevoix est très apprécié sur les marchés, — l'élevage des dindons en sont les sources les plus payantes de revenus. Depuis quelques années, imitant l'exemple d'une compagnie établie à la Baie St-Paul, plusieurs se sont livrés à élever des renards argentés et avant peu d'années, le comté de Charlevoix pourra rivaliser sous ce rapport avec l'Île du Prince-Edouard.

La construction de la route régionale, en permettant aux automobilistes de faire ce trajet par les hauteurs jusqu'à la Malbaie, a contribué davantage à faire admirer la beauté de ces sites uniques.

En août, lorsque les moissons sont mûres, l'on aperçoit des côteaux entiers que l'incendie jadis a ravagés, découpés comme des damiers aux diverses couleurs. Les champs de blés alternent avec des champs de sarrasins et dévalent le long des pentes sur des distances de plusieurs milles.

Les habitations de pierre sont presque toutes enfouies dans le feuillage et presque toutes, conservent, à côté d'elles, le vieux four à pain de jadis.

La lumière était exceptionnellement belle et l'atmosphère éclaircie permettait de voir jusqu'au lointain recul de l'horizon.

Vêtu d'un pantalon blanc en flanelle, veston bleu, le feutre gris pâle aux revers blancs, Julien Daurey portait beau, ce jour-là, quand, le matin, il arriva devant l'hôtel chercher la compagnie de son voyage.

Adèle avait revêtu la petite robe de jersey gris qu'elle avait la première fois qu'elle rencontra Julien.

Ils formaient un couple idéal. Les pensionnaires des Laurentides les regardèrent monter en voiture, les jeunes filles enviant le sort d'Adèle, les jeunes gens celui de Julien.

Mesurant près de six pieds, il la dépassait de toute la tête et d'un peu plus.

Il prit place au volant. Elle s'installa près lui. Ils saluèrent de la main leurs amis, puis, le moteur en marche, l'auto démarra dans un nuage de poussière. Comme un bolide, elle s'élança sur la route, qu'elle dévorait jusqu'à l'immense côte qui conduit au village. Elle la gravit comme en se jouant. Le moteur ronfla un peu plus fort, mais on sentait que cet escalade n'était qu'un jeu pour la puissante machine.

Une fois St-Hilarion franchi, ils prirent la route gravelée. Elle se déroulait devant eux, jaunâtre, décrivant des courbes, s'élevant ou s'abaissant, selon la nature du terrain.

L'auto filait lentement. Julien, tête nue, s'adonnait à la griserie du moment. Il exultait. Il était heureux, pleinement heureux. La jeunesse chantait en lui. De temps à autre, il se détournait vers la jeune fille, pour admirer la pureté de son profil. Elle souriait, heureuse, elle aussi...

Ils avaient toute la journée devant eux,

une longue journée qui leur appartenait, à eux, à eux seuls, et qu'ils pourront employer à admirer des beautés que leur état d'âme présent rendait plus belles encore.

S'il est vrai que chaque paysage est un état d'âme, ils étaient doublement favorisés. Jeunes, beaux, ils pouvaient aller vers l'avenir et échafauder sur leur amour une vie magnifique. Ils ne songeaient pas à demain. L'instant, qui pourtant fuit si vite, leur suffisait.

—Quel rêve! dit-il, une fois qu'ils eurent atteint une hauteur d'où l'on apercevait au loin, bien loin, par delà les cimes, la mer verte et bleue à la fois. Un paquebot géant, semblable dans ce lointain à un jouet d'enfant, rentrait de l'océan vers Québec.

L'auto arrêté, il descendit, cueillit quelques églantines au bord de la route, les piqua dans les cheveux d'Adèle, et son bras étendu dans un geste large, sembla prendre possession de tout ce que le regard embrassait. "Pouvoir admirer enfin! pouvoir vibrer devant une nature grandiose! Mais tout cela, Adèle, ce chef-d'œuvre d'harmonie, de lignes, de couleurs, n'est rien comparé à l'ivresse de vous voir. Vous voir! c'est déjà du bonheur. Vous voir dans ce décor! Vous avoir à soi, rien qu'à soi, c'est quelque chose de féérique comme un conte de Shéhérazade."

—Vous êtes poète à vos heures, monsieur Gosselin?

—Qui ne le serait pas à une heure pareille?... Savez-vous, Adèle, quand je vois ces montagnes, là-bas, j'éprouve comme la hantise d'un mystère qui s'y cache; je voudrais y pénétrer avec vous, violer leur solitude, découvrir leur secret...

Un camion, chargé de marchandises les dépassa qui vint interrompre leur causerie. Ils remontèrent en voiture.

—Etes-vous peureuse, Adèle?

—Oui! Mais pas avec vous...

—Gagez-vous que vous allez avoir peur?

—Je vous défie...

Il pressa sur la pédale à essence.

En peu de secondes, ils avaient dépassé le camion. Devant eux, un parcours assez étendu, le chemin s'étendait sans aucune courbe.

—Aimez-vous la vitesse?

—J'en raffole.

—Regardez l'aiguille!

Il pesa davantage sur la pédale. L'auto s'élança comme prise de folie. Les clôtures fuyaient sans qu'on en put distinguer les

piquets; les poteaux de télégraphe se rapprochaient jusqu'à presque se toucher.

—Avez-vous peur ?

—Non !

Mais elle se serrait plus près de lui.

Il accentua la vitesse. Le moteur grondait, il trépidait de rage.

—65... 66... 67... 68... 69... 70... 71...

L'air devenait plus vif. Fendu à une vitesse vertigineuse, il siffait. Il frappait au visage.

—Henri ! Vous êtes fou ! Pas si vite !

Le compteur marquait 75 à l'heure.

Julien ralentit, juste assez tôt pour effectuer un tournant; il faillit capoter.

—Vous avez failli nous faire tuer !

—Où serait le mal ? Nous serions morts ensemble. Quelle plus belle mort pouvons-nous espérer ?

—Mais je ne veux pas mourir si tôt. Il y a tant de belles heures devant nous. Vous aimeriez mourir, vous ?

Le front du jeune homme se rembrunit.

—Oui ! dans quelques semaines. Mais avec vous, la mort me serait douce.

Ils approchaient de la Malbaie. A gauche, on voyait les deux lacs de Ste-Agnès, le grand et le petit, et, plus loin, des montagnes, toujours des montagnes pleines de mystères.

—C'est la première fois que vous allez à la Malbaie ?

—Oui. Vous ?

—Moi ? J'y ai déjà passé un été avec ma mère. Il y a trois ans de cela. J'avais 20 ans, alors. Voyez-vous ce lac ? J'ai campé durant trois jours sur ses bords.

Il se raidit contre une pensée désagréable. Il était jaloux, jaloux du passé de la jeune fille. Il aurait voulu être le premier dans sa vie.

—Et cela vous rappelle des souvenirs ?

—Beaucoup de souvenirs !

—Agréables ?

—Un peu, mais ils sont effacés par le présent.

Elle voulut lui conter que ce matin-là elle avait engagé un flirt avec un médecin de Montréal qui y avait passé quinze jours de vacances et qui, par la suite, revenait périodiquement y passer les fins de semaines. Il l'en empêcha. Il n'aimait pas entendre parler du temps où il ne comptait pas pour elle. La vie commençait de cet été.

—Voulez-vous, Adèle, vous ne me parlerez jamais de votre passé, Je ne tiens pas à savoir

qui vous êtes, ce que vous avez été, les aventures que vous avez vécues. Je ne vous parle jamais de mon passé, moi ! Faites de même. Je suis jaloux ! Je vous l'ai déjà dit et ma jalousie, pour employer un terme légal, a un effet rétroactif.

Ce silence, qu'elle avait observé chez le jeune homme pour tout ce qui le concernait, l'avait intriguée depuis les débuts de leurs relations. Souventes fois, elle aurait voulu l'interroger, percer le voile qui recouvrait les événements antérieurs à leur rencontre. Jamais, elle ne l'avait osé. Qui était-il ? Que faisait-il ? Quelles étaient ses relations, ses occupations, sa fortune, elle l'ignorait totalement. Elle savait qu'il était "Lui", qu'elle l'aimait et qu'elle l'aimerait toujours. Elle l'avait même confié à Thérèse, la veille. "Jamais, lui avait-elle dit, je n'en aimerai ni en épouserai un autre", adienne que pourra. Jamais il ne pourra m'être indifférent.

Cela n'empêchait pas sa curiosité féminine d'être en éveil. Rien dans les propos du jeune homme n'ouvrait la moindre perspective.

L'occasion lui semblait propice à une question à poser. Il lui avoua simplement qu'il était avocat, indépendant de fortune, et qu'elle était la première jeune fille qui eut existé pour lui.

Elle insista.

Les yeux gris reprirent leur couleur d'acier; ils brillèrent à nouveau de cette petite flamme qui lui avait fait peur, une fois, à bord du train.

La voix redevint métallique, rauque, dure, et les traits sur la figure se figèrent.

—Adèle ! si vous voulez me faire plaisir, ne me questionnez plus sur ce sujet. D'ailleurs, vous en savez assez sur moi; il y a quelque chose de mort que je ne veux pas déterrer.

Elle comprit qu'il y a avait un drame secret et sa curiosité s'en aviva davantage; elle se pressa plus près de lui et, câline, ensorceleuse :

—Racontez-moi tout, Henri. Je voudrais tout connaître de vous, prendre ma part à vos douleurs, si vous en avez.

Il se retourna vers elle, lui prit le poignet, qu'il serra à briser et la voix étranglée :

—Adèle, je vous ai dit de ne plus me parler de cela ! Que vous importe mon passé.

Et une expression de souffrance si intense couvrit ses traits, qu'elle n'osa plus remuer ses souvenirs qu'elle pressentait douloureux.

Ils étaient rendus au village et longeaient

la petite rivière. Sur ses bords, des maisons étaient bâties qui s'y reflétaient.

—Où va-t-on luncher ? demanda-t-il. Je vous fais mon cicerone. Vous connaissez mieux cet endroit que moi.

—Nous irons à la Pointe-au-Pic, si vous voulez. Nous dînerons au Château et nous souperons au Manoir. Cela vous va ?

—Vos désirs me sont des ordres.

Quelques instants après, l'auto stoppa devant le Château Murray.

En pénétrant dans la salle à manger, Julien fit rapidement le tour des personnes présentes, de crainte d'y rencontrer des connaissances qui auraient dévoilé sa véritable identité. Heureusement, il ne connaissait personne.

Après dîner, il demanda à Adèle s'il y avait quelques promenades intéressantes à faire dans les alentours.

—Nous pouvons visiter les trois villages : La Malbaie, la Pointe-au-Pic et le Cap-à-l'Aigle.

Ils sautèrent dans l'auto, gravirent le Boulevard où s'échelonnent les somptueuses résidences des millionnaires américains et canadiens qui y passent les mois d'été. Ils retournèrent à la Malbaie, gravirent le Cap-à-l'Aigle, admirèrent les panoramas grandioses que l'on y aperçoit d'un peu partout.

—Si vous le voulez, monsieur Gosselin, nous prendrons le thé au Manoir et nous retournerons de clarté.

—A vos ordres, toujours.

Le fait de songer que cette promenade rappelait à sa compagne des souvenirs où il n'était pour rien lui gâta un peu son plaisir. Il n'était pas fâché d'abrèger son voyage.

Il visita le Manoir, son jeu de golf, ses pelouses, ses coins charmeurs, véritables sentiers d'amoureux, y sirota une tasse de thé, aux sons d'une valse langoureuse, et repartit pour les Eboulements à l'heure où le soleil, commençant à décliner, embrasse êtres et choses dans une lumière plus tendre.

XV

Les jours qui suivirent furent pour Julien et Adèle des jours de bonheur. Dès le matin, ils étaient ensemble. Seule, l'heure de se retirer pour la nuit les séparait. Ils vivaient dans un rêve, le plus beau rêve. Julien découvrait chaque jour une Adèle nouvelle. Elle était comme un livre qui ménage des surprises à chaque page. Elle était diverse,

et complexe. Tendre et sentimentale, hautaine et coquette, ange et démon, artiste et pratique tout ensemble. Ce lui était une trouvaille, chaque fois, que de découvrir un aspect nouveau de son caractère. Elle avait un nature riche et aimante. Quelque fois, elle redevenait petite fille, et lui posait des questions dont la naïveté l'étonnait et le charmait. Chaque jour, ils faisaient ensemble de longues marches. Tous les coins pittoresques des alentours leur étaient familiers. Ils s'enfonçaient dans les sous-bois, gravisaient les montagnes, longeaient les ruisseaux aussi loin qu'ils le pouvaient.

Il emportait des livres et lui en lisait des passages. Il lui avait tout lu Jean d'Agrève, ce roman d'un amour rare et unique. A sa demande, il lui lut aussi les "Lettres de la fiancée", de Victor Hugo, une après-midi. Il se grisait des sentiments exprimés dans ses pages, il les faisait siens ; il les vivait. Elle lui avait demandé de lui écrire quelques mots sur la première page du livre. Elle adorait ce livre à cause de la similitude de son nom avec celui de la fiancée de Hugo, et quand Julien prononçait ce nom avec toute la ferveur qu'il mettait dans sa voix, elle se fermait les yeux et savouraient la douceur d'être aimée de celui qu'elle aimait.

Julien lui écrivit donc, comme elle l'e voulait, un mot de dédicace. Penché sur son épaule, elle lisait à mesure qu'il les traçait de son écriture carrée et vaste, les mots qui lui allaient au coeur.

"Multiplies par mille l'intensité des sentiments exprimés en ces pages et tu n'auras qu'une idée faible, oh ! bien faible ! du grand amour que j'ai pour toi !"

Elle leva sur lui ses beaux yeux.

—Et vous m'aimerez toujours ? Toujours ? Il ne répondit rien et regarda dans le vide.

—Pourquoi me poser cette question ? Doutez-vous de moi ?

—Jamais je n'ai douté de vous.

—Adèle, je vous aime et je suis sincère.

—Vous m'aimez pour le moment, mais plus tard. Qui sait ce que nous réserve l'avenir. Votre coeur peut changer.

—Jamais il ne changera. Ça, je vous le jure. Et vous, m'aimerez-vous toujours !

—Toujours !

—Vous avez déjà dit cela à d'autres ?

A son tour, elle garda le silence. Ce fut une ombre qui passa sur leur bonheur. Tous deux, sans le savoir, avaient la même pensée sombre. . . Mais lui la chassa.

—En avez-vous aimé d'autres avant moi ? demanda-t-il, bien que sachant la vérité.

—Jamais je n'en ai aimé d'autres que vous. J'ai cru une fois aimer quelqu'un. Je me suis trompé, Henri. Je veux être franche avec vous. Laissez-moi tout vous raconter.

D'un ton sec il dit :

—Je ne veux pas. Le passé est le passé. Seul, le présent compte. Si je disparaissais, Adèle, de votre vie, si un jour nos chemins devaient se séparer...

—Pourquoi dites-vous cela ?

—Si je ne vous aimais plus... Si je vous disais un jour que j'ai cru vous aimer... mais que je ne vous aimais pas... Si je vous disais que je me suis simplement amusé avec vous, que j'ai voulu me faire un jouet de votre coeur pour chasser ma neurasthénie...

—Je ne vous croirais pas... Pourquoi parler ainsi ? Si vous disparaissiez de ma vie... je mourrais !

—Vous m'aimez donc beaucoup ?

—Beaucoup !

—Autant que je vous aime ?

—Plus encore.

—Pour toujours ?

—Pour l'éternité ! En voulez-vous une preuve ?

—Non.

—Henri ! J'ai peur que vous changiez vis-à-vis de moi. Ce serait effrayant !

—Je ne changerai jamais !...

—Quand vous retournerez à Québec, cet automne, vous allez être repris par vos affaires, vous m'oublierez ?

—Je ne le pourrais pas, quand même je le voudrais.

—Pour le prouver, faites quelque chose de difficile pour moi.

Il sortit un calepin de sa poche, l'ouvrit à une page blanche, et le lui confia. Puis il prit son canif et avant même qu'elle ait pu l'en empêcher, il s'en darda le bras. Le sang jaillit abondamment. Il y trempa son doigt et sur la page blanche du calepin il traça ces mots : "Je t'aime !"

—Doutez-vous encore ?

—Henri, c'est fou ce que vous faites là ! Et ses yeux devinrent pleins d'eau.

Elle prit son mouchoir et en banda la plaie.

—Je ferais plus que cela pour vous. Je vous donnerais ma vie...

La plaie prit quelques jours à se cicatriser. Il adora la douleur lancinante qu'elle lui

causait. Il y trouvait une amertume pleine d'une âpre volupté.

Les relations des deux jeunes gens et leur intimité de jour en jour plus grande ne manquèrent pas de défrayer la chronique de l'endroit. De quoi s'entretenir à la campagne si ce n'est de ce qui se passe autour de soi ? Les commérages allaient leurs cours. Voir Adèle c'était voir Julien. Ils ne se laissaient pas, sauf le soir. D'aucuns les avaient même surpris à s'embrasser, ce qui avait fait pousser à cette brave madame Louvois, personne digne et sévère, une exclamation indignée.

Dès le matin, ils étaient ensemble et ils disparaissaient pour être seuls, tout à fait seuls.

Julien n'avait cure de ces commérages. Arrivant au milieu d'un groupe, alors qu'il faisait les frais de l'entretien :

—Nous sommes donc bien importants, dit-il, puisque vous vous occupez tant de nos faits et gestes ?

Ce fut un moment de stupeur. Chacun se regarda.

—Si les gens s'occupaient plus de leurs affaires et moins de celles des autres, cela n'irait pas plus mal, vous savez. Essayez quelques semaines, vous m'en donnerez des nouvelles.

Et, sur ce conseil ironique, il tourna le dos à ses auditeurs et de son pas tranquille s'éloigna.

Adèle l'attendait dans le hall. Il lui conta l'incident et tous deux s'en amusèrent.

Lalonde survint bientôt ; il était en costume de golf.

—On ne vous voit plus au golf depuis quelque temps, dit-il.

—Et cela vous inquiète ?

—Moi ? Non ! mais je vous dois une revanche. Quand m'accorderez-vous la chance ?...

—Cet après-midi même, vous permettez, Adèle ?

—Certainement, d'autant plus que j'ai quelques lettres à écrire. C'est effrayant ce que ma correspondance est en retard.

Julien alla chercher ses bâtons et suivit Lalonde.

Il y avait peu de monde sur le terrain. Julien était un assez bon joueur, mais il perdit royalement cette partie-là. Il avait trop de distractions. Il ne parvenait à faire ses trous qu'avec difficulté.

—Vous vous rouillez, lui dit Mathieu. Vous ne jouez pas assez.

—C'est que j'ai choisi un jeu plus dange-reux.

—Je m'en suis aperçu.

Et par un besoin d'entendre louer celle en qui s'incarnait et ses rêves et son idéal, il demanda :

—Et qu'en pensez-vous ?

—Je pense que vous êtes un heureux mortel. Mademoiselle Normand est la plus jolie jeune fille et la plus charmante qu'il y ait aux Eboulements cet été.

—La connaissiez-vous auparavant ?

—Un peu, je l'ai rencontrée quelques fois à Québec dans des réunions, elle est parfaite sous tous rapports. Vous pouvez être sûr d'elle. Celui qui l'épousera aura une perle rare entre les mains.

—N'a-t-elle pas eu une aventure autre-fois ?

—Je ne le crois pas. On l'a aperçu quelques fois avec un homme d'affaires de Québec, un veuf qui dépassait la quarantaine. Mais c'était des amours honnêtes. Cet homme en était follement épris. Devant cette grande passion, elle avait d'abord simulé la réciprocité des sentiments pour ne pas lui faire de peine, puis ensuite elle a rompu lorsqu'elle s'est rendue compte qu'elle ne l'aimait pas et ne pouvait pas l'aimer.

—Comment et par qui savez-vous ces détails ?

—Par sa grande amie, Thérèse Lesieur, et qui est aussi ma grande amie. C'est un flirt de vacances, cela date depuis deux ans. A propos, Thérèse m'a confié qu'elle vous aimait à la folie.

—Ah ! Elle vous a conté cela ? Vous m'excusez, j'arrête ici.

Il passait devant le magasin général. Julien entra se faire une provision de cigares pour sa soirée et aussi pour couper court à la conversation de son compagnon, qui commençait à l'embêter.

Si la population du bas des Eboulements peut admirer, par les beaux matins et les beaux soirs, les levers du soleil ou les levers de la lune par delà le fleuve, elle est par contre privée de toute la splendeur des couchers du soleil. Elle n'en voit que les reverbérations dans le ciel et sur l'eau. Les montagnes ou les maisons s'adossent et lui cachent complètement la vue du globe qui s'éteint.

Le crépuscule n'en a pas moins pour cela toute une magie féérique. Il est plus mièvre, les couleurs sont moins glorieuses, moins vo-luptueuses. Elles sont pâles et affadies.

Il était vers sept heures, un peu après l'heure du bureau de poste, heure exquise où chacun, tout en dépouillant son courrier, s'at-tarde à jouir de ce qui reste de clarté.

Les nuages étaient multicolores et à l'est, au-dessus des montagnes de la Baie St-Paul, là où chaque soir le coloris du ciel devenait plus brillant, du rouge incarnat se découpait en bande sur le fond du firmament qui était d'un bleu de prusse.

La lumière était belle, comme dorée.

On devinait que le soleil couchant devait avoir une splendeur inaccoutumée.

Depuis quelques jours, le soleil était géné-reux de ses rayons, et chaque soir, comme un paon fait la roue il se plaisait à étaler toute la somptuosité dont il dispose.

—Il est malheureux que nous ne voyons pas le soleil se coucher. Il doit être splendide ce soir. Regarde ces reflets sur l'eau, dit Julien à Adèle.

Ils étaient assis tous les deux sur les marches de l'escalier de l'hôtel. L'auto station-nait devant la porte.

—Tu n'as jamais vu les couchers de soleil de la Malbaie ?

—Non !

—C'est unique. Une fois, je soupais avec des amies chez l'une de nos connaissances qui demeure de l'autre côté du pont près de la rivière. La scène était tellement belle que même les enfants en étaient émus et que nous nous sommes tous levés de table pour regarder longuement dans la direction de Ste-Agnès. Je ne suis pas capable de te décrire. Imagine-toi ces montagnes comme fond de décor, et cette petite rivière calme, si ombragée...

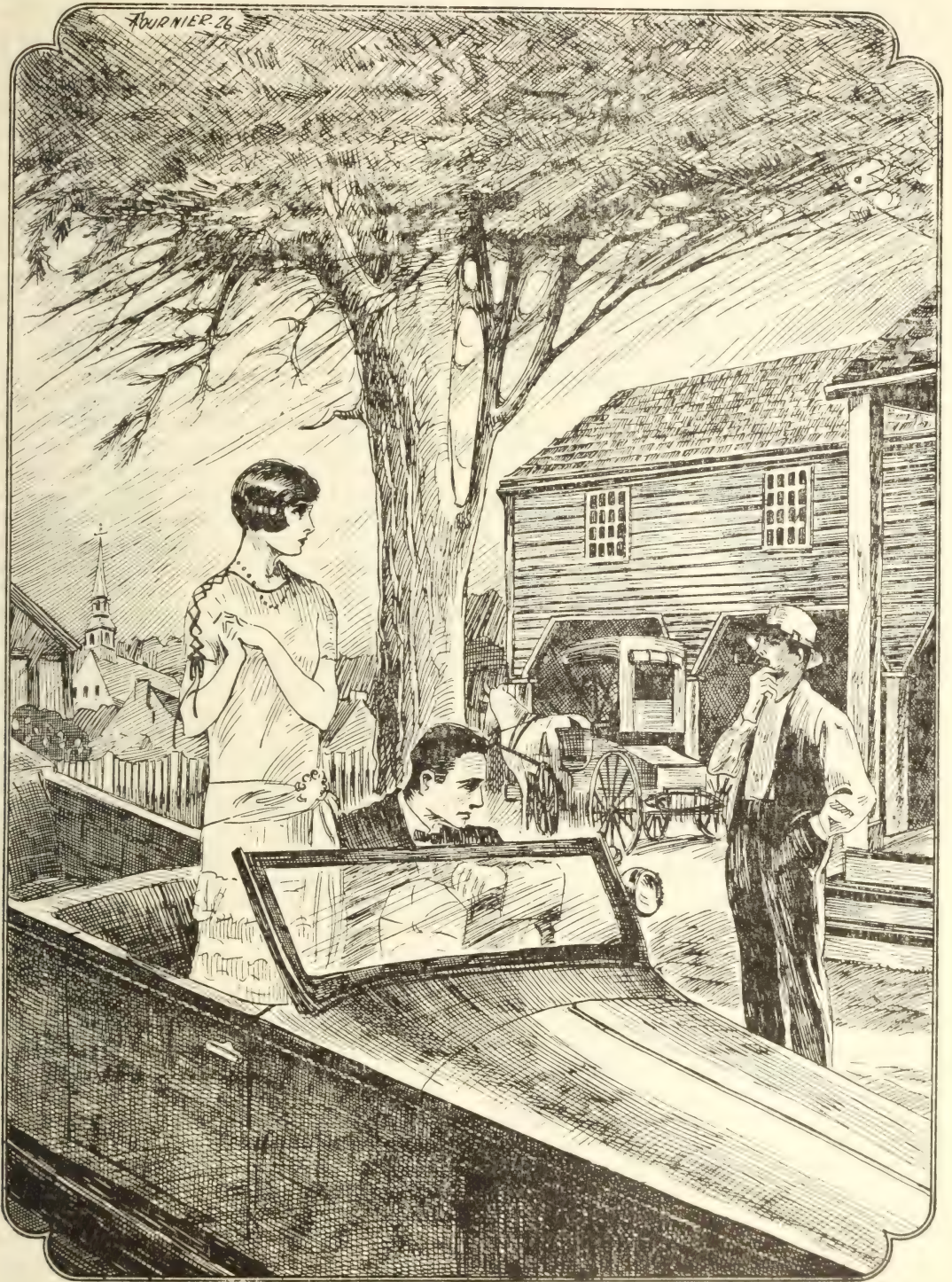
—Veux-tu nous allons monter au village. De cette hauteur la vue doit être belle.

—Je veux bien. Nous avons le temps.

—Certainement, dans dix minutes au plus nous serons arrivés.

Ils ne regrettèrent pas leur voyage. Après s'être dirigés jusqu'à la partie la plus élevée du village, un peu plus loin que l'église dans la direction de St-Irénée, ils se retournèrent. Entre deux pics de forme fantastique, le soleil se mourait. Il avait fini de descendre. Tout cela ressemblait à un gouffre. Les pics en fermaient les parois, comme un immense entonnoir. Le ciel était rouge, un rouge de sang, un rouge de feu. Et ce rouge va-cillait comme de la flamme.

Serrés l'un contre l'autre, immobiles, ils admiraient. Ce qui se passait en eux ?...



Alex. Girard voyant l'auto arrêter, s'était rendu au devant (page 33).

Un arrêt des facultés sensitives. Ils étaient devant l'Infini, un Infini troublant et qui les comblait d'émoi. Ils se sentaient petits comme deux atomes. La flamme continuait à vaciller... Elle changeait de nuances, devenait plus sombre, d'un rouge plus foncé, plus tragique.

Et les grands pics aux contours fantomatiques s'estompaient de plus en plus pour se fondre dans le noir de la nuit...

Insensiblement, le ciel au-dessus d'eux passa du gris au noir le plus obscur. Chaque chose de la création perdit, après ses couleurs, ses formes usuelles. La noirceur régna que dut trouver les puissants phares de l'auto pour apercevoir la route dans la descente.

Julien était heureux. Il était trop heureux. Son bonheur lui faisait peur.

Malgré son humeur taciturne, malgré son tempérament et son caractère renfermé, il n'avait pu s'empêcher dans un moment d'expansion de tout raconter à son ami Chantal, dans une lettre. Son bonheur était lourd à force d'intensité. Il en avait éprouvé un peu de soulagement dans la confiance.

Il appartenait d'ailleurs à ces natures belles, repliées sur elles-mêmes et qui gardent en elles, sous un masque habituel d'indifférence, la joie ou le malheur. Un jour, comme une digue qui, trop pressée par l'eau, cède de toutes pièces, elles cèdent elles-mêmes au besoin d'extérioriser leurs sentiments en les confiant au premier venu.

Julien avait subi cette loi.

Le lendemain il reçut une lettre de son ami.

"Où cela te conduira-t-il ? Quelle sera l'issue pour toi de cette aventure ? Mon pauvre ami, je regrette presque de t'avoir incité à faire ce séjour aux Eboulements et d'être en quelque sorte un peu cause des ennuis que tu te prépares. As-tu tout pesé avant de t'abandonner au rêve irréalisable que tu vis ? As-tu songé à tous les obstacles qui vont surgir devant toi ? L'aimeras-tu toujours ? Et même si vous vous aimiez, il y a entre vous deux un fossé, ou plutôt comme un mur que rien ne pourra franchir. Rappelle-toi la conversation que nous avons eue ensemble, un soir, soir tragique que tu peux oublier, peut-être momentanément, mais dont le souvenir te reviendra, quand tu le voudras le moins. Mon pauvre Julien, je suis brutal de te parler comme cela, je le fais par amitié pour

toi. Tu fais fausse route, tu es au bord d'un précipice et je te crie casse-cou, etc."

Julien répondit aussitôt à cette lettre :

"Les raisons que tu m'invoques pour briser une situation à laquelle je trouve un charme que je ne puis t'exprimer, je me les suis invoquées moi-même. J'ai fait surgir devant moi toutes les objections propres à empêcher la réalisation du bonheur qui, précisément est le mien. Je les ai écartées. Le passé n'existe plus. L'avenir n'existe pas encore. Je vis dans le présent et cela me suffit. De quelles contradictions est fait le Destin ? Moi qui n'ai jamais aimé et qui avait cru jusqu'ici mon cœur blindé contre ces faiblesses ! J'aime précisément la personne que je ne devrais pas aimer. Et je l'aime, mon cher Chantal, avec frénésie, je l'aime avec une violence inouïe. Peut-être vas-tu rire de moi, et te dire qu'en somme mon discours est celui que tiennent tous les amoureux, mais je ne crois pas qu'il y ait eu sur terre d'amour plus grand que le mien, plus grand que le nôtre. Car elle m'aime autant que je l'aime ! Et elle est digne d'être aimée. Tu veux savoir qu'elle en sera l'issue ? Je ne le sais pas moi-même, probablement une catastrophe. Je fais une provision de bonheur. Il est passé à la portée de ma main. Je le cueille. J'ai encore trois semaines devant moi, trois semaines durant lesquelles je ne serai pas Julien Daury, mais Henri Gosselin. Après ? Je verrai. Je ne te fais aucun reproche des réflexions amères que contient la dernière lettre. Tu as peut-être raison. Pour le moment je ne veux pas y songer. Je vis dans un songe. Laisse-moi rêver encore. Le réveil viendra toujours trop tôt."

Il se garda bien de faire part de cette lettre à Adèle.

La nature les favorisait. Ce début du mois d'août était inondé de soleil. Les journées fastueuses faisaient place à des soirées de vermeil et des nuits d'émeraude. Les soirs de clair de lune, assis côte à côte, sur la véranda, ils regardaient, par delà le fleuve, dans un ciel où les étoiles, comme des têtes dorées d'épingles brillaient, monter un disque sanguinolent. Ils ne parlaient pas, mais la vie, mais la jeunesse chantaient en eux. Elle s'appuyait sans crainte sur son épaule "pour y lire les vers qu'il n'avait pas écrit" mais que dans un langage mystique il lui chantait, vers éthérés, fluides, sublimes. Il y eut des minutes dans leur existence que

jamais ne se pourront oublier comme celles qu'ils vécurent, une fois, à l'heure exquise.

Voisin de l'hôtel, tout près de la banque, un chemin ombragé gravit la colline jusqu'au plateau. Ils le gravirent, elle, appuyée fermente et timide à son bras qu'elle serrait. Ils marchaient en silence, émus de la beauté de l'heure.

Il songeait à toutes ses lectures d'autrefois, aux romans où les grands amoureux et les grandes amoureuses sont magnifiés. Il comparait ces amours au sien; il les trouvait faibles. Il était emporté, balayé par une vague qui le soulevait de terre. Il était dans l'Infini, il était léger, impalpable, rien qu'en âme.

Bientôt ils arrivèrent sur le plateau. A leurs pieds c'étaient le village, la mer et le rivage lointain qui fuyait en s'estompant. L'eau était multicolore. Il y avait du rose tendre, du rose pourpre, de l'incarnat; ici, des bandes d'opales et de nacre; derrière le contour des montagnes, sur le rivage opposé, le firmament était d'orange et de pourpre et à certains endroits, d'or en fusion. Quelques nuages s'élevaient flous. En se retournant, il voyait plus haut, perché sur les sommets, altier, et solennel, le village avec son église qui se découpait dans l'argent. Et de l'autre côté, les montagnes de la Baie St Paul et les caps au loin qui barrent la vue épuisaient la gamme des bleus. La paix, la grande paix du soir, enveloppait la nature. Quelque fois, mais bien faible, un frisolis de branches et de feuilles, un aboiement lointain de chien, une trille d'oiseau brisaient le silence.

Il prit les deux mains d'Adèle entre les deux siennes. Il voulut lui parler et extravaser tout ce qui bouillait en lui de tendresse mal affermie et ne put que trouver cette phrase :

— Comme je t'aime !

Puis, sur ses lèvres il appuya les siennes et, longtemps, ils restèrent enlacés.

Au-dessus de leur tête, un arc en ciel arborait son arc.

Emue, elle dit :

— Henri, regarde là-haut, c'est complet.

Et elle vibrait par toutes les fibres de son être, devant tant de beauté. Il aspira à plein poumons, but l'air qui le grisait de sa pureté et lui murmura très doucement à son oreille.

— Ah ! Mon Adèle ! Comme je t'aime. Tu es mon univers.

Des effluves de varechs venaient de la mer en même temps que le parfum des moissons

mûres et celui de la terre et celui des arbres et des feuilles.

XVI

Il y a une loi sur la terre et à laquelle nul ne peut échapper : la loi des compensations. Après la pluie, le ciel est toujours plus pur, après l'hiver et sa torpeur morne, la nature revit plus joyeuse et plus belle.

L'âme humaine subit, elle aussi, cet inévitable loi, comme d'ailleurs l'être physique. Tout a des limites, tout a une fin : la joie comme la douleur. Trop de belles journées sereines amènent nécessairement la monotonie, comme les journées pluvieuses et grises nous font mieux apprécier le soleil des jours qui suivent.

Au milieu de son bonheur, Julien avait peur. Cette peur le lui gâta. Il cherchait l'infini dans l'amour, ce quelque chose de divin que l'âme poursuit et qu'elle ne peut étreindre. Il croyait au bonheur parfait. Il s'aperçut qu'il n'était pas, puisque sans cause apparente, un malaise l'oppressait.

Il s'en ouvrit à son ami Chantal qui maintenant était devenu son confident.

Celui-ci lui répondit.

— Ton état d'âme n'est pas nouveau. Il était même inévitable qu'il se produise. Nos aspirations de l'âme sont infinies. Or notre âme ne peut être assouvie que par l'entremise de nos sens, c'est-à-dire de notre corps charnel. Notre âme immortelle ayant des besoins infinis ne peut donc les assouvir qu'à l'aide d'un instrument, si je puis employer ce terme dont la puissance est limitée. D'où vient le malaise dont tu te plains ? Tes présentiments ? Tes craintes ? Tu subis la loi commune. As-tu remarqué qu'à la sortie d'une pièce de théâtre où l'on ait beaucoup ri l'on soit porté à pleurer et vice versa. C'est la loi commune à l'humanité. Je crains cependant que tes présentiments soient plus fondés que tu ne le crois. Tu es rendu au paroxysme de ton amour, il ne peut plus que diminuer et alors... tu en subis moins l'empire, tu deviens plus toi-même... et les sentiments antérieurs reprennent insensiblement le dessus. Je crains pour toi, comme tu me le disais toi-même, que tout finisse en catastrophe. Si tel est le cas, ce que je prie Dieu d'empêcher, tu ne pourras trouver d'ami plus fidèle et sincère que moi. Mais je suis rassuré sur ton compte, je connais suffisamment ta force et ta puissance de volonté ainsi que ton énergie pour savoir que

tu passeras facilement au travers de cette nouvelle épreuve et que tu en sortiras indemne”.

Julien Dauray avait-il épuisé tout ce qui lui était réservé de bonheur ?

Il n'avait plus sa belle tranquillité d'autrefois.

Il était devenu nerveux. Il craignait ? Quoi ! il n'aurait pu le préciser.

En pleine puissance, et par ses dons de l'esprit et par sa situation dans le monde, doué d'un physique tout en force, aimé à la folie par la femme même qu'il idolâtrait, l'avenir aurait dû lui sourire.

Mais son amour était tellement grand qu'il en souffrait. N'ayant jamais connu de mère, tout ce qui, en lui, pouvait aimer s'était concentré sur une créature unique toute de fraîcheur, de grâce et de charme. Et à mesure que l'heure de l'échéance approchait, il devenait plus inquiet. Ces mois de vacances s'achevaient. On était au milieu d'août. Les belles journées de juin, de juillet, étaient enfuies à jamais.

Le soleil depuis quelques jours était en grève. Il pleuvait presque sans cesse : une pluie monotone, et qui était froide. Il y avait dans l'atmosphère, un avant goût de l'automne morne qui amène avec lui la chute des fruits murs, la mort des feuilles. Et l'automne, c'était son retour vers la ville, c'était la fin d'un roman dont il ignorait le dénouement.

Dans la griserie de sa ferveur amoureuse et l'ivresse d'une solitude à deux il avait pu oublier le monde, il avait pu s'oublier lui-même, faire rase de tous les sentiments qui emplissaient son âme avant qu'elle ne devienne le sanctuaire d'une passion seule et entière.

Maintenant des voix qu'il avait pu étouffer se faisaient entendre. Des visions qu'il avait pu chasser surgissaient de nouveau. A certains moments, il comprenait l'inanité de tous les bonheurs terrestres, et leur fragilité. Que lui réservait demain ?

C'était l'inconnu, le noir affreux...

Mais dès qu'il la voyait, seule à seul, toutes les pensées noires qui affluaient en son cerveau s'envolaient comme des nichées d'oiseaux. Il retrouvait sa sérénité d'âme et de nouveau il se plongeait dans un nirvanah langoureux.

Sa voix le berçait, l'ensorcelait et ses yeux l'affolaient.

Une lettre de son notaire le manda à Qué-

bec pour le lendemain. Les affaires allaient mal.

La Fortune l'accablait.

Elle le privait de quelques jours précieux, avant son départ des Eboulements.

Heureusement, ce soir là, un concert réunissait tous les citadins à l'hôtel Beauséjour. C'était un concert au bénéfice de la chapelle.

Julien paya son écot, mais n'y assista pas.

Il fit part à Adèle de son départ projeté pour le lendemain et lui demanda si elle préférerait passer cette soirée avec lui, bien avec lui, dans le hall des Laurentides désert.

Elle acquiesça volontiers.

Au dehors, le temps était humide. Il ne pleuvait pas, mais une buée blanche recouvrait toute les choses. A séjourner quelque temps sur la galerie l'on devenait transi. C'était une humidité froide, presque glacée par le voisinage de la mer et qui pénétrait jusqu'aux os.

Dans la grosse cheminée de pierres rustiques, des buches de bouleaux crépitaient. Julien enleva la lampe qui habituellement éclairait la pièce approcha près du foyer deux fauteuils, et s'y installa ainsi que la jeune fille. Tous les coins étaient dans l'ombre ; seule, la lueur des bûches qui se consumaient projetait un peu de clarté. Les flammes vacillaient. Elles avaient des dessins fantastiques.

Durant quelques minutes, ils ne parlèrent pas.

Il tenait sa main dans la sienne et il en caressait la peau soyeuse.

— Tu es décidé de partir demain ?

— Oui, il faut que je parte.

— Tu reviendras ?

— Aussitôt que je pourrai.

Ils retombèrent dans leur mutisme.

Ils avaient tant de choses à se dire qu'ils ne savaient de quoi parler.

Il se leva, mit un disque sur le gramophone.

C'était la "Sérénade" de Schubert, chantée en allemand par un ténor inconnu, mais qui avait l'art de mettre dans son chant, toute la tristesse dont cet oeuvre est empreinte.

Quand le morceau fut terminé il demanda.

— Veux-tu que je fasse jouer d'autres choses ?

— Non, nous allons causer. La musique me donne le spleen. Je suis déjà assez triste, ce soir, rien qu'à songer que tu t'en vas. Si tu allais ne pas revenir !

—Pourquoi t'alarmer? Je te dis que je ne serai absent que quelques jours au plus.

—Assez pour m'oublier!

—Voyons, Adèle, crois-tu qu'en quelques jours je puisse t'oublier. Tu n'as pas plus confiance en moi que cela?

—J'ai confiance en toi, mais j'ai peur! Mon bonheur est tellement grand que je crains toujours de le perdre. Et puis il faut que je te conte cela. Depuis quelques jours, j'ai des présentiments. J'ai beau me raisonner, c'est plus fort que moi. Je m'imagine qu'il va nous arriver un grand malheur.

—Ce sont les effets de cette température maussade.

—Il me semble que tu m'aimes moins. Tu ne me dis plus que tu m'aimes.

—Mais oui, mon Adèle, je t'aime, tu ne peux pas savoir comme je t'aime! Il faudrait que tu aies mon cœur pour cela. Songe que je n'ai jamais aimé personne avant toi... Je viens à toi avec un cœur vierge et je te le donne tout entier.

—Je t'aime encore plus que toi, Henri. Quand je suis seule et que je pense à toi, j'ai des transports d'amour. Je voudrais te serrer dans mes bras, appuyer ta tête sur la mienne, je voudrais me mêler à toi n'être rien, rien que toi, me fondre en toi, comme ils vont être longs ces jours où tu n'y seras pas. Je voudrais ne jamais t'abandonner, être avec toi, toujours, toujours, 24 heures par jour.

Elle lui prit les deux mains.

—Regarde-moi, Henri, et embrasse-moi.

Il appuya ses lèvres sur les siennes, puis il embrassa son front, ses yeux, ses cheveux.

—Adèle! Mon Adèle! que je t'aime!

Et il ne trouva pas d'autre chose à dire que ces mots.

Ils résumaient tout ce qu'il éprouvait, tout ce qu'il ressentait.

—Jamais tu ne m'oublieras?

—Jamais, Adèle.

—Et jamais tu ne me feras de la peine?

Il ne répondit pas; il la regarda, les yeux voilés de larmes.

C'était la première fois qu'elle l'apercevait ainsi lui, un homme, avec, dans le regard, un voile de tristesse pour un simple mot de femme.

—Pourquoi me poses-tu cette question?

Le ton de la voix la fit frissonner et, en elle, l'intuition naquit qu'un malheur devait survenir.

—Comme tu es pâle pardonne-moi de t'avoir parlé ainsi.

Sentant tout deux l'invisible menace ils se rapprochèrent l'un de l'autre, et cette soirée s'écoula presque silencieusement.

Edmond Harancourt a écrit quelques part ces vers:

Partir c'est mourir un peu.

C'est mourir à ce qu'on aime.

C'est un peu de soi-même que l'on sème.

En toute heure et en tout lieu.

La tristesse inhérente à chaque départ les recouvrait de son aile noire et "ces oiseaux de malheur" comme les poètes, encore, appellent les présentiments voltigeaient autour d'eux.

Et cependant, malgré toute la mélancolie de l'heure ils éprouvaient un plaisir infini à être ensemble à sentir auprès de soi une présence chère: ils savouraient ces moments derniers de solitude où montait en eux une hymne fou d'ardeur juvénile.

Il n'était pas encore neuf heures, que Julien était prêt à partir.

L'auto stationnait devant l'hôtel. C'était une journée terne, sans lumière. Tout était gris, d'un gris uniforme et sale. Sur la mer, la brume étendait son gaze. De minute en minute, la sirène du phare de St-Roch des Aulnaies, sur la rive exposée criait d'une façon stridente et lugubre.

—Les chemins vont être mauvais après cette pluie, dit le propriétaire de l'hôtel.

—Je suis outillé en conséquence. Il n'y a que la côte du village que je crains. Avec les chaînes on doit pouvoir passer.

—Chrysologue est monté hier. Il y a eu beaucoup de misères.

—Ou un autre peut, je peux passer.

—En tous cas, bonne chance. Quand revenez-vous.

—Je ne sais pas, dès que je le pourrai.

—Je vous garderai votre chambre pendant ce temps-là.

—Oui.

Il attendit quelques minutes, il semblait nerveux et regardait souvent dans la direction de l'aile nouvelle de l'hôtellerie.

Finalement, une jeune fille franchit le seuil. Il courut à elle.

—Etes-vous malade, demanda-t-il. Tu es bien changée. Tu as les traits étirés. As-tu mal dormi?

—Je n'ai pu m'endormir ce matin. C'est pour cela que je suis en retard. Je t'ai apporté un souvenir, un talisman... Une pensée double sur la même tige que j'ai cueilli ces jours-ci. Vois, c'est un symbole.

Elle lui tendit la fleur.

—Elle est bien fragile. Tiens, garde-la toi-même. Dépose-là dans ton médaillon de verre, là... Henri je voudrais m'en aller avec toi. Où tu n'es pas, il n'y a plus de vie, il n'y a rien. Je vais m'ennuyer ces quelques jours.

—Je ne serai pas longtemps et puis il faut bien se quitter quelques jours.

—Tu m'abandonnerais...

—Je n'ai pas dit cela... mais à l'automne, il faudra reprendre chacun notre route.

—Ecoute, je vais jusqu'à la Baie St Paul avec toi. Je reviendrai par le train, cette après-midi. Tu m'emmènes?

—Oui.

Elle courut revêtir son manteau et quelques instants après, elle était près de lui, dans l'auto.

Les prévisions de l'hôtelier étaient fondées, la route était vilaine, boueuse, défoncée.

L'auto gronda dès qu'elle commença à gravir la côte.

Julien changea plusieurs fois de vitesse. A plusieurs reprises, il dut s'arrêter et reculer pour reprendre son élan.

Le moteur en activité roula dans un bruit de rage. Les roues tournèrent en envoyant la terre derrière elles, jusqu'à que, trouvant un sol un peu plus dur, elles eurent pour s'appuyer un fond plus solide.

Puis, dans un haletement, la vaillante petite machine surmonta les difficultés et opéra la dure ascension sans ralentir.

—Ce n'est pas un voyage de plaisir que tu fais là...

—Avec toi, quand bien même il pleut, il fait toujours beau, Henri... J'avais une pensée folle, ce matin. Si on se mariait, cet automne, de bonne heure, dès notre retour! J'ai tellement hâte que tu sois à moi, rien qu'à moi pour toujours!

—Et tu ne regretterais jamais?

—Jamais.

—Et tu ne sais rien de moi, de mon passé?

—Je sais que je t'aime, cela ne suffit pas?

—Et si tu changeais; si ton cœur changeait? Tu pourrais en rencontrer un autre... on ne sait pas ce que réserve l'avenir.

—Henri, regarde-moi. Regarde-moi dans les yeux. Est-ce qu'ils peuvent mentir? Jamais je n'aimerai ni épouserai un autre que toi.

Il se borna pour toute réponse à lui prendre la main qu'il étreignit.

—Veux-tu, Henri l'on va s'épouser cet automne?

—Donne-moi une semaine. Dans huit jours, au plus tard, quand je reviendrai, je te donnerai ma réponse. Je pars pour des affaires urgentes. Je ne sais pas ce qui peut survenir. Riche, aujourd'hui, et libre, je puis revenir pauvre et esclave, et alors je n'aurai pas le droit d'enchaîner ma vie à la tienne.

Ils arrivaient à St-Hilarion. On apercevait au bout de la montée, le village et son église de pierre qui se profilait sur un fond de montagnes.

—Enfin nous allons atteindre la route régionale. Nous faisons notre dernier mille de mauvais chemin.

—Hélas!

—Pourquoi, hélas!

—Parce que le moment approche où je vais te quitter.

—Il n'est pas dix heures. Dans deux heures et demie, je serai à Québec. Tu m'y accompagnes? Nous dînerons ensemble chez Kerhulu. Tu prends le train à quatre heures. Tout se combine. Cela te sourit?

—Tu sais ma réponse? J'accepte...

Ils contournaient le coin.

—Maintenant, laisse-moi filer si tu veux que nous ayons plus de temps pour dîner. J'ai un rendez-vous à trois heures.

Et l'auto partit, folle de vitesse, dans un haletement joyeux, cette fois-ci.

Julien en faisant sa proposition n'avait pas songé qu'en mettant le pied à Québec, il cessait d'être Henri Gosselin et qu'il reprenait sa personnalité véritable. Cette pensée lui traversa l'esprit avant même qu'il atteignit les premières maisons de la Baie St-Paul.

—As-tu des connaissances à la Baie, demanda-t-il à Adèle?

—Oui, l'une de mes anciennes compagnes de couvent, que je n'ai pas vue depuis bien longtemps.

Cela le soulagea d'un grand poids.

—J'ai changé d'idée. Nous dînerons ici. Tu es partie sans déjeuner ce matin... Et puis... j'oubliais. Il faut que je vois mon notaire à deux heures...

—Ainsi, tu ne veux pas m'emmener avec toi?

—Adèle!

—C'est pour te taquiner.

—Sincèrement?

—Sincèrement.

Après dîner, il la quitta. Il l'embrassa, lui donna une dernière poignée de main et lui jeta en guise d'adieu: Adèle! je t'aime.

Et il s'enfonça vers l'inconnu.

Sa gaieté, des dernières semaines, son humeur joyeuse, son optimisme, tout l'abandonna.

Il se fit l'effet d'un acteur qui vient de terminer un rôle, vécu quelques minutes et qui se retrouve sur la rue, la représentation finie, tel qu'il est, ayant à faire face à tous les ennuis que ménage l'existence quotidienne. Ou plutôt, Julien semblait se réveiller d'un rêve. Tous ces événements les avaient-ils bien vécus? Est-ce bien lui qui filait à toute allure vers Québec, régler des affaires d'argent?

XVII

La rentrée au logis familiale fut pénible. Il retrouva toutes les choses à leur place, telles qu'elles étaient avant son départ. En mettant le pied sur le seuil, toute la tristesse ambiante l'envahit. Le sourire à nouveau disparut de ses lèvres. Une atmosphère de mort séjournait dans ces pièces qui se communiquaient aux êtres vivants.

Il soupa seul en tête à tête avec tante Marie et pour chasser le noir de ses idées, prit son chapeau et sa canne et alla faire un tour sur la Terrasse.

Il était encore de bonne heure lorsqu'il y arriva. Les lumières venaient de s'y allumer aux lampadaires. Lévis en face commençait de se couvrir de points d'or comme de la poussière d'étoile. Il regarda du côté du fleuve par delà l'Île d'Orléans. Il aperçut les caps au loin. Une vision de fraîcheur passa devant lui, qui ramena sur ses lèvres un sourire de contentement. Elle chassa la fièvre qui le gagnait.

Elle était bienfaisante comme une oncée après un jour torride. Il revit les grands yeux de velours. Il revit le conteur harmonieux et ovale du visage dont la peau satinée était transparente et diaphane, il revit les lèvres, les lèvres rouges comme une cerise de France.

Accoudé à la balustrade, il resta longtemps à rêver. La Terrasse s'emplissait de plus en plus de promeneurs; c'était un soir de musique. Il en fit quelques fois le tour, entra à la taverne du Château vider une bouteille de bière et sortit bientôt écouter le concert qui débutait.

De longtemps il n'avait écouté la musique comme ce soir; il se laissait bercer par les phrases musicales et son cerveau s'alanguissait aux notes des mélodies.

Malgré les nouvelles désagréables que son

notaire lui avait communiquées, malgré l'ennui qui s'était infiltré dans son être lors du retour à l'ancienne maison paternelle, il éprouva de nouveau la griserie de vivre. Il songeait qu'à quelques cinquante milles de là, il y avait quelqu'un qui incarnait tous ses rêves de félicité. Il songeait que dans quelques jours, il revivrait les heures d'ivresse qu'il avait connues, cet été, et il en éprouvait un plaisir anticipé qui chassait loin, bien loin de lui ses pensées couleur de rouille.

Quand la terrasse. le concert terminé, se fut peu à peu dépeuplée, il rentra chez lui à pied, presque content de la tournure des événements.

Mais à peine eut-il refermé sur lui la porte de sa maison, que l'atmosphère de deuil qui y séjournait, opéra à nouveau sur son cœur et son cerveau.

Son bonheur! Avait-il le droit d'aspirer au bonheur après la catastrophe encore si récente. Paul Daury était présent partout. Il le voyait assis au fumoir, parcourant son journal, il le voyait gravir l'escalier de son pas autoritaire et bref, il entendait sa voix joyeuse lui parler comme jadis.

Les jours qui suivirent passèrent, monotones et lents.

Chaque matin, il recevait une lettre des Eboulements. Il s'asseyait alors à sa table, commençait à y répondre, écrivait quelques lignes, froissait le papier et arpentait son cabinet de travail en proie aux pensées les plus contradictoires.

Non! Il n'avait pas le droit d'être heureux!

Le mort était vivant partout, le mort qui réclamait vengeance et que son fils trahissait.

Car cette femme, c'était bien elle, la "meurtrière"!

Pourtant! elle était sincère avec lui, il l'évoquait alors et la conclusion s'imposait que ce regard si pur et si profond n'avait pas su mentir. Adèle n'était pas une coquette; elle n'était pas une allumeuse. C'était une créature toute vibrante, et qui l'aimait lui, sincèrement, éperdument, pour toute la vie.

Et il sourit méchamment devant l'implacable cruauté au Destin.

Elle avait promis à son père de l'aimer toute sa vie.

Il l'avait cru comme lui, Julien Daury le croyait en ce moment.

De jour en jour, l'influence de Paul Daury s'exerçait davantage. Il avait repris tout entier l'âme de son fils. Les discussions d'affaires avec maître Boisvert, les difficultés

qu'il avait à éluder, le travail énorme qu'il dut accomplir pour sauvegarder le patrimoine menacé par une transaction malheureuse accomplie par son chargé de pouvoirs, tout cela l'épuisait physiquement et moralement par une tension trop grande de ses facultés cérébrales.

La nuit, il avait des cauchemars ou la vision macabre du suicidé, les membres déchirés et ensanglantés, l'obsédaient.

Quand il eut terminé les derniers arrangements avec quelques créanciers, il s'enferma dans la chambre du disparu et relut une à une toutes les lettres, celles d'Adèle et celles de l'homme.

De nouveau, le même phénomène se manifesta. Aux premières lettres de la jeune fille, il se sentit soulevé par une vague d'amour... puis il devint jaloux et il souffrit jusque dans sa chair.

Et enfin, relisant celles non ouvertes ou l'homme broyait son orgueil aux pieds, quémandant l'aumône d'un signe de vie, la haine de nouveau germa dans son cœur...

L'idée de la vengeance s'imposait. Paul Daury était là, qui la réclamait de lui.

Les traits redevinrent fixes et impassibles, le regard dur et mauvais. Julien souffrit beaucoup mais il fit taire sa souffrance. Non ! Il n'avait pas le droit d'aimer Adèle Normand. Ce sera là sa vengeance. Repousser la femme qui s'offrait à lui.

—Vous avez été bien longtemps, lui dit Adèle, quand, 10 jours après, il descendit du train, à la gare des Eboulements, un soir somptueux de la fin d'août.

—Des affaires urgentes à régler.

Elle s'étonna du ton bref par lequel il lui répondit. Elle l'examina et fut attéré de la sévérité de sa figure.

—Avez-vous fait un mauvais voyage ? Vous êtes bien changé !

—En effet, je suis changé.

—Et vous n'avez pas reçu mes lettres ?

—Je les ai reçues.

—Pourquoi n'y avez-vous pas répondu ? Vous ne savez pas comme je me suis ennuyée... Tu ne sais pas comme j'ai eu le cœur gros, quand chaque soir je revenais, les mains vides, du bureau de poste... Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

—Parce que j'ai jugé à propos de ne pas vous écrire.

—Henri !

Et ce fut toute son âme blessée par la froi-

deur des réponses qu'elle mit dans cette appellation.

—Il n'y a plus d'Henri Gosselin maintenant. Ce n'est pas mon vrai nom. C'est un nom d'emprunt. Demain matin, je veux avoir une entrevue avec vous et je vous révélerai mon identité et certains faits qui vous intéresseront.

Et pour ne pas se laisser attendrir, il s'esquiva.

—Excusez-moi je suis très fatigué et j'ai besoin de repos. À demain matin.

Il laissa la jeune fille toute interloquée, en proie à une angoisse qui l'étreignait jusque dans sa chair. Il monta dans sa chambre et pour ne pas penser, pour ne songer qu'à ce que demain lui réservait de souffrance, car il comprenait que l'accomplissement de ce qu'il croyait un devoir, lui serait aussi douloureux qu'à la jeune fille, il se versa, verre sur verre de cognac et s'endormit bientôt, ivre comme une brute.

Ce qu'endura Adèle durant cette nuit longue d'agonie morale ou chaque minute semblait des heures, elle seule pourra le savoir.

Le doute, l'implacable doute la tenaillait. Depuis de longs jours, elle souffrait de son silence, mais l'espérance de le voir bientôt lui faisait tout supporter.

Elle l'avait revu. Mais ce n'était plus lui. Qu'était-il arriver ?

Qu'aurait-il à lui dire demain ? Comme il était brutal dans ses paroles. Au lieu de l'élan qu'elle espérait, il l'avait accueillie avec, sur son visage, ce masque immuable de froideur, ce masque de jadis. Son cœur avait-il changé dans quelques jours ?

C'était impossible.

Il avait dû survenir quelque chose, une catastrophe : Et les heures s'avançaient, lentement, lentement ; le sommeil la fuyait.

Elle tremblait pour son bonheur. S'il allait ne plus l'aimer ! Non ! cela ne pouvait pas être. Elle en mourrait. Alors, elle se raisonnait, se disait que des affaires désagréables avaient, pris tout son temps et l'avait harrassé de fatigue. Que peut-être il avait subi un revers de fortune, et qu'il ne se croyait plus le droit de l'aimer, étant pauvre. Elle n'accepterait pas ce sacrifice.

L'espoir brillait de nouveau alternant avec le désespoir...

—Qu'est-ce que réservait, demain ? Quel était cet inconnu vers lequel chaque tour de l'aiguille à son cadran la conduisait.

Elle avait peur ; la fièvre la gagnait. Sa

tête bouillait, et ses tempes bourdonnaient sous la pression du sang.

Ne plus le voir! Jamais! Ne plus sentir son amour autour d'elle... Non! cela n'était pas dans le domaine des choses possibles! Elle ne pouvait envisager cette solution sans frémir de tous ses membres.

S'il ne l'aimait plus! S'il ne l'aimait plus... elle mourrait... oui elle mourrait.

Au matin, par le carreau, le soleil pénétra brillant et clair. La pournée s'annonçait d'une magnificence grande. Adèle en conclut que c'était de bonne augure. Elle se leva et minutieusement procéda à sa toilette. Elle arrange ses cheveux avec art, corrigea la paleur de ses joues par un peu de rouge et revêtit la robe verte, bleu et rouge que Thérèse apelait sa "robe couleuvre". Elle lui seyait admirablement s'adaptant à ses formes qu'elle moulaient en en faisant ressortir toute l'élégance. Elle voulait se faire belle pour lui.

Son coeur battit bien fort quand elle descendit. Elle fit le tour des pièces et regarda sur la veranda pour voir si elle ne le verrait pas. Il n'y était pas. Elle s'installa au dehors sur une berceuse et attendit.

La tête alourdie par les fumées de l'alcool Julien se leva tard. Il était nerveux et irascible. Tous ses nerfs frémisssaient comme à fleur de peau. Il sentait en lui un immense dégoût de vivre. Il avait mal dormi, d'un sommeil de plomb. Abruti par ses libations de la veille, il alla se jeter dans le bain pour se stimuler un peu. Cette opération terminée, il se vêtit, et descendit à son tour. Il voulait au plus tôt se débarasser de ce qu'il avait à confier. Ensuite, il retournerait à Québec et continuerait de vivre sans ambition, sans idéal, comme un automate.

La pensée lui vint un moment d'abandonner la ligne de conduite tracée ces derniers jours. Une voix impérieuse lui commanda d'agir. Il se soumit à la Destinée. Le bonheur n'était pas pour lui. Il n'appartenait pas à cette catégorie d'êtres à qui il sourit.

Une lassitude extrême engourdisait ses membres, et dans la bouche, il avait comme un goût de cendre. Tant pis pour lui. L'heure de l'échéance était sonné.

Il devait payer la dette contractée devant le lit funéraire. Il s'était accordé quelques semaines d'ivresse. Il avait épuisé jusqu'à la lie la coupe du bonheur. Il lui fallait en payer la rançon.

Adèle, en le voyant s'aventurer sur la ga-

lerie, courut au devant de lui. Elle remarqua sa mine froissée, ses traits étirés.

—Bonjour, Henri, tu as bien dormi? Es-tu reposé de tes fatigues maintenant!

Il la regarda à son tour et la retrouva bien belle. Il eut envie de l'étreindre dans ses bras, de la presser sur son coeur, d'embrasser ses lèvres. La volonté parla; elle commanda à son coeur qui obéit. Il avait une mission, un devoir à remplir qui ne demandait pas de défaillances.

—Oui, assez. Et toi?

—Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit. Je pensais à cette communication importante que tu dois me faire, ce matin.

—Je ne puis vous conter cela ici. Ce que j'ai à vous dire est très important. J'ai toujours retardé. Maintenant il le faut.

—Il le faut: répéta-t-il presque avec rage.

—Henri! Calme-toi, voyons tu es tout énérvé.

—Moi! Au contraire! Je suis très calme. Regarde-moi, vois-tu un muscle bouger sur ma figure?

En effet, il avait retrouvé tout son calme, mais il était pâle, très pâle, pâle à faire peur.

—Si tu le veux, Adèle, nous allons faire une promenade ensemble. Te rappelles-tu le petit coin de verdure, là où il y a des sapins, près du ruisseau, à mi-chemin de la côte. Nous allons nous y installer. Là, nous serons bien pour causer.

Le coeur serré, elle le suivit. Ils traversèrent le petit bourg sans se parler. Ils allaient côte à côte, en proie à des sentiments différents. Ils montèrent sur la route du village jusqu'au plateau. Là, à gauche, un petit sentier serpente dans une forêt de sapins. A quelques cent pieds, il y a une clairière, où l'herbe est invitante. En bas, le ruisseau coule sur les roches. Un arbre renversé les invita à se reposer. Ils s'y assirent.

—Et ce que tu as à me dire?

—Ce que j'ai à te dire?

Il se leva.

—Adèle! regardez-moi. C'est la dernière fois que nous sommes ensemble.

Pour toute réponse elle laissa échapper un cri.

—Henri!

—Je vous ai dit, mademoiselle Normand qu'il n'y a plus d'Henri Gosselin. J'ai emprunté ce nom pour me permettre mieux d'arriver à mes fins, je ne croyais pas si bien réussir dans mes projets. Et il parlait de sa voix métallique et dure, sur le même ton et les mots se suivaient et ils pénétraient

dans la chair de la jeune fille attérée. Il continua :

—Vous avez connu autrefois un homme qui s'appelait Paul Daury. Cet homme a eu la faiblesse de vous aimer à la folie, comme moi-même je vous aurais aimée si je ne vous avais...

—Henri!...

—Vous vous êtes joué de cet homme. Vous avez pris son cœur, vous vous en êtes fait un joujou... vous l'avez écrasé entre vos mains fines, faisant couler jusqu'à la dernière goutte de sang, et puis lorsque vous avez vu cet homme froid, cet homme d'affaire habitué au commandement, devenir une petite chose... que vous pouviez briser... vous l'avez brisé et le résultat de votre conduite incompréhensible... Vous ne le savez pas. Mais moi, le fils de Paul Daury, je le sais, je l'ai su, lorsqu'un matin l'on a transporté chez moi, un cadavre tout déchiqueté... Non! Ne m'interrompez pas! Laissez-moi parler jusqu'au bout... Je l'ai vu, lui, mon père, tout ensanglanté sur son lit... Le public avait cru à un accident, mais moi, je savais que c'était vous, vous qui l'aviez tué...

Il prit les bras de la jeune fille, et il plongea dans les siens des regards qui perçaient comme deux poignards, dont ils avaient le froid luisant et métallique.

Elle était exsangue, et des larmes coulaient sur ses joues. Dans un sursaut de révolte elle cria :

—Non! non! ce n'est pas vrai! Laissez-moi vous expliquer... Je n'ai rien à me reprocher dans cette affaire... Ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue... Et sa voix devenait suppliante, et ses yeux agrandis avaient une expression immense de détresse.

Mais lui, impitoyable, inflexible, continuait :

—Il n'y a aucune excuse que vous puissiez m'offrir. J'ai lu vos lettres, j'ai lu les lettres qu'il vous a envoyées et que vous n'avez même pas décachetées. Ses lettres, où il trainait à vos pieds, son orgueil en lambeau, vous les lui avez renvoyées sans les ouvrir... Vous lui aviez promis de l'aimer et il vous a cru comme je vous ai cru.

—Julien vous savez bien que je vous aime... Demandez ma vie je vais vous la donner!

—Comédienne! A combien de personnes avez-vous dit ces choses... Eh! bien, Adèle Normand, j'ai juré un soir et je ne vous connaissais pas, alors, que vous paieriez les lar-

mes que j'ai versées sur un cadavre. J'ai juré que vous paieriez la mort de mon père... Le Destin m'a fait vous rencontrer... J'ai changé de nom, je vous ai joué, à mon tour, la comédie de l'Amour...

Dans un grand cri, un cri de bête blessée, elle lui lança :

—Non! Ce n'est pas vrai! Vous m'aimez... je le sais, je le sens...

Il éclata de rire.

—Moi vous aimer! Je vous méprise...

—Ah!

Elle devint pâle, et allait s'écraser sur le sol, quand il la reçut dans ces bras. Il fut près de s'attendrir, mais en lui, la brute maintenant commandait et il éprouvait comme un plaisir diabolique à meurtrir cette frêle créature que pourtant il adorait à la folie.

Quand elle fut remise, il poursuivit.

—Mais si je ne vous aime pas, vous, vous m'aimez. Et c'est ce que je voulais... pour réaliser mon projet... Ah! vous verrez à votre tour ce que c'est que d'aimer sans espoir... Vous passerez par où Paul Daury a passé...

Il ricana :

—Oeil pour oeil, dent pour dent!

Elle se suspendit à son cou, lui enserrant la nuque de ses deux mains. Tout ce qu'elle possédait de séduction dans la voix et dans le regard, elle y fit appel et au travers ses larmes :

—Julien, laisse-moi t'expliquer... Je te jure qu'il y a eu malentendu. Je ne suis coupable de rien de ce que tu me reproches... Je te le jure... Julien. Laisse-moi t'expliquer... Tu me jugeras ensuite lorsque tu m'auras entendue.

Il desserra les doigts de leur étreinte, et d'un geste brutal la jeta sur le sol.

—Regarde-moi bien, Adèle Normand, la meurtrière, tu m'as vu pour la dernière fois.

Elle fit entendre une plainte sourde et resta étendue sur le sol, à sangloter, pendant qu'elle voyait la silhouette chère disparaître au loin.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, abîmée sur le sol?

Elle perdit notion de tout. Elle souffrait et moralement et physiquement. Elle aimait Julien de toute la force de son être jeune et vigoureux. Il était à ses yeux l'idéal. Elle l'aimait depuis la première fois qu'elle l'aperçut. Pour lui, elle se serait fait tuer. Et voici qu'avec son amour elle perdait tout son estime. Parfois son orgueil avait des sur-

sauts et elle lui en voulait de s'être moquée d'elle, d'avoir simulé l'amour pour l'humilier. Mais vite, son orgueil se taisait ; il l'avait domptée, suivant son expression. Elle n'était plus à son tour qu'une pauvre petite chose. Ne plus le voir ! Jamais ! ne plus appuyer son bras au sien, sentir près de sa faiblesse cette force sur qui s'appuyer.

Vivre maintenant sans lui ! Toujours songer à ces quelques jours de bonheur vécus récemment. Toujours éprouver l'amertume des inutiles regrets.

Sur ses lèvres elle ressentait encore la brûlure de ses baisers.

Une douleur intolérable la tenaillait. Sa tête lui faisait mal ! Un mal horrible... une blessure au cœur... où goutte à goutte sa vie s'écoulait... une incapacité de penser...

.....

Taciturne, pâle, exsangue, les yeux durs, les lèvres serrées, Julien regagna sa chambre, à l'Photellerie.

Il roulait des pensées amères. L'inconnu du lendemain se dressait devant lui, fantomatique. Il avait envie de pleurer, mais il surmonta sa douleur. Il n'avait jamais cru que ce fut si douloureux. Souvent il eut l'intention de revenir sur ses pas, de conter à Adèle que toute cette scène n'était que de la comédie, qu'il voulait l'éprouver, mais une voix lui commandait : Non ! Il est trop tard maintenant.

Et, les poings serrés, il continuait de marcher, regardant fixement devant lui.

De retour à sa chambre, il s'assit sur son lit et demeura plusieurs heures à regarder le même point, sur la muraille. On aurait dit que la vie s'était retirée de lui. Une lassitude morne l'envahissait. Il sourit béatement... puis un rictus nerveux tordit ses lèvres. Il se leva, prépara sa malle. Il voulait partir cette nuit même, fuir n'importe où. Ici, il y avait trop de souvenirs...

Il s'en irait par le premier bateau en partance de Québec. Il liquiderait toutes ses affaires et courrait le monde pour tromper son ennui... jusqu'au jour, où il s'étendrait pour mourir, lassé de trop de souffrances.

Quand il descendit pour solder sa note de pension, il aperçut un attroupement dans le parterre, et vit que les gens parlaient avec animation.

—Où est le docteur Berthelet, demanda-t-on.

On finit par le trouver.

Il se dirigea vers l'annexe de l'hôtel.

Vaguement inquiet, Julien s'approcha du groupe. Tous, en le voyant, demeurèrent gênés.

Presque brutal, il demanda.

—Mais qu'avez-vous donc ? Que s'est-il produit ?

—Ce qui se produit, demanda Thérèse Lesieur, et en apercevant les malles du jeune homme près de la porte... Ah ! vous partez ! Eh bien ! partez en paix, soyez content de votre oeuvre, Gosselin !

—Mais qu'y a-t-il donc, demanda-t-il de nouveau, et la pâleur de ses joues s'accroissait davantage.

—Vous êtes un monstre, répliqua la jeune fille pour toute réponse. Il y a qu'Adèle Normand est entre la vie et la mort, qu'elle a failli se noyer, et que sans Mathieu Lalonde qui l'a sauvée à temps et a pu pratiquer la respiration artificielle...

Elle ne put continuer.

Un cri, quelque chose de féroce et de surhumain sortit de la gorge de Julien Daury. Un ricinement nerveux le secoua tout entier.

Et comme un fou, il se précipita vers la chambre de la jeune fille, bouleversant tout le monde sur son passage, se frayant son chemin par la force de ses bras. Le docteur Berthelet lui en interdit l'entrée...

—Elle est hors de danger pour le moment du moins, mais elle délire... Il est mieux qu'elle ne vous voit pas. J'irai vous voir tantôt.

Et il retourna près de sa patiente.

Julien regarda alors dans le vide, vers quelqu'un d'invisible et murmura, le poing dressé :

—“Es-tu vengé, maintenant ?”

Puis il eut un grand soupir de soulagement. On venait de lui ôter un poids, un poids énorme qui l'écrasait.

Il eut la sensation physique d'être léger, très léger.

Il remonta ses malles à sa chambre et remit à plus tard son départ pour Québec.

Quelques minutes plus tard, le docteur Berthelet fit son apparition. Il lui raconta l'accident. Il disait “accident”, d'une façon curieuse.

Mathieu Lalonde qui revenait du quai par le chemin de la grève remarqua une forme, un peu au large, qui lui parut être une forme humaine. Il se jeta à l'eau et arriva à temps pour recueillir Adèle avant que l'im-

mersion fut complète. Il pratiqua la respiration artificielle et réussit, après bien des efforts, à ramener vers l'hôtel la jeune fille toute ruisselante.

—Un peu de fièvre, continua le docteur.

Puis franchement, il regarda Julien dans les yeux.

—Que s'est-il passé entre vous ?

—Rien, un simple malentendu.

—Tant mieux. Autrement ce serait fatal. Elle divague et ne fait que prononcer deux noms : Julien et Henri.

Pris par un besoin subit de confidences tel qu'en éprouvent les êtres les plus renfermés, Julien que tant d'émotions venait de briser, raconta tout au médecin, comme un pécheur ouvre son âme au confessionnal.

—Et que comptez-vous faire, demanda ce dernier ?

—Réparer !

—Bravo. Dans une heure vous la verrez.

Quand Julien pénétra dans sa chambre, la jeune fille poussa un cri d'effroi.

Avec précaution, il s'approcha du lit et les yeux pleins de larmes, il lui dit :

—Adèle, j'ai été une brute. Me pardonnes-tu ? Je sais que tu es innocente !

Elle lui raconta qu'elle avait agi loyalement vis-à-vis de son père, qu'elle avait cru l'aimer mais que ce n'était que son amour qu'elle aimait.

Après cette constatation, elle crut de son devoir de briser avec lui. Peut-être s'était-elle mal prise.

Mais doucement, Julien mit sa main devant sa bouche.

—Adèle, le passé est mort. Ne le réveillons plus. Nous sommes jeunes tous deux. Ne regardons que l'avenir. Aussitôt que tu seras mieux, nous retournerons à Québec... Et... tu consens encore à m'épouser ?

Une expression de ferveur et de tendresse brilla dans les yeux d'Adèle.

Tendrement, il l'embrassa et leurs lèvres, en se scellant, scellèrent leur destinée.

... FIN ...

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 9

MENSUEL

LE LIVRE CANADIEN

S'il est une initiative à laquelle nous applaudissons de tout coeur c'est bien celle de la semaine du livre canadien que la Société des auteurs canadiens organise tous les automnes depuis quatre ou cinq ans. Cette semaine du livre canadien a pour but patriotique la propagande des oeuvres de chez nous. Les lecteurs compatriotes doivent encourager d'une manière précise cette manifestation littéraire. Nos auteurs canadiens, qui ne sont ni millionnaires ni si bons princes qu'ils puissent pousser la générosité jusqu'à distribuer leurs éditions gratuitement à leurs amis, attendent encore le jour où leur livres pourront leur apporter de grosses royautés.

Encourager nos auteurs canadiens c'est faire acte de patriotisme. Ces expositions de livres canadiens présentent un intérêt capital et tous les vrais citoyens devraient se faire un devoir d'acheter quelques volumes, sinon par besoin du moins par patriotisme, et, répétons-le, c'est surtout sur les patriotes que nous comptons pour le succès de nos semaines du livre canadien.

Puisque nous parlons de la semaine du livre canadien, disons aussi un mot de la semaine du livre d'étréne qui, généralement, suit de près la première. Au lieu du livre d'étréne étranger, réclavons pour le livre d'étréne canadien. Nous méritons la préférence sous bien des aspects. Si nos compatriotes voulaient sincèrement encourager les productions laurentiennes, nos écrivains canadiens en recueilleraient des bénéfices mérités.

Comme le choix ne manque pas et que tous pourraient se servir aux besoins de leurs goûts et de leurs aptitudes, notre littérature finirait par se ressentir de ces mouvements patriotiques et dignes de notre appui financier. A la semaine du livre canadien comme à la semaine du livre d'étréne, sachons porter nos regards sur les oeuvres de chez nous.

Le gouvernement québécois, par la voix de son nouveau Mécène l'honorable Athanase David, a en quelque sorte honoré officiellement notre littérature canadienne en imposant aux commissions scolaires l'achat de livres canadiens dans une proportion de 50%. Il faut reconnaître dans ce geste heureux le protecteur des lettres, mais cette officialité ne doit pas se borner à un acte de loi. Nos commissaires d'écoles agiront en hommes éclairés s'ils mettent l'action et la bonne volonté à l'encouragement proportionné de nos jeunes auteurs.

Les éditions Edouard Garand auront largement contribué à propager les livres canadiens, et plus spécialement les romans inédits de toute une nouvelle pléiade de romanciers, tels que Jean Féron, Régis Roy, Jules Larivière, Ubald Paquin, Andrée Jarret, A.-B. Lacerre et autres. Son succès s'étend chaque jour et il est à espérer qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. "Le roman canadien", des éditions Edouard Garand, peut rivaliser avantageusement avec n'importe quel périodique français analogue.

Encourageons donc ce qui est de chez-nous et aidons aux publications spéculatives.

Gérard MALCHELOSSE,
de la Société historique de Montréal.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :

"La Vie Canadienne"

Casier postal 969

MONTREAL

CAUSONS :

LES VACANCES:—Avec le mois de juillet commencent un peu pour tout le monde les jours de vacances, les longues promenades à travers les campagnes, les douces farnientes, c'est dire que durant ces quelques mois les loisirs seront plus grands pour chacun de nous. Et comment les employer ?

Depuis quelques années, la mode est, durant les jours de vacances, à la migration des populations urbaines vers la campagne. Je comprends bien ce désir des populations pressées de nos villes d'aller respirer l'air pur et large de nos campagnes, de se reposer de la vue de la brique, de la pierre et de l'asphalte, à la riante verdure des bois et des champs, de changer l'atmosphère empesté de fumée, de gazoline, etc, pour le parfum des fleurs champêtres; mais pour goûter pleinement ces beaux jours, il faut avoir une entière compréhension des beautés de notre cher pays, il faut que ces stages au grand air ne soient pas un aliment pour les poumons et les nerfs seulement, il faut que l'esprit tire lui aussi profit de ces villégiatures, il faut qu'au retour on se sente attaché plus étroitement à cette terre canadienne si merveilleuse, si grande et si douce.

Le professeur Dalbis, ce Français qui a si bien su comprendre les beautés de notre pays, conseillait dernièrement aux écoliers de profiter des vacances et des randonnées à travers champs, pour s'initier aux beautés de la botanique, de la zoologie et de l'entomologie. Quelle plus belle manière en effet pour les jeunes que de passer les vacances à s'instruire agréablement ? C'est une pitié, chez nous, comme l'on est ignorant des beautés qui nous entourent... On a la manie universelle, pa-

rait-il, de rechercher les choses rares, de cultiver les fleurs importées du Japon, de l'Inde, etc, et de ne pas connaître les gemmes embau-mées qui parsèment le champ que nous tra-versons chaque jour.

Nul n'est prophète en son pays, pas plus les oiseaux que les plantes, pas plus les papil-lons que les pauvres littérateurs.

Un imbécile que j'ai rencontré dernièrement, auteur d'un volume qu'il croyait destiné à sou-lever un enthousiasme délirant, se plaignait de ce que deux cents exemplaires à peine de son édition s'étaient enlevés et encore, il en avait donné, paraît-il, une grande partie.

"Avez-vous lu le "Trésor de Bigot" de notre ami Huot ?

—Mais pour qui me prenez-vous ? Je ne lis jamais de livres canadiens, je n'ai pas de temps à perdre, cela ne vaut pas la peine.

—Comment le savez-vous, si vous n'en avez jamais lu ? Et comment pouvez-vous préten-dre que "tout le monde" va acheter nos livres quand vous, un lettré, vous vous faites une règle de conduite de ne rien lire des produc-tions de chez nous ?

Et mon imbécile de relever la tête avec un certain petit air de suffisance qui semblait vouloir dire : "Mais ce que j'écris, moi, ça au moins c'est tapé !"

Et cet exemple, je pourrais le multiplier à l'infini. Ils sont légion chez les gens supposés lettrés, ceux qui se font un orgueil de ne rien lire des productions indigènes, dénigrent les livres canadiens, en dégoûtent les autres et s'étonnent après cela que leurs pseudo chefs-d'oeuvre restent en plan sur les rayons des librairies.

Pendant ces jours de vacances, que chacun se fasse un devoir d'apporter avec lui un vo-lume du terroir, ce lui sera un excellent médium pour s'initier à l'âme de notre cher pays.

LE MONUMENT DES PATRIOTES :

Le monument des "Patriotes" dévoilé au Pied du Courant, le jour de la Fête de Saint Jean-Baptiste, est le tribut d'un peuple aux martyrs qui lui ont gagné ses libertés consti-tutionnelles, il est en même temps un avertissement à la postérité d'avoir à conserver jalou-sement ses libertés si chèrement acquises.

Il est un fait remarquable et qui, je crois, n'a pas été signalé, c'est que parmi les "pen-dus" de 38, il ne s'est pas trouvé un seul des véritables instigateurs du mouvement révolu-tionnaire, tous n'étaient que des humbles arti-sans marchant sous le commandement de chefs plus éclairés. C'est pourquoi, quelque soit le jugement que l'on puisse porter sur les événe-ments tragiques de 37, il n'en reste pas moins vrai que les victimes qui sont mortes devant l'ancienne prison de Montréal ont été et rest-eront, pour tous et chacun, de purs martyrs et qu'aucune voix ne s'élèvera jamais pour leur contester leur palme.

On a pu s'étonner devant la fuite de Papi-neau, de Brown, de Nelson même, mais le gibet qui s'est élevé rue Notre-Dame restera dans l'histoire comme le phare d'où s'est irradié le soleil de nos libertés constitutionnelles.

Jules LARIVIERE

SANTÉ DE LA FEMME

La femme qui travaille continuellement doit craindre le moment où sa résistance ne répondra plus à sa volonté; ce sera alors l'épuisement général résultant du surmenage. Les

PILULES ROUGES

sont indispensables à la femme qui veut se bien porter parce qu'elles augmentent les forces, donnent de l'endurance et soulagent rapidement les affections suivantes :

Pauvreté du sang
Retour d'âge
Troubles nerveux
Maux de reins
Palpitations de coeur
Douleurs périodiques
Dépression
Anémie
Mélancolie

Dérangements
Perte de mémoire
Irrégularités
Chlorose
Tiraillements
Sensation de chaleur
Migraine
Troubles d'estomac

Si votre état de santé vous cause des inquiétudes, nous vous invitons à écrire à notre médecin ou à le consulter à nos bureaux. Aidée de ses conseils gratuits, vous ne tarderez pas à vous mieux porter.



Mlle MARIE-ANGE JULIEN

“J'avais eu la grippe qui m'avait trop affaiblie pour être capable de retourner à la classe. J'ai été des semaines à ne pouvoir passer une journée entière debout tant je me sentais accablée et portée au sommeil. Mon appétit n'était pas bon, mon teint était pâle, mes yeux ternes. J'étais à bout d'haleine après avoir marché un peu ou avoir monté un escalier. Je ne cherchais donc ni à m'occuper ni à m'amuser. Sachant ce que ma soeur avait obtenu des Pilules Rouges, j'en ai pris et me suis rétablie. Maintenant, je travaille dans une manufacture, sans perdre de temps, mais je dois dire que je ne manque pas d'employer des Pilules Rouges aussitôt que mes forces semblent diminuer.”

Mlles MARIE-ANGE JULIEN, 44, rue St-Malo, Longue-Pointe, Montréal. .

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes par lettre ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS : Soyez énergiques pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles, soit en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes en bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

Compagnie Chimique Franco-Américaine Limitée, 1570, rue St-Denis, Montréal

CE QU'ON ÉCRIT

“LE ROMAN CANADIEN”

Chaque mois nous apporte un nouveau roman dû à la plume de l'un de nos écrivains canadiens, grâce à l'initiative de M. Edouard Garand, éditeur du “Roman Canadien”.

Ce n'est pas sans un travail constant, une tenacité et une persévérance exemplaires que M. Garand a atteint le succès qui couronne déjà son oeuvre. Nous comprenons pourquoi certains rivaux cherchent à le discréditer dans l'opinion publique. Il lui a fallu surmonter maints obstacles, entre autres l'apathie, et nous dirons même une rivalité malhonnête. Si l'envie est un défaut commun chez nous, elle est aussi l'apanage de certaines gens de lettres à l'esprit étroit comme de certains éditeurs croyant posséder le monopole de l'érudition.

Avec tout cela, M. Garand, tout jeune encore, —et c'est peut-être son principal défaut,—devait faire face à l'engouement du lecteur canadien pour les livres français. Nous ne nions pas la valeur de la littérature française qui reste toujours l'ultra dans le domaine des lettres. Mais il ne faut pas oublier que si certains ouvrages français sont inimitables et difficiles à surpasser, il y en a valant moins que nos ouvrages canadiens.

Les uns donnent pour raison que nos oeuvres littéraires sont trop du terroir. D'autres, par contre, approuvent et encouragent ce genre d'écrits. En un mot, il en faut pour tous les goûts. L'on exige aussi plus de personnalité de la part des auteurs. C'est très bien, et nous ajouterons qu'il ne faut pas trop vouloir imiter les auteurs français...

A notre point de vue, un roman devrait d'abord être écrit dans notre langue. Cela ne veut point dire qu'il faille employer des expressions que l'on entend chez ceux qui n'ont pas eu l'avantage de recevoir une instruction élémentaire; mais selon notre langage dit bien parlé; car il est un fait avéré que nous ne parlons pas comme nous écrivons. A ce propos, nous approuvons la campagne entreprise en faveur du bon parler.

En plus, un roman doit avoir une bonne conclusion morale. Il doit aussi renseigner et éduquer. Et nous résumerons notre pensée en disant qu'il ne faut pas seulement écrire pour le plaisir de faire du style, mais surtout écrire pour dire quelque chose. Seules les oeuvres qui “disent quelque chose” passent à la posté-

rité; à moins que ce soit un chef-d'oeuvre de littérature. Il en doit être ainsi pour nos pièces de théâtre.

Il y aurait toute une étude à faire sur le sujet. Nous laissons ce travail à de plus autorisés que nous, et qui ne sont peut-être pas ceux qui se croient l'être.

L'important est d'assurer la diffusion de nos oeuvres littéraires canadiennes: que ce soit romans, drames, comédies, poésie, etc.

Nous devons féliciter M. Edouard Garand pour la tâche aussi délicate qu'ingrate qu'il s'impose en aidant nos écrivains canadiens qui, malheureusement, n'ont pas toujours les moyens de faire éditer leurs oeuvres. Avec le temps, l'on prendra de plus en plus goût à lire nos livres canadiens, et les auteurs découvriront plus facilement le genre de livres que le lecteur canadien aime à lire.

N'oublions pas qu'en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, comme ailleurs le livre est l'expression écrite des moeurs comme des goûts d'un peuple. Et que les auteurs qui ont le plus de succès sont ceux qui écrivent des livres répondant le mieux au goût du lecteur. Tel livre qui aurait demeuré sur les rayons des librairies, il y a dix ou vingt ans, a une vogue considérable aujourd'hui. Tel autre livre qui devance les idées, n'étant pas apprécié de nos jours, sera recherché et fera les délices du lecteur de demain.

Que les Editions Garand continuent à nous doter d'un roman par mois, et nous verrons dans cinq ou six ans que notre littérature canadienne commencera à bénéficier, enfin, d'une ère de prospérité qu'elle n'a pas encore connue.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler aux instituteurs et institutrices, à nos maisons d'éducation, collèges et pensionnats, commissions scolaires d'acheter les livres canadiens, écrits et édités chez nous, pour donner comme récompense à leurs élèves. Leur préférer des oeuvres étrangères, c'est renier leur propre enseignement et prouver que nos écrivains, qu'elles ont façonnés et préparés, n'ont pas reçu un enseignement ni une formation convenables.

Oscar SEGUIN,

Directeur le “Journal de Waterloo”.

Achetez du

MACARONI "HIRONDELLE"

EN PAQUETS

Pourquoi ?

Les pâtes alimentaires CATELLI, marque HIRONDELLE, sont préparées avec un soin tout spécial et mises dans des paquets d'une livre, à l'épreuve de la poussière, pour en garder toute la saveur.

Afin de vous protéger, la maison CATELLI fait avec un soin tout particulier la fabrication et l'emballage des pâtes alimentaires HIRONDELLE.

Ces produits HIRONDELLE se vendent nécessairement quelques sous plus cher, mais ils sont meilleurs, n'étant pas exposés aux hasards des produits vendus à la livre qui, bien souvent, sont laissés sans protection contre la poussière et autres saletés avec lesquelles ils viennent forcément en contact, même dans les endroits les plus propres.

Demandez donc les pâtes alimentaires HIRONDELLE en paquets. Elles ont plus de saveur et sont plus hygiéniques. Elles vous permettront de préparer des plats beaucoup plus appétissants que ceux préparés avec les pâtes alimentaires vendues à la livre.

Exigez le meilleur



MONSIEUR JEAN FÉRON

“Qui est ce Jean Féron?” me demandait l’un de mes amis.

Je me suis toujours fait gloire d’être très au courant du mouvement littéraire de chez nous, de lire tout ce qui s’édite en notre vieille province et surtout d’être au fait de la vie intime du “Roman Canadien”. Cette fois, ma science était à court et je dois vous l’avouer, lecteurs, j’ignore ce qu’est réellement cet écrivain si philophile dont la prodigieuse fécondité renverse les conceptions de pauvres romanciers comme nous qui n’en pouvons mais, d’écrire un volume chaque année.

Est-ce réellement un Monsieur Féron ou ce nom n’est-il qu’un pseudonyme cachant une personnalité littéraire très en vue comme me l’assurait quelqu’un ? Là-dessus, Garand reste muet comme un confesseur.

J’ai bien déjà eu en main une photographie du pseudo Féron. C’était un grand jeune homme, solide gaillard en bras de chemise, posé près d’un Ford, dans un décor qui donnait pour le moins l’illusion du Far West, patrie supposée du romancier. Mais était-ce réellement la photographie de Féron ou bien une nouvelle mystification de notre éditeur ?

Dans l’impossibilité de parler de la personnalité de l’écrivain, parlons de son oeuvre et elle est assez remarquable pour occuper les cadres d’une chronique.

J’ai devant les yeux la liste des romans que cet auteur a publiés dans la collection du “Roman Canadien” et je constate qu’à lui

seul il a fourni la moitié de la matière de notre publication. Si l’on songe à la liste d’ouvrages du même auteur que Garand a la bonne fortune de garder en réserve, on est frappé d’admiration devant la somme de travail que doit fournir ce grand ami des lecteurs du “Roman Canadien”.

Mais ce qui étonne encore plus, c’est, lorsqu’on lit, non un seul roman de Féron, mais ses oeuvres complètes, de constater la prodigieuse facilité dont il fait preuve à s’adapter aux sujets les plus divers: Roman policier, roman à thèse, comme dans “La Métisse”, roman de cap et d’épée comme dans le cycle de la “Besace d’Amour”, les “Cachots d’Haldimand” ou la “Taverne du Diable”, le roman de moeurs tel que “Fierté de Race”, et enfin, romans historiques tels que “Revanche d’une Race”, l’“Aveugle de Saint-Eustache” ou “Le Patriote”.

Et à travers tous ces genres si divers, une note bien personnelle se dégage et fait que la caractéristique de l’auteur transpire à chaque page et que même si l’ouvrage n’était pas signé, on comprendrait qu’il ne peut être écrit que par Jean Féron.

Devant cette somme de travail, cette soif de production si rare en notre pays, on ne peut que s’incliner bien bas, rendre à celui qui en donne l’exemple le tribut qu’il mérite et souhaiter que le succès toujours croissant qu’il rencontre dans le public lecteur fasse surgir de nouvelles énergies créatrices.

Ernest RAL

N’oubliez pas d’acheter le mois prochain, “Le Manchot de Frontenac”, par Jean Féron, et vous ne le regretterez point.

POMMADE FEROND

FAIT REPOUSSER LES CHEVEUX

(Milnshaw)

Si vous êtes chauve et si vous voulez avoir des cheveux, vous pouvez en avoir, en employant la Pommade Ferond (Milnshaw) et en suivant fidèlement les directions. Si vous souffrez d'eczéma ou de pellicules, la Pommade Ferond pourra vous guérir, et si vos cheveux tombent, ils cesseront de tomber. Nous avons PROUVE ces faits devant une Cour de Justice d'une des plus grandes villes du monde.

Déclaration sous Serment que la Pommade Ferond a Fait Repousser les Cheveux

Le 12 décembre 1921, dans une Cour de Justice de la ville de New-York, présidée par l'Hon. Juge Alexander BROUGH, plusieurs témoins déposèrent sous serment que la Pommade Ferond (Milnshaw) avait fait repousser LEURS CHEVEUX. Suivent quelques extraits (en partie) des nombreux témoignages reçus :

Chauve depuis 20 ans

M. GEORGE L. FORREST, président N. Y. Safety Reserve Fund, une compagnie d'assurance, déclara sous serment (en partie) :

"J'étais chauve depuis près de 20 ans et chauve "luisant" depuis 10 ans. J'ai maintenant des cheveux sur toute la tête, et je n'ai employé que trois bouteilles de Pommade Ferond."

CHAUVES, posez-vous cette question :

"Est-ce que je dépenserais trois minutes, et quatre centins, par jour, si j'étais raisonnablement convaincu d'avoir des résultats satisfaisants ?

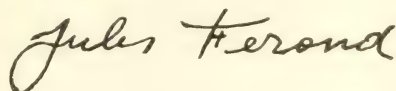
Sans doute, la réponse serait "oui".

Vous ne voulez pas devenir ou demeurer chauve — mais quoi faire ?

Employez la Pommade Ferond (Milnshaw) régulièrement, consciencieusement, avec la conviction qu'elle a réussi pour des milliers de personnes et qu'elle doit réussir dans votre cas.

Cheveux repoussés à 62 ans

ADAM GOELZ, 62 ans, 846, 9me Avenue, New-York, témoigne sous serment (en partie) : "J'étais chauve depuis 22 ans, le crâne luisant comme une boule de billard. J'ai employé la Pommade Ferond tous les soirs, suivant la direction. Regardez (exhibant sa tête), voilà le résultat—ce sont tous des cheveux qui ont repoussé. Il n'y en avait pas là autrefois. J'en suis fier".



La Pommade Ferond est en vente dans toutes les bonnes pharmacies, etc., à \$1.50 le flacon.

NOM

A TITRE D'ESSAI : — Envoyez-nous 35 sous

en timbres poste et nous vous enverrons un flacon de cette merveilleuse pommade. — Résultats positifs. — 30 ans de succès partout.

ADRESSE

Agence Générale de Nouvelles et de Publicité

709-710 Edifice Canada Cement, Montréal

G. DUCHARME, libraire, 133, RUE ST-LAURENT, Montréal

La plus importante collection d'études historiques qui se soit imprimée au Canada est, au dire d'autorités compétentes, celle des

MÉLANGES HISTORIQUES

de BENJAMIN SULTE

compilés, annotés et publiés par Gérard Malchelosse, de la Société historique de Montréal ; l'édition comprend à ce jour treize volumes formant 1860 pages et traitant de quatre-vingt sujets peu connus de notre histoire. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Canada devraient avoir sous la main, comme instrument de travail et de recherches, cette série des travaux de Benjamin Sulte.

LES MÉLANGES HISTORIQUES

devraient être dans toutes les bibliothèques scolaires, paroissiales, publiques et privées, de même que dans chaque famille. Les nombreux travaux de Benjamin Sulte sont fortement documentés de notes généalogiques sur près de deux mille familles et il n'y a pas, pour ainsi dire, personne qui n'y trouvera des notices sur ses ancêtres.

LES MÉLANGES HISTORIQUES

enrichissent largement notre littérature canadienne et méritent la sympathie du public. La collection des treize volumes peut être procurée à un prix très minime ; l'éditeur se fera un plaisir de faire ressortir l'utilité et le mérite de cette collection à ceux qui voudront bien lui en faire la demande. Un index général accompagne chaque volume et permet au lecteur de retracer en un instant le fait désiré.

QU'ON SE PROCURE

LES MÉLANGES HISTORIQUES

de BENJAMIN SULTE

dont tous nos écrivains ont dit beaucoup de bien.

JOSEPH BARNARD : "Les sujets traités par Benjamin Sulte apportent une foule d'aperçus nouveaux et inédits sur notre histoire. Ils valent la peine d'être lus." (*Le Bien Public*, 20 mai 1926).

ALPHONSE DESILETS : "Tous les vrais amateurs de l'histoire trouveront dans les *Mélanges historiques* un aliment substantiel et un délice pour leur esprit." (*La Revue Natonale*, janvier 1919).

ABBE ELIE-J. AUCLAIR : "Cette collection de volumes va constituer une vraie mine, riche et féconde, pour les chercheurs de l'avenir." (*La Revue Canadienne*, mars 1920).

DAMASE POTVIN : "Cette collection forme une mine précieuse, un filon d'une richesse inouïe. Elle est le fruit d'une belle intelligence, d'un travail ardu et des sublimes aspirations d'un cœur qui aime sa patrie." (*Le Terroir*, septembre 1919).

REGIS ROY : "C'est une contribution précieuse à l'histoire du Canada. Elle rendra service aux érudits et aux spécialistes." (Circulaire publiée par l'éditeur).

Qu'on souscrive sans tarder aux

MÉLANGES HISTORIQUES

de BENJAMIN SULTE

G. DUCHARME, libraire, 133, RUE ST-LAURENT, Montréal



Gin Canadien

Melchers

Croix d'or

Ⓒ Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

| | | |
|---------|----------|--------|
| Gros: | 40 onces | \$3.65 |
| Moyens: | 26 onces | 2.55 |
| Petits: | 10 onces | 1.10 |

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

FEUILLETON DE LA "VIE CANADIENNE"

LA VIERGE D'IVOIRE

Grand récit canadien inédit

par JEAN FÉRON

(Suite de la dernière livraison)

—Comment, tu ne l'as pas trouvée? interrogea sa mère.

—Non. Je suis certaine de l'avoir placée sous mes oreillers.

—Quand cela?

—Il y a bien deux semaines.

—On a changé les oreillers deux fois depuis ce temps-là. Ne serait-elle pas tombée par terre?

—Je vais chercher encore, dit Eugénie en reprenant la direction de sa chambre.

Cette fois tous la suivirent. On chercha, on fouilla, on bouleversa tout, mais la Vierge d'Ivoire demeura introuvable.

Elle demeura introuvable partout... car durant une heure on avait cherché par toute la maison.

Alors Amable et Eugénie étaient descendus pour annoncer à Philippe que la Vierge d'Ivoire était perdue.

Le jeune homme pâlit davantage et chancela.

Sans savoir, il eut une parole de colère et de reproche en regardant Eugénie:

—Vous auriez bien dû la mettre ailleurs que sous des oreillers!

—Je pensais bien faire, balbutia Eugénie en rougissant.

—C'est insensé. Ces objets-là, on les met dans un coffret, dans une... enfin, on ne les laisse pas traîner comme des jouets d'enfant.

Et sans dire bonne nuit, rageur, la démarche brusque, il s'en alla en faisant claquer la porte sur ses talons.

(Suite à la page 66)

Intéressante nouvelle pour les ménagères
Attention à cette annonce dans le prochain Roman

THE NEW METHOD WASHING Limited

6425, CHRISTOPHE COLOMB

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 65)

Le bossu et sa fille se regardèrent consternés.

Dès le lendemain matin Philippe demanda une entrevue à M. Roussel.

Le négociant avait la mine battue, toute cette nuit-là, il l'avait passée au chevet de sa fille mourante.

Il accueillit Philippe avec un sourire découragé.

—Que désirez-vous, mon ami?

—Monsieur, j'ai lu hier dans un journal l'avis que vous y avez fait imprimer pour un objet que vous avez perdu.

M. Roussel bondit.

—Hein! vous savez ce qu'est devenue la Vierge d'Ivoire de ma fille? Le négociant tremblait et sa bonne figure s'était vivement empourprée.

—Votre fille! bégaya Philippe très surpris.

—Eh bien, oui, elle se meurt... Elle ne cesse de me demander sa Vierge d'Ivoire!

Alors Philippe lui raconta l'histoire de la petite statuette. Mais quand il eut dit comment elle avait été perdue de nouveau, le négociant se laissa tomber sur un siège plus découragé encore et en murmurant:

—Pauvre Lysiane!

Devant la douleur de cet homme, Philippe sentit sa gorge se crisper. Il se pencha vers le malheureux père et dit d'une voix tremblante d'émotion et de chagrin:

—Monsieur Roussel, c'est ma faute. Oh! si j'avais su!... Mais comment pouvais-je savoir? Tenez, voulez-vous me donner un congé?

—Un congé, pourquoi?

—Je veux chercher votre Vierge d'Ivoire, je veux la retrouver! prononça le jeune homme avec un accent de belle énergie.

—Comment, mon ami, pourrez-vous la retrouver? sourit avec doute M. Roussel.

—Je vais chercher et j'ai confiance, voilà tout!

—Si vous le voulez, c'est bien. Votre salaire ne sera pas suspendu.

—Pardon, monsieur Roussel, je ne veux pas recevoir d'argent que je n'aurai pas gagné; ensuite, si je ne retrouve pas la statuette

(Suite à la page 67)

COLLECTION BLEU

J. Clairsange :

L'or de Guadalcanar

Louis Bousenard :

Fils du Gamin de Paris

Capitaine Mayne Reid .

La Montagne Perdue

Louis Bousenard :

L'archipel des Monstres

Le Ct. de Wailly :

Parias de L'Océan

Jacques Cézembre :

Le Fantôme de l'Atlantique

Paul d'Ivoi.

Les Semeurs de Glace

Paul d'Ivoi :

Le Poison Bleu

Fénimore Cooper :

La Prairie

Frédéric Valade .

L'Araignée verte

Prix 25c. Par la malle 30c

LIBRAIRIE JULES PONY

374, rue Ste-Catherine-Est

MONTREAL

Coiffures distinctives

Traitements de Beauté par des Experts

Paraissez à votre avantage

SALON PRINCESSECOIN STE-CATHERINE et BEAUDRY
Tél. Est 0422**SALON DUCHESSE**4306, ST-DENIS
Tél. Belair 0082**SALON VANITY**
Coin Avenue du Parc St-Bernard
TEL. ATLANTIC 3894

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 66)

te qui se trouve perdue par ma faute, je ne reviendrai pas reprendre ma place ici.

Le négociant se leva, mit une main sur l'épaule du jeune homme et prononça gravement :

— Mon garçon, retournez à votre travail, je vous refuse ce congé. Je ne compterai que sur Dieu pour me faire retrouver la Vierge d'Ivoire de ma fille !

Philippe ne voulut pas résister, sachant de quelle autorité était trempé le caractère du négociant et sachant aussi que sa volonté ne devait jamais être contrebarrée. Mais de ce moment il se sentit très malheureux, et cette obsession s'empara de sa pensée :

— Que peut être devenue la Vierge d'Ivoire ? ...

VIII

LA TROUVAILLE D'HORTENSE

La petite blanchisseuse, Hortense Deschênes, travaillait dans une buanderie de la rue Craig, et depuis le jour où Philippe était venu habiter Place Jacques-Cartier, elle avait fait route avec le jeune homme tous les matins par la rue Notre-Dame jusqu'à la côte Saint-Lambert. Maintenant, depuis que Philippe était parti pour la Place Viger, la jeune fille allait à sa besogne quotidienne seule et moins gaie. Mais, à la fin, comme toutes les amours, les siennes s'étaient peu à

peu calmées; et n'ayant pas revu Philippe Danjou, Hortense avait fini par oublier presque le jeune homme. D'ailleurs, depuis un couple de semaines, un autre jeune homme faisait chanter son cœur.

C'était un beau grand garçon blond, bien mis et l'air très poli. Ce garçon, tous les jours, croisait Hortense dans la Côte St-Lambert: elle descendait vers la rue Craig, lui montait vers la rue Saint-Jacques.

Une fois, sans trop le faire exprès — parce que leurs regards s'étaient rencontrés — la jeune fille avait souri au beau garçon blond. Lui, avait courtoisement salué la jolie brunette. Et depuis ce matin-là — un matin du mois de novembre dernier — lui avait toujours salué Hortense, et elle avait toujours souri. Plus que cela: la blanchisseuse avait même fait des dépenses pour mieux attirer les regards du beau jeune homme.

(Suite à la page 68)

Pilules GALEGINES

Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

JEAN B. BARBEAU

Assurances Générales

Bélair 7543-w

-:-

24 Boulevard St-Joseph-Est

Ce papier est

fourni

Par la maison

KRUGER PAPER Co., Ltd.

Montréal.

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 67)

me. Puis un jour ce jeune homme ne s'était plus trouvé sur son chemin, Hortense n'avait pas revu le gentil inconnu, et cela c'était en ce mois de décembre où nous sommes. La jeune fille avait été très peinée, et l'image du jeune homme était demeurée gravée dans sa pensée.

Un jour, ou mieux à la fin d'un après-midi, au moment où l'on faisait le nettoyage de la pièce dans laquelle Hortense travaillait avec une camarade, tout en balayant, la première aperçut sous une table, collé le long du mur, un petit objet blanc.

Elle dit à sa compagne près d'elle :

— Il y a plusieurs jours que je vois cet objet-là, et je me figure que c'est un petit bout de linge quelconque. Je le laisse parce que je ne peux l'attraper avec le balai. Cette fois, je suis trop curieuse de savoir ce que c'est, car il ne m'a plus l'air d'un linge.

Sitôt dit, elle se glissa sous la table et d'une main rapide saisit le petit objet.

En se relevant elle fit entendre une exclamation de surprise.

— Tiens, Jeanne, vois donc ça, c'est une statuette de la Vierge !

— Mais oui, c'est vrai. Comment s'est-elle trouvée là ?

— Elle aura été égarée dans un panier à linge et elle sera tombée là.

— C'est en ivoire, cela ?

— Oui, c'est une petite Vierge d'Ivoire ; ça doit être rare !

— Je serais curieuse de savoir qui l'a perdue.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Afin de contribuer au développement du goût de la lecture au Canada, nous annonçons tous les bons livres qui nous seront adressés, mentionnant le titre, le nom de l'auteur, le prix et le nom de la maison qui nous l'aura envoyé.

Georges Bouchard

Premières semailles

Prix: 60c par la malle

Adrien Froment

Un Effort Mutualiste

Prix: 75c par la malle

Vieilles Choses, Vieilles Gens

Georges Bouchard

Prix: 90c par la malle

Autour d'un Nom

Roman canadien par Mme Théry

Prix: par la malle 75c

EDITIONS EDOUARD GARAND

153a Ste-Elisabeth

MONTREAL

— Il n'est pas facile de le savoir, il entre ici des centaines de paniers. Et comme c'est moi qui l'ai trouvée, je la garde. Qui sait ? ça pourrait peut-être me porter bonheur !

— C'est vrai, se mit à rire l'autre jeune fille, tu vas te promener aux Etats-Unis et tu pourrais bien y faire une belle rencontre !

Hortense joignit son rire à celui de sa compagne, et toutes deux poursuivirent leur besogne.

(à suivre)

Téléphone Main 4062
Chambre 62
EDIFICE TRUST & LOAN

1865 Est,
rue STE-CATHERINE
Tél. Clairval 0714w

**RAYMOND GODIN,
B. A. LL. L.**

AVOCAT

Droit commercial, civil et criminel
Perceptions et règlements de tous genres.

30, RUE ST-JACQUES MONTREAL

Paraîtra le mois prochain
LE MANCHOT DE FRONTENAC

Roman Canadien Inédit

Un Roman historique durant le siège de Québec par l'Amiral William Phips sous le règne de Frontenac.

Lisez les amours de la belle Hermine avec Cassoulet, lieutenants "Gris", gardes de Frontenac.

Ne manquez pas ce grand roman historique canadien.

En vente partout

25c

LE 30 JUILLET

EDITIONS EDOUARD GARAND

153a, rue Ste-Elisabeth

Montréal

Popularisons notre histoire nationale

Pour paraître prochainement:
FLEUR LOINTAINE

ROMAN D'UN PARISIEN AU CANADA

Par François Provençal

Docteur es-lettres

Lauréat de l'Académie Française

Un pareil titre ne manquera pas de piquer la curiosité. Un auteur déjà connu, qui se cache sous un pseudonyme, nous a assuré depuis peu sa collaboration: c'est la première oeuvre qu'il nous présente, et elle promet d'être une véritable nouveauté dans nos lettres canadiennes, d'après la Préface et les quelques feuillets suggestifs que nous avons pu voir.

C'est une étude consciencieuse de psychologie comparée. Comment un jeune homme riche, d'excellente éducation, parti de Paris et venu au Canada pour étudier notre pays et peut-être s'y fixer, jugera-t-il nos us et coutumes, nos moeurs locales, nos campagnes et nos villes, c'est ce que dira le roman.

Le héros de cette intrigue, qui a pris part à la grande guerre, a connu les nôtres là-bas et a su apprécier leur bravoure et leurs vertus. Il est reçu à Montréal chez un de ces anciens combattants canadiens avec lequel il n'a cessé de correspondre depuis la conclusion de la paix. Cet ami appartient à une vaste famille de commerçants et d'agriculteurs. Le jeune étranger épris de la Nouvelle-France, ne s'éprendra-t-il pas d'une de ses vivantes fleurs?

Tel est le thème passionnant qui donne lieu à de brillantes descriptions, vivement senties, et qui met le beau et vertueux Parisien en présence de la **FLEUR LOINTAINE**. Avant les dernières pages du manuscrit, on ne peut savoir si cette union, symbole de l'amitié qui est à l'ordre du jour entre les deux pays, finira par se consommer. Il y a mille nuances qui sont exposées avec finesse et pénétration. La documentation est des plus sûres.

L'écrivain est bien renseigné sur les deux nations dont il parle. Il fera paraître son livre à Montréal et à Paris, en raison du double intérêt qui s'y attache.

Les lecteurs ne feront pas défaut pour goûter le parfum délicat et enveloppant qui se dégage de cette oeuvre particulièrement soignée. L'art et la morale y trouveront leur compte. Qu'on se tienne prêt pour bientôt!

LES EDITEURS

Volumes parus dans la Collection du Roman Canadien

- | | |
|----------------------------------------------------------------|-------------------------------|
| 1.—L'Iris Bleu (3ième édition). | 13.—Roxane. |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé). | 14.—La Révélation d'une race. |
| 3.—Ma Cousine Mandine (2ième édition) | 15.—L'Expiatrice. |
| 4.—Les Fantômes blancs (épuisé). | 16.—L'Associée Silencieuse. |
| 5.—La Métisse (14ième mille). Balance 100 copies seulement. | 17.—L'Ombre du Beffroi. |
| 6.—Gaston Chambrun (6ième mille). | 18.—La Besace d'amour. |
| 7.—Le Lys de Sang (4ième mille). | 19.—Le Grand Sépulcre Blanc. |
| 8.—Le Spectre du Ravin (épuisé). | 20.—Les Cachots d'Haldimand. |
| 9.—Le Médaillon Fatal. (200 copies seulement). | 21.—La Cité dans les Fers. |
| 10.—L'aveugle | 22.—La Taverne du Diable. |
| 11.—Nypsis. | 23.—Le Trésor de Bigot. |
| 12.—Fierté de Race. | 24.—Le Patriote (1837-38). |
| | 25.—Le Mort qu'on venge |

Paraîtra prochainement

- | | |
|------------------------------|----------------------------|
| 26.—Le Manchet de Frontenac. | 29.—Le siège de Québec. |
| 27.—Fleur Lointaine. | |
| 28.—La Besace de Haine. | 30.—Les Caprices du Coeur. |

12 numéros \$3.00
6 numéros 1.75

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

153-153a rue Sainte-Elisabeth

MONTREAL, P. Q.

Vous trouverez ci-inclus la somme de \$.....
pour un abonnement de.....numéros au "**Roman Canadien**".

Nom

Adresse

Ville

Province

Demandez notre nouveau catalogue 1926

Résultat de notre Concours

Voici le nom et adresse des trois vainqueurs de notre concours.

Le Roman qui a obtenu le plus de vote est :

L'OMBRE DU BEFFROI DE Mme A. B. LACERTE

| | |
|------------------------------------------------------|-------|
| Mlle Léona Gauthier, 460 rue Wolfe, Montréal.. . . . | 2,253 |
| M. Jean Paul Dugal, 58 rue Lockwell, Québec.. . . . | 2,224 |
| Albert Le Bel, 3041 Henri-Julien, Montréal.. | 1,357 |

Nos félicitations aux vainqueurs

Surveillez notre prochain concours.

AUTOUR DU CINÉMA

Monsieur le premier ministre de la province de Québec a fait un geste de maître et surtout un geste de patriote ; et si ce n'est pas à nous de l'en louer, il peut nous appartenir de revendiquer pour nos compatriotes et pour nos enfants le bon cinéma, mais plus particulièrement "un cinéma de chez-nous". Au reste, monsieur Taschereau aura reçu toutes les louanges et toutes les approbations qui lui étaient dues. Il peut être néanmoins permis de souhaiter que son large et beau geste ne reste pas inachevé. Oserions-nous lui demander, à présent, de se manifester "l'âme créatrice" du cinéma canadien ?

Voilà une industrie invitante, il semble ; et, chose curieuse, une industrie qui paraît laisser dans l'indifférence nos capitalistes canadiens. Sans doute, nos moyens trop limités ne nous permettaient d'aborder les industries "d'arts" ou de "fantaisies" qu'après la mise en marche de nos industries d'utilité publique. Nos hommes politiques et nos dirigeants de la race, tous intelligents et avertis, ont fait tourner la roue motrice vers les richesses et ressources naturelles de notre pays, afin que, par un rapide développement, elles apportassent à tous et à chacun, et non à un groupe de privilégiés uniquement, leurs bienfaits matériels. Et cette roue, il la faudra bien faire tourner longtemps encore pour donner à ces entreprises industrielles de haute envergure et de longue haleine toute la plus-

value qu'elles sont susceptibles d'acquérir et tout le rendement qu'elles promettent. Leur nombre est grand, leur champ vaste : forces hydrauliques, usines génératrices, mines de toutes espèces, et tant d'autres qui n'attendent que la caresse du capital pour sortir de leur long sommeil au sein de notre sol canadien si riche. Dans ce domaine immense et formidable quelle force créatrice de capitaux il sera requis encore !

Ensuite, s'il faut en croire les grands pousseurs d'affaires, les pâtes à papier (qui sont bien l'une de nos plus précieuses ressources) ne sont qu'à moitié route, et que de capitaux il leur faudra aussi ! Et il y a toujours, à côté, l'intéressante et toujours croissante industrie générale des bois. Il reste à soutenir et à faire avancer notre industrie agricole, première ressource et première richesse. Il restera toute la petite industrie qui, encore dans la montée, demande du secours pour atteindre le sommet. Et toute cette tâche n'exclut pas l'innombrable quantité de nos oeuvres quelconques de développement, de progrès, d'embellissement, d'éducation qui, toutes sans exception, font corps avec notre problème économique et social. Si bien que tout notre capital-argent accumulé, entassé, ne suffirait pas à mettre sur la haute voie de l'avancement cette oeuvre gigantesque sans le concours du capital étranger. Mais celui-ci est venu, il viendra encore. Bienvenue à sa

rescousse dans notre déclanchement à la mise en valeur de notre magnifique domaine. Donc, avec cette assistance des capitaux étrangers, voilà nos richesses naturelles de première main en train de quitter l'état embryonnaire... quoi ! en train de fleurir.

Et nos richesses naturelles de seconde main, qu'en fera-t-on, et, entre autres, l'industrie du cinéma ? Y pense-t-on ? Que de millions à gagner chez nous d'abord, ensuite et plus tard à l'étranger, lorsque nos films sérieux, vrais, sains, auront saisi le regard de l'étranger ! Y a-t-on pensé, quand nous possédons un pays dont les sites pittoresques se prêtent si merveilleusement à la reproduction cinématique ? Quand nous pouvons faire connaître à l'étranger qui nous ignore un petit peuple actif et vaillant dont l'histoire de seulement trois siècles est toute une épopée ?

Que pourra nous donner de récréatif et d'instructif à la fois notre cinéma ? Des faits d'armes héroïques, des luttes épiques, des traits de vaillance incomparables, des tableaux où l'héroïsme, simple et sans fard, se mêle si noblement à l'amour d'un sol si âprement conquis, bref, toute une histoire intéressante et inconnue par delà les mers. Nous savons bien que cette industrie pourra apparaître çà et là, aux époques de luttes terribles, tachée de sang ; mais qu'importe ! quand le sang est pur et beau, quand il n'est pas ce sang de vandalisme que nous fait voir le cinéma des gens d'à côté. Car le sang qui marque nos pages, est de ce sang de martyrs qui fume encore si exquis d'arome au cœur d'un peuple qui aime son pays. Et à ce peuple qui fera mieux connaître son pays que le cinéma aujourd'hui si grand instructeur, si prestigieusement éducateur ? Eduquer... instruire... amuser... est-ce que chez nous nous en saurions réussir cette triologie ? Certainement, si l'on veut !

Oui, mais il nous manque tout...

Qui le dit ? Et que nous manque-t-il... les capitaux ? Nous les avons ou les pouvons avoir. Les hommes de métier ? Nous les trouverons. Les artistes ? Nous en formerons. Nous possédons tous les accessoires de décor qui, merci Dieu ! sont loin d'être les plus disgracieux du monde. Ah ! comme ils font bien et jolis avec notre belle histoire ! L'histoire d'un peuple... puits de lumières, source de fécondité, générateur de vertus nationales ! N'est-ce pas en son histoire admirable que la France a puisé son patriotisme, ses vaillances, son héroïsme ?

Et notre histoire à nous, Canadiens fils de France, un "écrin de perles ignorées"... eh bien ! que le cinéma fasse de ces perles jaillir une lumière éblouissante ! Non, rien ne nous manque que le point de départ. Et, encore, nous manque-t-il tout à fait ce point de départ ? Quoi ! un capital intelligent, sérieux, probe, persévérant, des studios, quelques artistes de bonne volonté, des pellicules... rien qu'un coup de collier, et tout marche ! Un grand film paraît : La Naissance d'une Race avec Colomb et ses caravelles ! Cartier remontant le fleuve aux rives enchantées ! Le Don-de-Dieu carguant ses voiles devant la majesté du Cap Diamant ! Champlain arborant le Drapeau de la France ! Les Chevaliers de Jésus arborant la Croix ! Que d'autres scènes et tableaux qui captivent, soulèvent, empoignent ! Prenez, par exemple, cette palissade de pieux, faible, branlante, qu'entourent des sauvages féroces armés de la hache et du tomahawk, et voyez cette jeune fille — une enfant — qui du haut de la passavoureuse, vivifiante, et non amorphose et Verchères ! Du coup le peuple est saisi, enivré... du coup aussi le cinéma de chez nous est lancé !

Mais notre peuple ne voudra pas uniquement que des oeuvres sérieuses ; il aime lui aussi la variété, aux émotions fortes il veut joindre quelques gaietés, d'autant plus qu'il a été terriblement gâté par les drôleries d'outre-frontière. Eh bien ! nous lui en donnerons des drôleries, mais des drôleries saines, savoureuses, vivifiantes, et non amorphose et funestes. Est-ce que nous, Canadiens, nous ne pouvons faire de drôleries tout autant que les autres peuples ? Sommes-nous une race sombre et méphitophélique ? Est-ce que nous ne savons pas rire ? Allons donc ! nous pourrions peut-être en relancer bien d'autres. Il n'est besoin que d'essayer. Et il ne sera pas long que notre cinéma pourra reproduire de tout et avec autant d'éclat et de succès que les cinémas étrangers. Et qu'y gagnerons-nous ? Tout... tout ce qui est nécessaire pour conserver une race vigoureuse, saine et bien portante. Et nous y gagnerons aussi de l'argent, puisqu'il est convenu que l'on veut gagner de l'argent. Voilà donc une mine qui en vaut bien une autre, voilà donc un filon sous nos pas... que dis-je ? voilà à notre portée un trésor qui ne demande que nous y plongeons nos mains jusqu'aux coudes !

Jean FERON

Mai 1926.

PLUS DE
50,000
COPIES
PAR JOUR

Lisez "Le Soleil"

Le journal le plus populaire,
Le mieux renseigné dans Québec
Le journal dont le tirage est plus considéra-
ble que celui de tous les autres quotidiens
de Québec réunis.
100% des familles de langue française à
Québec lisent "LE SOLEIL".

LE GRAND FAVORI

Quels que soient vos besoins, utilisez nos
petites annonces.
Elles donnent toujours d'excellents résul-
tats.

Ecrivez-nous aujourd'hui même pour plus
d'informations.

LE SOLEIL
HENRI GAGNON
Directeur-Gérant

Québec, - Province de Québec

PLAT SAVOUREUX

vraiment préparé à la Canadienne

Les fèves au lard cuites au four de Catelli sont exactement un mets de "chez-nous" à la manière de "chez-nous" — tel que préparé dans nos familles.

Vous y trouverez dans toute leur plénitude les qualités que vous recherchez dans ce plat exquis, parce que les "Fèves au Lard de Catelli" sont préparées et cuites au four "Comme Chez-Nous".



Elles sont cuites lentement "avec du lard" dans des fours en briques qui leur assurent une cuisson parfaite. La quantité et la qualité du lard employé les rendent délicieuses et leur donnent une grande richesse nutritive et cette fine saveur d'amande si appréciée.

Demandez-les
à
votre épicier.

Réchauffez dans la Poêle

les

FEVES AU LARD

CATELLI

Cuites au Four "Comme chez-nous"